

Alain  
(Émile Chartier) (1868-1951)

(1936)

*HISTOIRE  
DE MES PENSÉES*

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**  
CHICOUTIMI, QUÉBEC  
<http://classiques.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi  
Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)  
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>  
à partir du texte de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

## **Histoire de mes pensées**

Paris : Les Éditions Gallimard, 1936, 310 pp. Treizième édition, NRF.  
Collection Les essais.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008  
pour Macintosh.

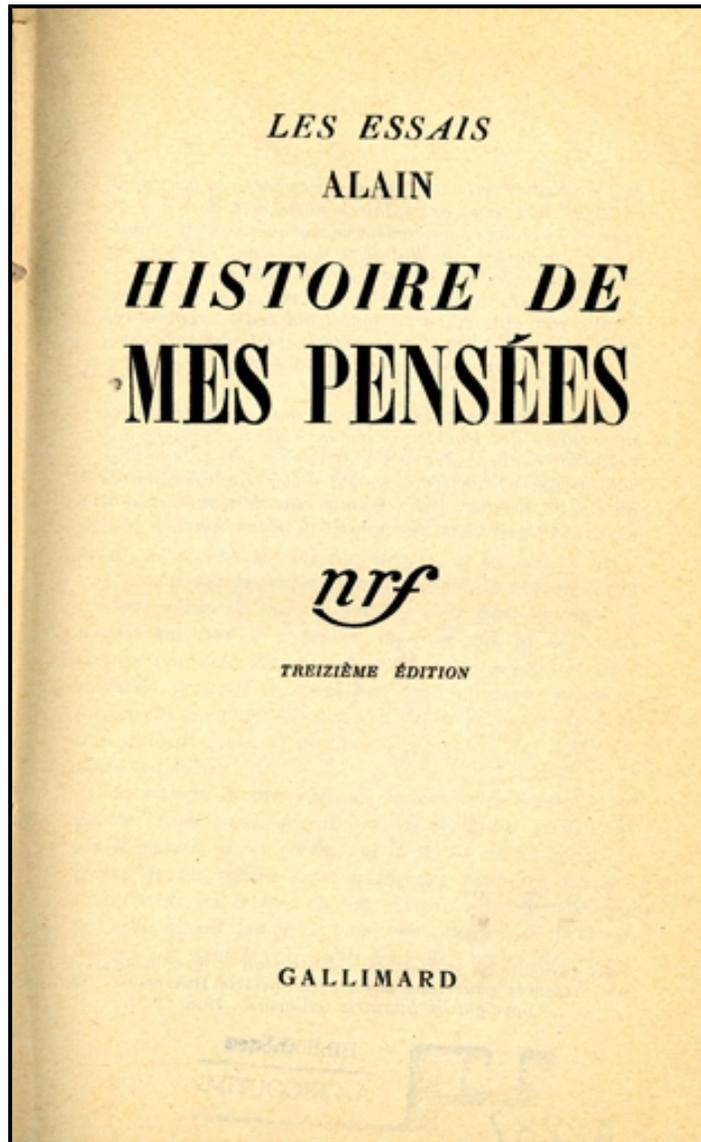
Mise en page sur papier format : LETTRE (US, 8.5'' x 11'').

Édition numérique réalisée le 12 décembre 2018 à Chicoutimi, Québec.



Alain

Histoire de mes pensées



Paris : Les Éditions Gallimard, 1936, 310 pp. Treizième édition, NRF.  
Collection Les essais.

## REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

## Du même auteur

AUX ÉDITIONS DE LA N.R.F.

Recueils de Propos

Les Propos d'Alain (deux volumes contenant 355 Propos).

[Éléments d'une Doctrine radicale](#) (165 Propos).

[Propos sur le Bonheur](#) (93 Propos).

[Propos d'Économie](#) (90 Propos).

[Sentiments, Passions et Signes](#) (82 Propos).

[Les Saisons de l'Esprit](#) (91 Propos).

[Esquisse de l'Homme](#) (99 Propos).

[Préliminaires à l'Esthétique](#) (101 Propos).

Suite à Mars (deux volumes contenant 337 Propos).

**[Suite à Mars. Tome I. Convulsions de la force.](#)**

**[Suite à Mars. Tome 2. Échec de la force](#)** (1939).

[Vigiles de l'Esprit](#) (100 Propos).

En préparation :

Jupiter ou des Pouvoirs.

Mercure ou des Marchés.

Autres ouvrages

[Mars ou la Guerre jugée.](#)

[Système des Beaux-Arts.](#)

[Vingt leçons sur les Beaux-Arts.](#)

[Les Idées et les Ages.](#)

[Éléments de Philosophie.](#)

Entretiens au bord de la mer (Recherche de l'entendement).

[Les Dieux.](#)

[Souvenirs concernant Jules Lagneau.](#)

Histoire de mes Pensées.

Lettres au docteur H. Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit (h. c).

Commentaires de CHARMES, de Paul Valéry.

Commentaires de LA JEUNE PARQUE, de Paul Valéry.

Avec Balzac.

La visite au musicien.

En préparation :

En lisant Dickens.

#### CHEZ D'AUTRES EDITEURS

Recueils de Propos

Cent un Propos d'Alain (cinq séries 1908, 1909, 1911, 1914, 1929, Wolf et Lecerf, Rouen — M. Lesage. Paris) (épuisées).

[Propos de Littérature](#) (84 Propos) (éd. Paul Hartmann).

[Minerve ou de la Sagesse](#) (89 Propos) (éd. Paul Hartmann).

[Propos sur l'Éducation](#) (87 Propos) (éd. Rieder).

[Propos sur la Religion](#) (87 propos) (éd. Rieder).

[Propos de Politique](#) (84 Propos) (éd. Rieder).

[Le citoyen contre les Pouvoirs](#) (80 Propos) (éd. Kra) (épuisé).

Autres ouvrages

Stendhal (Collection des Maîtres de Littérature) (éd. Rieder).

[Idées](#) (onze chapitres sur Platon, note sur Aristote, études sur Descartes, sur Hegel, sur A. Comte) (éd. Paul Hartmann).

[Souvenirs de Guerre](#) (éd. Paul Hartmann).

Entretiens chez le Sculpteur (éd. Paul Hartmann).

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[309]

## Table des matières

[ENFANCE](#) [7]

[JEUNESSE](#) [19]

[LAGNEAU](#) [24]

[L'ÉCOLE](#) [33]

[LORIENT](#) [49]

[POLITIQUE](#) [58]

[ABSTRACTIONS](#) [71]

[ROUEN](#) [81]

[PARIS](#) [88]

[LES PROPOS](#) [96]

[PLATON](#) [113]

[KANT](#) [124]

[COMTE](#) [139]

[OBSCURITÉS](#) [146]

[FOI](#) [154]

[LIBERTÉ](#) [160]

[LA GUERRE](#) [170]

[ARMÉE](#) [181]

[BEAUX-ARTS](#) [187]

[RETOUR](#) [201]

[310]

[LES POÈTES](#) [213]

[AUDITOIRES](#) [221]

[LES IDÉES ET LES ÂGES](#) [227]

[HEGEL](#) [232]

[HEGEL ET HAMELIN](#) [238]

[ENCORE HEGEL](#) [245]

[DESCARTES](#) [252]

[MATÉRIALISME](#) [258]

[GÉNÉROSITÉ](#) [264]

[SENTIMENTS](#) [269]

[REFUS DE MISANTHROPIE](#) [276]

[VERS LES DIEUX](#) [288]

[LES CONTES](#) [288]

[RELIGIONS](#) [293]

[TABLE ALPHABÉTIQUE](#) [299]

[7]

## Histoire de mes pensées.

# 1

---

# ENFANCE

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un, que je crois impartial, je veux dire qui n'est ni élève ni disciple, s'est intéressé à l'histoire de mes pensées, et m'a conseillé d'en écrire amplement. Cette parole, qui est de cet été 1935, m'a parcouru comme un éclair. Je n'aime pas les confidences, et jusqu'à ce point que je n'ai pas pu, même sous la forme du roman, écrire quelque chose de ma vie privée ; c'est peut-être que je n'aime pas trop à y penser, ou bien que je m'en suis consolé sans cela. J'ai su oublier et recommencer ; et cette méthode pratique ne peut être que mise en maximes, puisqu'elle a rompu le récit. Ne pas se raconter est alors une sorte de règle, et presque impitoyable, qui doit conduire à l'oubli.

J'ai manqué à cette règle en écrivant mes [Souvenirs de guerre](#) ; mais aussi, depuis plus de trois ans qu'ils sont sur le papier, je les garde, j'ai le projet de les relire, je crains de les relire ; cette négligence peut-être me détournera de les mettre au jeu. Encore n'y trouvera-t-on pas, s'ils voient jamais le jour, des aveux à proprement parler ; car, tout hardis qu'ils sont, ils sont encore pleins de prudence. D'après les aveux que je n'ai point faits, on [8] jugera avec raison que mes souvenirs comme tels seraient toujours des arrangements.

Mais au contraire mes pensées sont avouables, et je ne trouve à me reprocher qu'un genre de paresse qui, à ce que je crois, m'a beaucoup servi. On dira qu'il y a trop d'artifice à séparer les pensées des actions ; je veux dire tout de suite qu'il n'y a jamais eu en moi une telle séparation. Bien au contraire ce sont mes pensées qui n'ont cessé de me net-

toyer de désespoir en m'offrant toujours, et encore maintenant, des problèmes très pressants à examiner, ou, en d'autres termes, une bêtise à surmonter ; le reste allait comme il pouvait, par des décisions hasardeuses et un parfait mépris de l'opinion, qui m'auraient mené fort loin si je n'avais pas été toujours en souci premièrement de tenir en ordre et équilibre un bon nombre de précieuses vérités. Mais pourquoi ce trésor me fut confié, en vue de quoi, c'est ce que j'ignore, et je ne me soucie même pas de le savoir. Cette remarque fait pressentir que j'ai eu la grâce de n'être pas intéressé aux questions insolubles ; mais là-dessus j'ai fini par savoir pourquoi. Je reviens à ce que je voulais dire, concernant l'action de mes pensées sur la conduite de ma vie ; je n'en donnerai qu'un exemple, qui est très simple, et qui peut-être ne l'est pas trop. Il y eut un temps, c'était à l'École Normale, où, avec quelques camarades, j'avais pris le goût de boire. Je me souviens qu'un soir où je flottais entre ciel et terre je me sentis porté à écrire quelques pages sublimes ; la plume volait ; mais au matin ce n'était rien, ou plutôt c'était un parfait exemple de la bêtise dont je pars toujours ; car il n'est pas de jour dans mon existence où je n'aie eu à surmonter à part moi quelque sottise de belle apparence. Or, en ce cas-ci, je m'étais admiré ; j'avoue qu'alors j'eus peur de moi, et que ce fut fini de [9] l'alcool ; et pendant près de trente ans après cela je ne bus aux réunions que du café et du lait. Je ne dis pas qu'il n'y eut pas d'exceptions ; car toujours un verre à boire fut pour moi comme une bêtise à faire, chose dont je ne me privai jamais tout à fait. Je connus donc l'ivresse par rencontre, mais je n'y croyais plus, je ne l'espérais plus, je ne la cherchais plus, j'avais jugé ces grandeurs-là. C'est assez maintenant de préambule ; car on sent bien que j'aurais plaisir à parler de moi d'une certaine manière ; mais ce plaisir est méprisable à mes yeux, autant que tous les genres d'ivresse. Je désire raconter ici des heures sans aucune ivresse, et la partie enfin de mon existence dont joyeusement je réponds.

De l'enfance je dirai peu ; car elle ne fut que bêtise. J'imitais, je récitais, je jouais, je lisais, je me racontais des histoires interminables et qui ressemblaient pour le fond à mes deux livres d'enfant dont l'un était *L'Histoire du chevalier Bayard*, et l'autre un roman à souterrains, en une douzaine de volumes, qui avait pour titre Victor ou l'enfant de la forêt. J'ai encore aujourd'hui le pouvoir de m'occuper de longues heures à me raconter des aventures où je suis toujours le héros imper-

turbable et invincible. Toute ma vie ces récits de moi à moi furent militaires ; il s'agissait toujours d'exterminer des ennemis, et je ne m'en privais pas. J'ai encore l'idée d'une île imaginaire, que je formai bien avant d'avoir lu *L'Île au Trésor*. Sous ce rapport je n'ai fait aucun progrès ; tous ces récits sont marqués de la même niaiserie énorme. Ici se trouve la partie de l'homme qui aime la guerre, les honneurs et le pouvoir ; je l'ai bien reconnue aussi dans mes semblables, où peut-être elle se mélange plus perfidement à ce qu'ils nomment leurs pensées. Pour moi je crois avoir assez humilié ce genre de gloire, qui ressemble beaucoup à celle [10] d'un général français entrant à Metz après l'armistice. Or j'ai rêvé d'être général, j'ai rêvé de vaincre, de gouverner, de forcer, de terrifier. J'ai encore une sorte d'indulgence pour de tels rêves ; toutefois je n'y crois point. J'espère expliquer amplement cette situation. Plus d'une fois j'ai rêvé au sens plein, c'est-à-dire dans le sommeil, que j'étais couronné par les Académies, ou décoré ; je le note parce que dans mon rêve j'en éprouvais du plaisir. Or mes rêveries enivrantes allaient bien au-delà de ces médiocres succès. Je n'y crus jamais, cela veut dire que j'en sentis toujours le creux et le ridicule. Par exemple si je rêvais que j'étais riche, ce qui me semblait ridicule en cela c'est que cette richesse ne tenait à rien ; je ne pensais pas aux travaux, mais je savais en même temps qu'il était ridicule de n'y pas penser. De même je me voyais tyran, mais je ne concevais pas les moyens ; et aussitôt la réflexion me faisait découvrir ces moyens, qui ne m'enchantaient pas, parmi lesquels le pire à mes yeux était qu'il fallait se croire. Je suis persuadé qu'il y eut des moments où Alexandre, César ou Napoléon jurent bêtes comme j'ai toujours juré de ne l'être pas. Telle est l'histoire sommaire de mes ambitions.

Donc une enfance sotte comme elles sont toutes. Je ne vois à y remarquer que deux changements dont l'un m'est clair et l'autre obscur, et qui sont des changements de pensées. Le premier est que la géométrie me fut révélée au collège de Mortagne, par un prêtre qui l'enseignait sans la comprendre. Je vois encore en ses mains le petit manuel à l'usage des élèves de quatrième ; ce manuel je ne l'ai jamais lu. Lui, qui voulait se mettre au pas de l'Université, il lisait tout haut la démonstration, après avoir tracé la figure au tableau noir. Et il était clair que les preuves de raisonnement selon Euclide ne le touchaient [11] nullement ; son affaire, et ce qu'il ajoutait au livre, c'était de vérifier les conclusions par le mètre et le compas. C'est là que je vis naître une

certaine géométrie qui n'est nullement la géométrie. Et en même temps je soupçonnai l'autre, la vraie ; je la soupçonnai, j'y vis comme en éclair quelque chose de neuf et de beau ; ce qui fut pleinement confirmé l'année suivante, quand je suivis de nouveau la quatrième au lycée d'Alençon.

L'autre changement fut tout aussi radical. Jusqu'à l'âge de douze ans j'avais dit mes prières, appris le catéchisme, confessé mes péchés, communiqué en toute bonne foi ; je le sais, car j'avais bien peur du diable et de l'enfer ; mais il faut dire aussi que j'étais consciencieux à répondre la messe et à dire le chapelet, au point d'avoir eu là-dessus une réputation non contestée, non moindre que celle de mon camarade Gasselin, pur percheron et qui l'est resté. À nous deux nous formions l'équipe première à qui l'on confiait les dizaines de chapelets à dire foui quelque moribond de la ville. Je me souviens que quelquefois on nous mettait dans le jardin du Principal, avec permission de manger des groseilles entre deux chapelets. Ici nulle supercherie jamais ; au contraire la pure vertu de deux novices. Or deux ou trois ans plus tard je ne trouvais plus en moi la moindre trace de cette religion si sincère, sans que je puisse dire comment ce changement s'est fait. Peut-être la peur a-t-elle cessé de régner quand les muscles ont pris force. Toute mon enfance fut peureuse. J'imaginai terriblement, et non pas seulement le diable, mais toutes sortes de voleurs ; je prenais très au sérieux les histoires de voleurs, qui ne manquaient pas dans ce pays couvert et peu habité. Or toutes les peurs s'en allèrent ensemble, ou, pour mieux dire, elles cessèrent toutes ensemble de gouverner mes actions. Je n'oserais [12] pas dire que la religion n'est que peur ; toujours est-il que la religion s'en alla de moi en même temps que la peur. J'ai beaucoup réfléchi sur ce passage, qu'en ce temps-là je remarquai à peine. Pour tout dire là-dessus, je suis persuadé que les émotions premières ne changent guère, mais que, dès qu'elles sont refoulées par un mouvement de résolution virile, elles sont sans avenir et comme oubliées ; un mouvement exclut l'autre. Il importe peu, disent souvent les héros, que l'on ait peur avant l'action. Or devant les fantômes l'action est tout de suite à faire, c'est-à-dire exécuter ce qu'on voulait, aller voir, etc. Cette peur doit donc être réduite à un très court moment ; d'où cette conséquence que l'audace, qui est comme le mouvement propre de l'incrédulité, fait fuir aussitôt les dieux et les diables. Au reste, dans le même temps où je prenais de la force, je passai sous le gouvernement

des hommes, sans compter l'exemple de mes camarades de lycée ; et parmi eux tous je ne pourrais pas citer un croyant. Qu'en penserait mon Gasselin ? Je n'ai pas eu l'occasion de le savoir ; mais je sais qu'en paysan qu'il est il ne s'est point posé la question ; et maintenant sans doute il est religieux comme il est royaliste. Or on saura dans la suite que j'ai de quoi être religieux et royaliste si je voulais bien. C'est ce mot-là, si je voulais bien, que l'on brûle dans l'hérétique. Pour finir là-dessus je dirai que les gens m'étonnent toujours, et Pascal aussi, lorsqu'ils disent que la religion est incroyable, et qu'il faut un coup du ciel pour la faire entrer ; je sens plutôt tout le contraire, et c'est en quoi je me crois le plus irréligieux peut-être de tous les hommes que j'ai connus. Au fond, tous masques arrachés, tous rôles défaits, tous lieux communs écartés, je suis assuré qu'Us ne sont pas plus religieux que moi. Cette comédie qu'ils donnent est politique.

[13]

Revenant sur cette expérience, qui fut, il me semble, sans aucune idée, je crois que j'y formai et fortifiai pourtant une idée d'importance, à savoir que l'émotion n'est en fait que du mouvement. Car c'est la même chose de mépriser la première peur, et de distinguer, à la façon de Descartes, son âme de son corps ; et c'est par le mouvement du courage que l'on se prépare à comprendre dans la suite, si l'occasion s'en trouve, qu'il n'y a point de pensée dans l'émotion, qu'elle ne dit rien ni ne prouve rien. Et tel est selon mon opinion le véritable examen des preuves. Et, comme je le remarquerai plus d'une fois, ce n'est pas au fantôme qu'il faut demander ses preuves, car dans ce cas nid ne peut parier qu'il ne verra jamais un fantôme irréfutable. Mais plutôt il faut savoir que toute pensée commence par un fantôme qui jamais n'est rien. Ils sont donc tous renvoyés d'abord et par provision dans le corps humain, où se trouve leur vrai lieu ; ils n'en reviennent plus.

On verra dans la suite que je n'ai réfléchi sur aucune chose autant que sur la liberté du jugement. Dès cette époque la liberté vive et prompte dans l'action était comme mon geste favori. J'ai remarqué ce même geste en beaucoup d'autres. Et jamais la perspective d'une contrainte ou seulement d'une délibération n'a fait qu'éveiller cette riposte foudroyante qui, en changeant la situation, rend inutiles aussi et hors de lieu toutes les réflexions qu'on allait y faire. Ce trait de caractère, qui est une sorte de violence qui devance la colère, est encore aujourd'hui la seule chose qu'on puisse craindre de moi. À qui veut em-

pêcher ma liberté, je la prouve témérairement. Ce genre de décision équivaut souvent à une extrême méchanceté, quoique dans le fond il n'y ressemble point du tout. Or, ayant depuis réfléchi à ces brusques changements de [14] direction, et irrévocables, j'ai compris qu'ils m'avaient surtout été utiles dans la conduite de mes pensées. L'art de ne plus penser à ce que je veux déposer résulte de ces brusques changements du corps ; l'effet en est étonnant, quoiqu'on ne veuille point y croire. Et dès que je suis buté à ne plus penser à une certaine chose, je ressemble à un tyran qui a donné l'ordre d'écarter à jamais un importun. Cet esprit de simplification est excellent dans les pensées. C'est ainsi que j'ai toujours pris parti, me jetant souvent dans la première décision qui s'offrait, et n'y revenant plus. L'écriture traduisait cette décision dans le geste, et j'étais délivré d'irrésolution. Encore maintenant dans l'action d'écrire, je choisis souvent ce qui, à délibérer, serait incertain. Et tant pis pour moi ; il faut que je m'arrange de ce choix, car j'ai horreur de revenir. D'où l'absence de ratures. Et ce que je remarque, c'est qu'il n'y a point de différence entre décider et faire. Bien plus tard, et comme je proposais à des garçons déjà instruits d'écrire des définitions en bon style et sans rature, je leur disais : « Surtout ne réfléchissez pas ; écrivez, engagez-vous. » Cette méthode rompt tout esclavage. L'inconvénient c'est qu'on manque souvent. Mais ma règle constante fut toujours de tout recommencer, plutôt que de corriger. Or cette sorte de méthode assez brutale avait, de première vue, quelque chose d'inhumain dès que je l'appliquais aux problèmes pratiques. Il est dur de ne jamais revenir. Mais je fus trop souvent en difficulté avec moi-même pour n'apprendre pas à abolir le rétrospectif. C'est se délivrer des repentirs, comme parle Descartes. Aussi ai-je bien reconnu en lui le maître qui me convenait ; non pas que je l'aime tant ; mais il ne s'agissait pas ici d'aimer ou de n'aimer pas. Il fallait promptement s'enfuir de ses premières pensées, et prendre parti. J'ai su [15] depuis qu'en prenant parti on retrouve tout ce qu'on avait laissé. Ici se montre, autant que je sais, la philosophie véritable. Et à cet âge que j'avais quand je cessai de croire, je ne me souciais ni de philosophie ni d'aucun savoir. J'apprenais latin, grec et français par contrainte quoique sans ennui. Mon attention était toute aux plaisirs des vacances, comme participer aux travaux d'hommes, faire ma part de moisson, aider à dresser des chevaux, être rabatteur et porte-carnier, pêcher le gardon ou l'écrevisse.

À quoi je vois deux exceptions dignes d'être remarquées. La première concerne la géométrie, qui me fut "enfin expliquée au lycée par un homme scrupuleux, qui, lui, savait saisir la preuve au-dessus de l'expérience. Sa coutume était de monologuer lentement devant la figure qu'il avait tracée ; il s'agissait pour nous de retenir son très prudent discours, et il ne souffrait pas qu'on y changeât un mot. Comprendre, pour mon compte, c'était fait tout de suite ; mais le langage occupa pour la première fois mon attention. Je remarquai le sens des liaisons, telles que car, donc, c'est pourquoi. Je m'intéressai à l'art de dire sans ambiguïté, et avec le moins de mots qu'il se pouvait ; j'ai poussé jusqu'à préférer ce qui était dit avec le moins de lettres. J'eus l'occasion de m'exercer. Car, aux compositions trimestrielles, on nous posait, après ce que l'on nomme les questions de cours, quelque problème de géométrie pure ; et comme je fus premier d'emblée avec 10 partout, ce fut une sorte de pari, pour moi et pour tous, que je réussisse toujours aussi bien. Le professeur saisissait vivement ma copie, portait ses yeux sur le problème et souriait. Or le 10 partout {c'était le maximum, qu'on ne donnait jamais) supposait que la solution du problème fût exposée avec élégance, c'est-à-dire selon les règles de la précision et de l'économie ; je le savais bien ; je voulais [16] gagner mon pari, et je le gagnai pendant cinq ans. Voilà qui m'a donné l'idée du travail, car les autres choses n'étaient qu'un jeu. Et toutefois ces brillants résultats donnèrent lieu à une grande méprise. L'excellent homme me vit déjà polytechnicien ; il forma d'abord le projet de me faire recevoir en même temps aux deux baccalauréats, lettres et sciences. Il ne m'épargna point ses conseils, mais sachez que je n'ouvris pas un livre à cette fin, et que j'ignorai profondément les courbes usuelles, qui étaient justement le complément qu'il fallait savoir. Cela n'était plus dans mon pari. Bref je fus honteusement refusé aux sciences, et, comme disaient mes camarades, bêtement refusé. Ce ne fut pour moi qu'un petit ennui ; mais ce qui me choqua ce fut de voir que les professeurs et à leur suite mes parents demeuraient persuadés que j'avais été refusé très injustement ; je protestai, et on ne m'écouta seulement pas. Cela me fit réfléchir à ce moment-là, et me fait réfléchir encore. Je n'avais pas assez pesé ce capital de confiance que tous avaient placé sur ma tête. J'avais bien remarqué que mes camarades me faisaient un devoir d'être le premier sur eux en toutes matières, et ce sentiment m'a donné une haute opinion de l'homme ; car après tout ce n'étaient que des gamins. Eh bien ils furent humiliés de me voir hu-

milié, et ils surent bien m'en faire des reproches. Ce qui étonnera davantage, c'est un trait du professeur d'histoire, qui posait toujours la question de composition de façon que je pusse m'en tirer par le talent, sans savoir beaucoup ; il ne s'en cachait même pas ; et les camarades trouvaient que c'était bien ainsi. Porté donc par l'opinion unanime vers des destinées supérieures, j'étais tout à fait ingrat. Les romans de Dickens, les Contemplations de Hugo, et la musique occupaient tout mon temps.

[17]

La musique me fut révélée (ô Platon !) en même temps que la géométrie. Et c'était la plus mauvaise et la plus plate musique. Le lycée avait une fanfare dirigée par un homme qui savait le métier mais qui négligeait le détail. J'appris donc quelques instruments faciles, cornet, trombone, basse ; je me jetai sur les parties, les accords, les dissonances, choses neuves pour moi. Pour finir je fus sous-chef, et en cette qualité je faisais à peu près tout. Comme nous n'étions pas riches, j'eus l'idée d'acheter seulement les parties directrices (la réduction au piano) et de distribuer moi-même les parties, en tenant compte des moyens de chacun. En me trompant j'appris. Le chef finit par me traiter en ouvrier. Il arriva que le censeur mourut, et que le chef de musique s'attendrit (c'était un homme de café) jusqu'à griffonner sur un mauvais papier une marche funèbre à exécuter le lendemain. Je reçus le papier, je déchiffrai, je devinai. Le chef vint finir les répétitions. Ce fut une plainte dans les tons mineurs, comme toutes les fanfares en font entendre aux enterrements. Cette musique ne valait rien ; pas plus que nos polkas, valse et pas redoublés. Mais enfin l'harmonie est la même pour toute la musique, et de là vient que je sais la musique. J'ai aussi gardé de ce temps-là un goût marqué pour la mauvaise musique, et une aptitude à en fabriquer tant qu'on voudrait, à ce point que je suis assuré de gagner ma vie demain en inventant des marches et des danses pour les fanfares communales. À ce moment-là je n'avais rien entendu de Mozart ni de Beethoven. En cette méthode de formation il y avait du bon et du mauvais. J'eus comme on voit cette chance que, pour mes commencements, je m'intéressai à l'art autrement que pour en parler.

Ma carrière de polytechnicien fut courte. On demanda [18] et on obtint pour moi un transfert de bourse au lycée de Vanves (depuis lycée Michelet). Je devais réparer en octobre mon échec de juillet, et

suivre les mathématiques spéciales. J'allais entrer sans enthousiasme dans ce chemin quand un vieil ami de mon père, et qui me regardait faire depuis longtemps, me dit tout soudain : « Ne prépare donc pas Polytechnique. Avec bien moins de travail tu entreras à Normale lettres. » Cela me plut. Les gens de Vanves ne discutèrent pas, et c'est ainsi que je fus jeté dans une carrière à laquelle je n'avais jamais pensé.

[19]

**Histoire de mes pensées.**

**2**

---

# JEUNESSE

[Retour à la table des matières](#)

J'ai dit que je passerais sur les souvenirs intimes. Je ne dirai rien de ma vie familiale ; et je crois que je n'en pensais pas beaucoup. Je me prouverais bien aisément que je fus un enfant malheureux ; mais ce ne serait pas vrai. Je ne veux retenir que ce qui m'a donné à penser. Mon père était une sorte de Diogène qui m'emmenait dans son tilbury ; je tins bientôt les rênes, et, à mesure que je prenais des forces, je l'aidai dans son métier de vétérinaire où il était maître et reconnu tel. Manuellement j'appris beaucoup. Voici maintenant un exemple des remarques qui m'ouvrirent l'esprit. Un jour, me montrant un cheval qui trottait à cinq cents mètres, il me dit : « Tu vois ce cheval borgne ? » — « Borgne, répondis-je, comment le sais-tu ? » — « Il faut, dit-il, que tu sois bien bête ; regarde une de ses oreilles qui explore en tournant ; c'est de ce côté-là qu'il est borgne. » Une autre fois il m'expliqua, comme parlant à lui-même, pourquoi les Américains, qui nous achetaient beaucoup, n'arrivaient point à fixer la race percheronne chez eux. « Ils n'ont point, dit-il, nos pâturages secs. Dans les prés humides nos chevaux prennent une maladie du pied, c'est le crapaud, qui fait qu'ils marchent sur la pointe ; et de là la croupe se [20] déforme ; ils n'ont plus que des rosses après deux ou trois ans. » J'entrevis que les formes animales étaient comme la forme des collines. Et depuis ce jour je n'ai jamais cessé de penser en darwinien. Mon père parlait peu ; il trouvait quelquefois des boutades qui n'étaient pas sans portée. Quand je fus reçu agrégé il me dit : « Peut-être que tu n'es tout de

même qu'un imbécile. » Je n'avais pas besoin de cette leçon ; mais disons plutôt qu'on a toujours besoin de cette leçon. Est-ce mon père encore qui m'a donné le goût de l'astronomie ? Il était lecteur de tout, et même de la vie des saints, quoiqu'il ne fût pas religieux le moins du monde. Je crois que son astronomie n'allait pas au delà des curiosités ; mais enfin il me montrait de son fouet Sirius, « l'étoile la plus rapprochée de la terre ». Est-ce à ce moment-là ou plus tard que je me demandai comment on pouvait savoir cela ? Toujours est-il que ce fut la géométrie qui me plut dans l'astronomie. Et encore maintenant je me moque bien des années-lumières et des nébuleuses-spirales. Mais je laisse ma famille ; car j'ai toujours voulu m'en tenir là-dessus à de pieux mensonges qui n'intéressent pas le lecteur.

Je m'étendrai un peu plus sur un homme à qui je ne devais pas respect, qui ne me demandait pas respect, et qui voulut bien s'intéresser à moi. C'était un avocat, un peu plus jeune que mon père, célibataire, et qui vivait très bourgeoisement. Il était monarchiste et même légitimiste, comme on était communément dans le Perche. Il se moquait souvent de moi, disant qu'il voyait bien que j'étais républicain et que cela ne me mènerait à rien, et autres propos d'homme de cour ; c'est ce qu'il aurait voulu être. Mais il avait beaucoup lu, et bien. Il croyait à l'amour et à l'honneur. Un de mes étonnements, et qui dura jusqu'à aujourd'hui, fut de l'entendre un jour sur [21] le mensonge, comme je lui disais mon embarras là-dessus, car nous parlions de tout. Il me dit et me répéta très solennellement qu'« on ne doit jamais mentir en aucun cas, et que les faiseurs d'exceptions sont des sophistes ». Je l'aurais pris lui-même dix fois le jour à mentir ; il n'y avait point d'homme plus capable que lui de garder absolument un secret. Son visage, au reste, qui était beau, était naturellement fermé et impénétrable. Je me suis dit quelquefois qu'il aurait fait un homme d'Etat ; et au reste il fut un des conjurés de la conspiration boulangiste. Mais, sur le mensonge, que penser du principe ? Comment passer du principe à l'application ? Je savais que cet homme n'était point hypocrite avec moi. Et d'ailleurs je n'eus jamais de lui aucune explication. J'ai bien écrit cent pages sur ce grand sujet avant de formuler quelque chose que je pusse seulement garder. Ici je tombais droit sur l'homme et j'y trouvais du solide et de l'opaque, et, qui plus est, je sentais là du substantiel, et très respectable, et très raisonnable, quoique très peu cohérent. D'où vient cela ? Sans doute de ce que, quoique je le visse peu cohérent avec lui-

même, j'avais pleinement confiance en lui ; et je suis encore persuadé qu'en cela j'avais raison et qu'il ne m'a jamais menti ni sur le mensonge ni sur aucune chose. Je touche ici de la main un des murs dont j'ai fait quelque chose. J'ai toujours méprisé les solutions, et j'ai fini par savoir pourquoi. Toujours est-il que les problèmes à objections et solutions me jetaient dans le vide. Je me trouvais en présence de combinaisons toutes vraisemblables et toutes instables, qui m'ont toujours inspiré la plus grande défiance. Je hais presque autant l'argument que la réfutation. Je ne me plais qu'à un genre d'obscurité que je connais bien, qui n'est point vide ni creuse, mais pleine au contraire, et à laquelle je viens buter et encore [22] buter, nullement impatient de la percer, et au contraire tranquille et assuré de ne point la percer. J'ai donné quelquefois une autre image de moi, parce que je fus toujours improvisateur et mystificateur, souvent brillant, souvent redouté, envié, critiqué fort sévèrement par ceux que je criblais. Pour moi je n'y voyais aucune importance, ni dans les suites non plus, car l'opinion que je laisse de moi ne me fait rien ; et ceux qui me jugeaient léger ou pire, je n'ai jamais remué un doigt pour changer leur opinion. Encore maintenant je suis le même. Il n'y a pas longtemps que je me trouvais (ce n'est pas ma coutume) à une sorte de déjeuner politique et littéraire ; je fis subir à mon voisin, qui était un important bien connu, toutes les épreuves de l'acrobatie, non pas pour l'éblouir, mais pour m'amuser ; de ce qu'il en pensa par réflexion je ne me soucie point. C'est dire si, dans la politique active, quand j'y fus mêlé, je fus soupçonné et dénoncé et méprisé par les purs, sans m'en inquiéter ; et j'avais bien raison, car ils revinrent toujours de leur opinion jusqu'à me considérer comme un des hommes les plus fermes et les moins disposés à trahir.

Cet ami dont je parlais m'emmena bien des fois à la chasse dans une contrée presque sans habitants, qui se trouve aux sources de l'Eure, et qui est toute en forêts et en étangs. Ayant cessé très tôt de chasser moi-même, je me promenais dans ces solitudes ; j'y barbouillai des toiles, j'y rencontrai le cerf et le sanglier. Le soir j'avais la conversation de mon hôte, qui était un jugeur, et qui avait de l'expérience. C'est lui qui me fit lire Balzac et les Goncourt ; de Stendhal il ne savait rien {c'était vers 1885} ; je trouvai chez lui Anna Karénine, qu'il me parut ne pas connaître. Balzac fut, comme il est toujours, un texte inépuisable à récits et à réflexions. Lui ne discutait guère, [23]

mais plutôt il suivait. J'admire que ce suiveur fût si évidemment un esprit libre. Comme il s'appliquait à me donner les manières du monde, qui me manquaient tout à fait, je retins premièrement, comme une politesse à l'égard des grands auteurs, cette manière de leur donner toujours raison. Rien n'a plus étonné d'abord et plus tard rien n'a plus choqué ceux qui se mêlaient de me juger. J'ai vécu par mon métier dans le monde des réfuteurs, détestable espèce,

Mais j'anticipe encore. En compagnie de cet homme qui était à la fois très haut et très poli, j'imitai les manières, sans penser beaucoup au delà. C'est de lui que j'ai pris l'habitude de ne jamais donner les raisons d'un refus. J'ai compris depuis que refuser en donnant des raisons ce n'est point refuser. À regret je laisse sur mon chemin cette ombre aux larges épaules, qui doit errer aux Champs-Élysées avec son fusil et son chien dans des ombres de bois, si les dieux sont justes.

[24]

**Histoire de mes pensées.****3****LAGNEAU**[Retour à la table des matières](#)

Me voilà au lycée Michelet, où je suivis les leçons de Jules Lagneau. Je connus un penseur, je l'admirai, je résolus de l'imiter. Dès ce temps-là et depuis j'ai bien plaidé pour mon maître ; mais l'ai-je continué comme il aurait voulu ? Assurément non. J'ai appris de lui un genre d'analyse qui adhère à l'objet, et qui est de pensée pourtant. Ses recherches sur la vue, le toucher, l'ouïe, m'ouvrirent un monde. Je connus que l'univers des choses est aussi un fait de pensée. Par exemple, interrogeant la distance, qui est l'élément de l'espace, je compris qu'elle n'était rien que pensée, car elle n'existe pas, elle n'est que rapport des choses à moi et des choses aux choses. Ainsi ce brillant espace qui semble le vêtement des choses, je le connus changeant, construit, parcouru, tracé, creusé, et n'ayant d'être que par le jugement ; à chaque fois supposé, évalué, maintenu ; à chaque fois périssant par l'inattention. Cette idée, que je voulais refuser, que je ne pouvais refuser, me changea pour toujours en me plaçant et replaçant dans l'état d'étonnement et de difficulté où je voyais mon maître tous les matins. Oui tous les matins n'importe quel homme reconstruit le monde ; tel est le [25] réveil, telle est la conscience ; et tous les matins le philosophe, par un réveil redoublé, admire ce réveil même, et reconquiert l'âme de l'âme. Je n'ai guère bougé de là ; car cette découverte je n'ai pu ni m'y endurcir, ni m'y accoutumer, ni même y croire. Une découverte, on ne peut que la faire et la refaire. « La pensée est la mesureuse » ; cette formule de Lagneau {que je rappelle parmi tant

d'autres) me préservait de l'idéalisme vulgaire ; car la mesure est comme l'étoffe du monde ; et c'est justement par la mesure que le monde cesse de dépendre de moi. La pensée me jette donc hors de moi. Elle n'est subjective, elle n'est moi, qu'autant qu'elle saisit la relation de mes mesures à mon poste d'homme, ce qui est encore percevoir un objet dans le monde. Et les passions mêmes ne sont perturbatrices que par rapport au vrai des choses et des situations, lorsque l'illusion et l'erreur sont jugées. J'arrivais quelquefois à penser que si je n'avais pensé en Dieu de quelque manière, je n'aurais pas pensé du tout. Cela est spinoziste ; et j'ai su depuis que Lagneau était plus spinoziste que je ne croyais. Ce qui est étonnant, c'est que je ne sois jamais arrivé à être spinoziste. En ce temps-là je commençai à copier L'Ethique presque sans y rien comprendre. Ce qui m'emportait en quelque sorte au troisième ciel c'était de trouver dans mon propre rêve du monde des vérités éclatantes, et outre cela et par cela le monde lui-même, l'existence elle-même. En sorte que je fus guéri pour toujours d'une maladie à laquelle je ne croyais guère, qui est le scepticisme. Bien loin de me dire que la vérité est loin de moi et séparée de moi, au contraire j'ai le sentiment que je tiens vérités sur vérités, et en un sens tout ce qu'on peut savoir. Et d'après cela je n'attends pas que le système de toutes les vérités soit fait ; je ne suis même pas curieux de savoir comment [26] il serait fait ; je suis assuré au contraire que toutes les vérités périraient dans le système des vérités. C'est le monde qui se tient ainsi une partie portant l'autre, ce n'est point la pensée. Et je n'ai jamais cru que les idées puissent exister en quelque sens que ce soit ; mais au contraire les idées ne sont que par un mouvement dialectique qui les construit ; on n'est jamais assuré de les trouver où on les a laissées ; au contraire il faut les retrouver ; et je ne pense même pas qu'il y ait un ordre vrai pour les retrouver. Les ordres s'entrecoupent, et la mathématique en donne l'exemple. Mais encore la mathématique met ses idées en garde, ce qui est les perdre, au lieu que la philosophie ne peut mettre ses idées en garde parce qu'elle comprend qu'une idée ne se met pas en garde. Je ne sais pas si Lagneau acceptait pleinement cette règle du jeu ; je crois pourtant qu'oui. « Il n'y a point de vérité absolue, disait-il, c'est notre pain quotidien assuré. » Mais il était homme aussi, il me semble, à vouloir quelquefois une doctrine moins mouvante, une doctrine qui eût un corps. Ce que j'ai remarqué, c'est que beaucoup de disciples, et qui n'étaient pas des pires, ont voulu savoir le vrai de cette recherche, le vrai subsistant, le vrai sur quoi on

peut compter. Léon Letellier était de ceux-là ; et, par cet appétit de connaissance, il parvint à tirer de Lagneau la célèbre leçon sur l'existence de Dieu, qui a été reconstituée et imprimée depuis. Je n'étais plus sur les bancs à ce moment-là. Il me semble que je me serais opposé à cette tentative sacrilège. Comment ? Par le spectacle peut-être d'un auditeur qui ne craignait pas la pensée. Toujours est-il que le dernier mot de Lagneau fut que Dieu ne peut être dit exister. Je le crois bien. Mais j'avoue que cette conclusion peut faire et refaire un drame. Peut-être cet homme avait-il horreur, à des moments, de défaire et [27] encore défaire tout l'ordre possible. J'essaierai d'expliquer comment je m'en suis tiré. Le lecteur devine déjà que l'indifférence à l'opinion, et le goût même de balancer un peu l'ordre si content de soi, m'ont rendu le métier de penseur moins difficile qu'à mon maître. J'ai pu en vivre heureusement, au lieu que lui en est mort. J'avoue que j'ai toujours été en flèche, et toujours hasardé et hasardeux. Autant j'ai été sûr de ce que j'enseignais, parce que chaque mouvement me faisait toucher la résistance, autant j'étais incertain des effets, dans la supposition que la pensée aurait à refaire l'ordre humain selon elle-même. Mais je crois aussi que cette supposition n'a pas de sens. L'ordre existe terriblement ; et la pensée la plus audacieuse ne peut le changer, selon le mot fameux, qu'en lui obéissant. On remarquera que cette position ferme et instable du réformateur {toujours recommencer !} définit la politique radicale telle que je l'entends, je veux dire telle qu'elle est.

Telle qu'elle est ! Ce dogmatisme exaspère l'amateur d'idées, qui serait, je le devine, très disposé à me donner raison si seulement j'étais moins assuré. Je ne cherche nullement à plaire, et je ne vois pas pourquoi je feindrais de chercher d'un auteur à l'autre et j'épuiserais toutes les opinions connues, quand j'ai un moyen d'aller droit aux divisions essentielles, ce qui me permet de déterminer l'expérience d'après les idées. Mais ici les sottises objections s'envolent comme des poules. Quelle folle méthode de déterminer l'expérience d'après les idées ! Pourtant on ne reproche point au géomètre de calculer la surface d'un champ ; car la géométrie ne change pas la surface ; au contraire, elle est la méthode qui découvre la surface le plus exactement, au lieu que les passions se tromperont avec bonheur, le nez sur la surface. De même, quand je [28] dis que je détermine l'expérience politique d'après des idées, je n'entends pas par là que les idées changent l'expérience, mais bien au contraire que les idées font paraître l'expérience

comme elle est. Cette méthode est aisée à résumer, mais elle est difficile à comprendre et à pratiquer. Toutes ces pages contribueront d'une manière ou d'une autre à l'expliquer. Au temps où je parlais pour des élèves, je n'aurais pas pensé à donner au public tous ces éclaircissements, qui ne vont pas sans une apparente confusion et un mélange de tous les problèmes ; les élèves se tiraient de là, au moins quelques-uns. Le lecteur le plus cultivé y trouvera des difficultés ; mais peut-être il persévérera, s'il a fait l'expérience que la pensée est, pour le simple amateur, la fonction la plus décevante. Il faut savoir s'y prendre. Lagneau disait souvent que le métier de penser s'apprend comme le métier de forgeron. Ai-je bien compris cela comme il l'entendait ? Me voilà à l'âge où ces questions n'ont plus de sens. Je me tire d'affaire par tous moyens ; je prends aux uns et aux autres ; et que m'importe si Platon a bien pensé ce que j'y trouve, pourvu que ce que j'y trouve m'avance à comprendre quelque chose ? Cette pensée s'est fortifiée en moi peu à peu. Il m'a semblé qu'à mesure que je comprenais mieux mes auteurs préférés, j'étais moins tenu à l'exactitude littérale. Mais on verra assez dans la suite comment j'ai pris les auteurs.

Sous la discipline de Lagneau, qui était un rude maître, je commençai à former quelque idée des grands auteurs. Souvent L'Ethique de Spinoza était lue, analysée, retournée, et comme vidée sur la table. De mon côté je copiais les fameuses propositions sur un carnet que je vois encore, et je les commentais à ma manière. Il m'arrivait pour ce redoutable auteur ce qui est arrivé sans doute à bien [29] d'autres ; je comprenais tout ligne à ligne, et ces très claires idées, superposées les unes aux autres, formaient une obscurité impénétrable. Pourquoi ai-je continué ce travail ingrat pendant tant d'années ? Peut-être par cette sécurité dont je parlais de trouver à tout le moins une obscurité immobile et solide. J'expliquerai en quel sens il m'arrivait de perdre toute espérance ; c'est que je faisais en somme le plus difficile des métiers. Or Spinoza m'a toujours guéri, et fort promptement. Il semblait que je trouvasse en lui la pulpe humaine et animale, et enfin toutes les choses comme des sphinx ; et j'expliquerai si je puis que c'est là le point de consolation, d'où la liberté rebondit. Car l'erreur des erreurs est de vouloir être libre loin de l'obstacle, ce qui fait que l'on se plaint des difficultés, qui au contraire fortifient dès qu'on veut bien s'étendre dessus et en quelque façon s'y fier tout à fait. Les penseurs de second ordre sont peut-être ceux qui voient les difficultés de loin, et se

mettent en défense ; c'est se fatiguer avant le combat. Je prodigue les maximes ; mais c'est aussi que j'écris à présent pour des amis inconnus qui sont réellement curieux de savoir comment je me suis tiré de la tâche de penser sans aucune supercherie. Je sais qu'ils me permettent de conduire ce monologue à mon gré.

L'autre auteur, qui paraissait aussi souvent que Spinoza, c'était Platon, et encore le Platon le plus obscur. Timée était lu devant nous, et directement traduit du grec par un homme qui y voyait mal et qui ne se souciait nullement de parler avec élégance. L'effet sur moi fut magique. Je n'avais pas idée de cette liberté légère et souriante, qui soudain obtient la plus véhémement attention, et qui elle-même aussitôt nous détourne, comme par égard pour nos moyens terrestres. Je n'ai plus cessé de lire cet [30] auteur, bien nommé divin, toujours me laissant conduire, et m'amusant à ses jeux de paroles, ou bien à ses histoires de bonnes femmes, arrivant je pense à écouter comme Alcibiade ou Glaucon, en homme qui est de loisir et qui ne se laissa jamais forcer ni presser. Ce qui sans doute, et dans le travail de métier, qui me fut toujours pénible, me laissa quelque partie de moi toujours fraîche et sortant du sommeil, ce qui fit que d'un regard de côté jetant sa flèche, je compris, au milieu de cruelles difficultés, tout à coup une chose et puis une autre. Il y a longtemps que le cortège des marchands de pensées m'a abandonné sur la route, quelques-uns me donnant tout au plus un regret. J'ai déplu à ces animaux-là (comme Stendhal aime dire) par une hauteur et une promptitude, et un parfait mépris des objections. Pourtant je n'ai jamais senti de mépris pour personne ; et je puis descendre bien plus bas qu'un marchand de pensées sans trouver autre que mon semblable et mon frère. Est-ce un malheur d'exprimer souvent le mépris sans du tout le ressentir ? Peut-être bien que non.

Me voilà donc en ce lycée de banlieue, jouant le grand jeu de Spinoza et de Platon, par cela même m'exerçant à écrire, et du reste me pliant à tous les exercices de rhétorique pure, l'histoire mise à part, que je n'ai jamais bien retenue. Aux jours de sortie je connus Paris, et ce ne fut pas tout bien ; mais je pris de l'amour pour cette masse fumuse, que je voyais toute de la colline de Vanves, et où je découvrais, comme un explorateur, mille villages et mille peuplades, aussi mal connues, me disais-je, que les fourmis et les abeilles. Mais je dois noter qu'ici encore j'avais le bonheur d'agir avant de penser. Car les deux correspondants qui répondaient de moi étaient deux pharmaciens

(deux frères) établis l'un à Jeanne d'Arc chez les [31] chiffonniers, l'autre à Richard Lenoir chez les petits artisans ; et je trouvais tout naturel de faire un peu le porteur de bouteilles de l'un à l'autre. En ces heureux moments bien loin d'observer le peuple j'étais le peuple. Mes pharmaciens étaient des hommes rustiques, enfants de Mortagne comme moi, et sans respect très marqué pour les études littéraires. Ce qui fit que j'explorai bientôt loin d'eux, et les oubliai complètement. J'étais attiré par le théâtre et la musique, dont ils n'usaient point.

Dans les temps qui suivirent, je fus en rapport avec une famille de musiciens, et par un camarade qui rêvait de théâtre. À ce sujet je veux noter seulement ce qui orienta mes pensées. Et certes ce n'était pas peu de connaître à vingt ans pour la première fois Mozart et Beethoven. Par cet entraînement, qui fut ravissement, je me jetai dans les concerts. (Lamoureux était notre héros, et la Neuvième Symphonie était notre préférée.) J'étais moins ravi au théâtre, mais je m'y laissai jeter. Je connus aux Français les contrôleurs et les ouvreuses de façon à avoir toujours une place, même quand je n'avais pas d'argent ; la tunique du collégien me donnait ces avantages. Et un peu après je connus aussi les coulisses ; je sus que, pourvu que j'y fusse sans chapeau à la main, je n'y étais pas plus remarqué qu'un musicien ou un habilleur. Que vis-je là ? Une vanité énorme, et dont je n'avais même pas l'idée, et aussi une simplicité de moyens qui m'éclaira un peu sur cet art si ancien, si puissant, et si tranquillement ridicule. Ce que je veux noter, parce que c'est vrai et peut-être rare, c'est que je ne formai pas une fois l'idée d'être acteur ou d'écrire pour le théâtre. Et pourtant je me souviens d'avoir écrit impromptu un acte en vers pour un divertissement de société. J'avais une horrible facilité à de telles acrobaties. Je l'ai encore. Et ce n'est rien pour moi que [32] d'écrire des vers convenables et disons même assez beaux. Par où j'ai connu que cet art n'était pas le mien. Mon art c'était plutôt la musique. On a vu par quels misérables commencements je connus les rapports du chant et de la basse. Ce savoir s'est purifié par une expérience plus choisie ; et, dans la suite des années, à force de tourmenter le clavier, toujours sans maître, j'acquis un métier d'improvisateur, connu certes de peu de personnes, mais qui avait de quoi étonner. Ce que j'en pense moi-même c'est que j'aurais pu, en passant de l'improvisation à l'écriture, ce qui était une affaire de patience, donner l'être à des créations musicales qui me passèrent quelquefois par la tête. Il est remarquable que l'im-

provisation au clavier n'eut jamais aucun rapport avec mes véritables inventions. Je suppose que l'improvisation sur l'instrument est un degré qui doit conduire à l'improvisation par le chant et le rythme, et que la musique directement fixée sur le papier doit tarir l'autre, de la même manière que l'improvisation sur l'instrument éteint la facile mémoire de l'enfance. Je n'ai point cherché par là ; mais il n'est point de sujet sur lequel j'aie formé autant d'idées que sur la musique. Au reste le peu que j'en ai écrit n'a guère été remarqué. Je ne dirai pas, en imitant Jean-Jacques, que les professionnels m'ont toujours accusé de ne pas savoir la musique ; mais c'est qu'aussi je ne me suis pas vanté de la savoir, si ce n'est devant les vrais amis.

[33]

**Histoire de mes pensées.****4**

---

**L'ÉCOLE**[Retour à la table des matières](#)

J'abordai donc l'Ecole Normale, et j'y serais entré du premier coup si j'avais mieux connu le terrain. Mais je croyais, comme beaucoup, qu'il fallait essayer plusieurs fois. J'aurais dû apprendre un peu et très vite ce qui me manquait, à savoir l'histoire ainsi que la prosodie latine. Je remis ces études, et ne les fis jamais. En revanche je connus promptement l'art de la dissertation française, soit de littérature, soit de philosophie. Je m'occupais à lire Voltaire de bout en bout ; cela faisait, comme je l'ai reconnu, un très bon fond de tableau. Je possédais Molière, Racine et La Fontaine. Je me souviens d'avoir construit brillamment ce que les littérateurs nomment des paradoxes philosophiques ; ils ne les aiment pas, mais ils les estiment. Brunetière une année montra de l'humeur, (on savait toujours un peu ce qui se passait) ce qui ne l'empêcha pas de me donner une de ces notes qui forcent le succès. J'ai souvent remarqué dans les Universitaires cette impartialité plus forte que l'humeur et même que les convictions. C'est pourquoi je n'ai jamais cru que certaines idées fussent assurées de déplaire. Ce sont des légendes, qui consolent les candidats malheureux. Pour ce qui me concerne, je suis bien sûr, inconnu comme j'étais, [34] d'avoir été aussitôt considéré avec faveur, même par l'historien, qui faisait pour moi ce qu'il pouvait. Mais je ne sais pourquoi je répondais à cette bienveillance par des coups de tête inexplicables. Par exemple, ayant à commenter devant Brunetière un morceau fameux de Hugo (*Le feu du ciel*) :

*L'Égypte ! Elle étalait, toute blanche d'épis, etc.,*

je le lus tout haut, assez mal, et je me mis à tout critiquer, à l'étonnement du professeur, et, comme je sus ensuite, à l'indignation de l'auditoire. Brunetière voulait me sauver ; mais je ne l'aidais guère. Si je ne voyais là qu'un trait de mon caractère, je n'en parlerais pas. Il s'agit à ce que je crois d'un mouvement de l'esprit qui m'est naturel, et qui est ma respiration même. Une idée que j'ai, il faut que je la nie ; c'est ma manière de l'essayer. Et s'il m'apparaît qu'il n'est pas opportun de la nier, c'est alors que je me précipite à la nier ; sans aucun scepticisme ; au contraire je suis bien sûr qu'à secouer ainsi l'arbre de la connaissance, les bons fruits seront sauvés, et les mauvais jetés à l'inutile. Cet esprit de contradiction ne joue le plus souvent qu'à l'égard de moi-même ; car je ne suis pas porté à réfuter les autres ; et je ne réfute pas non plus les auteurs. Je crois plutôt que j'avais honte à mes yeux de suivre le développement le plus facile, celui qui allait de soi. Et je pense que c'est l'exemple de Lagneau qui m'a communiqué cette espèce de vertu qui n'est jamais récompensée. Je ne sais pas comment je me suis soutenu, ayant cette habitude de laisser tout à coup l'idée comme pour me jeter au péril. C'est un peu la même chose que de rompre une phrase qui va trop bien, et cela m'est arrivé cent et mille fois. D'où [35] la première idée que l'on formait en m'écoutant était d'une incohérence et d'une confusion incroyables. Ce qui est encore plus incroyable, c'est que les gens qui devaient me juger aient eu la patience de m'attendre. Ce que j'ai appris là-dessus, et que personne ne m'avait dit, si ce n'est Platon en se moquant, c'est que l'opposition est le mouvement même de la pensée et le seul moyen de donner du corps aux idées. Cela est sensible dans ces contraires que Platon a dessinés comme par jeu, ainsi le chaud et le froid, le lourd et le léger, le grand et le petit. À force d'y penser j'ai fini par apercevoir que ces contraires étaient inhérents l'un à l'autre, de façon qu'il soit impossible de juger qu'un corps est petit si l'on ne juge en même temps qu'il est grand, ce qui n'est que parcourir toute l'étendue d'un genre et faire courir l'idée. La qualité de bleu, c'est tout le bleu possible, y compris le blanc où la série des bleus vient se perdre. J'ai admiré Maxwell voulant dire que la cire est un liquide dur, et la chandelle un solide mou. Ici le plaisir de contredire ne conduit à rien ; mais il prépare une autre notion plus cachée qui est que la solidité ne peut être pensée qu'en relation avec une pression, une pression suffisante devant faire couler le corps le

plus dur ; on remarquera sur cet exemple que liquide et solide sont toujours ensemble dans chaque jugement, comme Platon voulait dire du froid et du chaud. Je promène le lecteur dans les régions où mon esprit s'est toujours plu, sans avoir réussi une fois sur mille à penser sur la qualité quelque chose de consistant. Toutefois je me donnais de l'air, et je m'entourais de choses défaites à plaisir et formant chaos.

Hegel a trouvé de merveilleuses idées, pleines de matière et de consistance, à force de chercher en chacune son contraire identique à elle. Ce refus de toute facilité [36] est ce qui l'a mis en route. Au reste je ne rencontrai Hegel que fort tard, exactement après la guerre. Ceux que j'écoutais en ce temps-là, et même Lagneau, semblaient penser que Hegel était un homme qui déduisait l'expérience ; et en effet c'est bien là le comble du pédant ; mais rien de tel dans Hegel, puisqu'au contraire sa philosophie de la Nature, et finalement sa philosophie de l'Esprit, résultent de l'insuffisance de la logique pure ; et une simple lecture de l'*Encyclopédie*, qui est le résumé du système Hégélien, enlèverait toute espèce de doute à ce sujet. J'ai pourtant lieu de croire que les penseurs officiels d'aujourd'hui pensent de Hegel ce qu'en pensaient les maîtres grands et petits dans le temps de mes études. Cela est mystérieux pour moi. Peut-être cette philosophie de Hegel fait-elle honte à la philosophie enseignée. En tout cas cette difficulté n'était pas pour Lagneau ; mais en revanche le préjugé contre tout ce qui était Prussien était bien fort chez lui. Pour mon compte je n'eus jamais de préjugé de ce genre, et je le dois, à ce qu'il me semble, plutôt à ma nature qu'à mon esprit. Car je suis ainsi fait que je ne puis avoir d'ennemis, quand je le voudrais ; et telle petite noirceur comme il s'en fait ne m'a jamais donné qu'une indignation imaginaire et de courte durée. Je crois à ce sujet que la colère est en moi trop vive et trop active pour que je ne me mette pas aussitôt en guerre ; et l'expérience des suites, que j'ai faite deux ou trois fois, m'a rendu prudent jusqu'à refuser tout jugement pratique concernant les autres. Ce calme exaspère aussi quelquefois ceux qui me voient penser et agir ; ce n'est point le calme. Et du reste peu importe. Ce qui importe à dire, c'est que je me joignis à Hegel sans nulle difficulté, ayant coutume d'être Hégélien avant lui, et par molécules. En revanche son système ne m'a ni étonné ni séduit, pas plus qu'aucun [37] autre, étant assuré que les systèmes ne sont jamais que des moyens ou des approches. Quant aux vérités qui tombent de Hegel comme la farine du moulin, je les ai reconnues, et seulement

éclairées autrement ; j'en ai fait ma nourriture et mon exercice. Ceux qui me connaissent savent que je mets les livres en pièces ; de la même manière je mets les auteurs en pièces, exception faite pour Platon, qui s'est mis lui-même en pièces. Et toutefois après les avoir longtemps défaits et retournés, j'ai le bonheur souvent de les retrouver tels qu'ils furent. Et c'est une aventure qui m'arriva bien des fois dans mon métier, d'expliquer quelque page difficile, en m'éloignant, croyais-je, beaucoup de l'auteur, en sorte que j'avais l'air d'inventer ; mais souvent la page suivante disait comme moi.

On forme, d'après cela, l'idée d'un travail harassant ; cela fut vrai dans la suite, par la toute-puissance du métier. Mais au temps de mes études je ne me cassais point la tête ; je construisais et je détruisais, et tout compte fait j'accordais beaucoup à la paresse. Je ne le regrette pas. Encore maintenant me faire inattentif et me reposer, c'est tout mon art. J'ajourne de penser. Cela me permet des prises hardies. On peut dire que ce n'est rien, quoique personne ne l'ait dit. Mais pour mon compte j'admire mes pensées de paresseux ; elles dépassent de bien loin ce que j'ai rêvé dans les temps de l'ambition.

Je reviens aux examens et concours, seulement pour dire que je connus succès et revers, sans retard notable, et toujours soutenu par une opinion favorable. Toutefois mes trois ans d'Ecole furent bruyants et hors de règle. Je ne pris au sérieux que deux grammairiens, Riemann pour le latin, et Tournier pour le grec. C'étaient deux penseurs ; je reconnus aussitôt la précieuse espèce qui est assurée [38] parce qu'elle doute. Si vous demandiez à Riemann, cet Allemand aux cheveux rouges, le sens d'une phrase de Cicéron, il s'effrayait comme quelqu'un qui n'a jamais su de telles choses ; il faisait un nuage de difficultés, où paraissait bientôt le sens, aussi net qu'un bijou, fondé sur preuves, incontestable, unique. Le vieux Tournier (Riemann était jeune) était plus étonnant encore ; car son refrain était de s'étonner qu'on eût pu trouver un sens par exemple à certains vers de Sophocle ; il cherchait quel copiste avait bien pu faire une faute grossière, et quel grammairien intelligent l'avait ensuite corrigée, de travers naturellement. Lui s'appliquait à ne pas comprendre. Avec cela beau et vénérable comme une médaille. Quand il fut en conflit avec Lavis (il faisait des chansons sur Lavis !) nous fîmes une espèce d'émeute en son honneur.

Émeute d'enfants sans aucune idée. La politique n'entraîne pas encore à l'École. On le croira difficilement, car la génération de Péguy, qui nous suivit de peu, fut socialiste, ou bien monarchiste, ou bien mystique. Mais ces problèmes ne nous touchaient pas. Le célèbre Herr, qui était dès ce temps-là bibliothécaire, et déjà socialiste, hautement honorable, n'avait encore que peu d'influence, quoiqu'il fût très redouté. Je n'ai pas connu un seul socialiste parmi nous. Le mouvement boulangiste n'avait rien remué. L'affaire Dreyfus devait agiter l'École ; mais je parle des années 89 à 92. Barrés était lu dans nos turnes, mais personne ne le prenait au sérieux. Jaurès était tout à fait inconnu. Nous étions partagés entre les Belles-Lettres et les amourettes. L'idée qui remuait les ambitieux était de s'incruster à Paris si l'on pouvait, dans quelque journal. Même l'idée d'un mariage riche ne vint que plus tard. En ce temps-là on voulait premièrement la gloire d'un Sainte Beuve, d'un Renan, ou d'un Taine. Tels étaient les [39] dieux du jour. Et Taine, qui vivait encore, exerçait une attraction sur presque tous, en ce sens qu'être reçu chez lui et y dîner n'étaient pas des choses impossibles. Peut-être avions-nous tous une sorte d'amour farouche du vrai ; mais nous ne le savions pas.

Je m'établis aussitôt contre ces puissances. On ne peut avoir de considération pour Taine si l'on a lu son Intelligence, ou seulement son Napoléon. Je le disais et même je le criais ; on me passait cela comme une manie, et il en est de même encore aujourd'hui. On ne comprend guère non plus quand je frappe sur Sainte Beuve à l'occasion. Je suppose que Renan a encore des défenseurs, mais je ne prends même pas la peine de remettre Renan à son rang ; il y est descendu de lui-même. Il suffit de lire son Marc-Aurèle et son Jésus, qui sont l'un et l'autre des crimes contre l'homme. Mais il est hors de doute que la génération dont je suis, et celles qui vinrent ensuite, ont adoré ces trois mauvais maîtres. J'étais donc seul, et peu suivi ; mais estimé. J'ai trouvé dans mes camarades la même bienveillance et la même faveur qu'auparavant dans mes maîtres. Je suppose que tous m'approuvaient dans le fond. Même Brunetière fut toujours excellent pour moi qui le traitais si mal. J'affectais de lire Platon sous son nez. C'était un homme assez fort pour rire de moi ; et le fait est qu'il régnait sur presque tous, représentant et continuant très bien, avec un ton de nouveauté, les trois bedeaux de littérature dont je viens de citer les noms. Brunetière m'encourageait même tout cordialement, comme un contraire, peut-

être, dont il sentait qu'il avait besoin. Je crois encore aujourd'hui que je parlais très bien, et droit contre la médiocrité qui, depuis, a couvert toutes les revues. C'était la critique sans âme que je visais, et je visais bien. D'autant que je répandais la terreur, [40] mais par un mélange où il y avait du cynique et du mystificateur. Je m'étonne encore que l'on m'ait pris sérieusement. J'en conclus que tous ces rusés, parmi lesquels le directeur Perrot, au regard et aux façons de sanglier, jugeaient assez bien de cette violence indisciplinée. Toutefois ils me laissèrent courir à mes risques, le long des précipices qu'ils connaissaient bien.

Herr et moi nous devions nous comprendre. Mais point du tout. Il y eut entre nous un malentendu terrible ; ce fut le choc peut-être de deux combattants sans modération. Nos réciproques invectives étaient des plus blessantes. Je l'accusais de savoir tant de langues, et d'avoir lu tant de livres, et d'écraser l'intelligence par tous les canons de l'érudition. Il me traitait d'ignorant, de paresseux, de frivole, destiné, pensait-il, aux petits théâtres et à la Vie Parisienne. Il avait raison de m'avertir ; bien longtemps après il m'honora et très franchement, comme il faisait tout. J'ai souvent admiré comme il jugeait bien les hommes et les choses. L'imperturbable courage qu'il montrait contre toutes les puissances est resté un modèle pour moi comme pour tant d'autres. J'ai vu quelquefois ses limites. La partie de l'esprit qui invente était en lui timide et irritée.

Je faisais cependant ma besogne d'écolier. Assez bien, non pas très bien. Mais je pratiquais ma méthode de lire de bout en bout et de ne pas faire d'extraits. Je lus Platon entièrement et presque tout Aristote. J'entrai dans les ouvrages de Kant, et je reconnus aussitôt l'irréprochable maître d'école. Mais je perdis bien du temps en tapage et invectives ; sans compter le jeu de cartes, qui occupait une partie de nos nuits. Je crus alors que j'avais la passion du jeu ; il n'en était rien. Je m'amuse aisément de tout.

[41]

Ce qui s'éclaircit en moi, dans ces trois années, ce fut, il me semble, une doctrine de la volonté. Aristote y contribua, car je le compris de telle manière que l'invention, par individuel développement, fût mise au-dessus de l'intellect. Cette idée est dans le Dieu d'Aristote, mais à la condition qu'on aperçoive, dans cette œuvre confuse, de grands degrés qui élèvent l'esprit, à partir du dieu moteur ou physique,

et en passant par l'intellect, jusqu'à l'esprit lui-même. Emporté par cette poésie rustique (car le style d'Aristote, quand il n'est pas mutilé par les copistes, est de première beauté) j'aurais presque oublié Platon. Lagneau, que je vis souvent pendant ces trois années, s'étonna de ce changement, je le sentis bien ; mais ce n'était pas un homme à conseiller témérairement.

La suite naturelle d'Aristote se trouve dans les Stoïciens. Cette philosophie, toute en fragments, et souvent énigmatique, me donna l'occasion du seul travail d'érudition que j'aie fait de ma vie. En ce temps-là les recueils des textes stoïciens n'étaient pas encore d'usage. Je me donnai le travail de chercher les Stoïciens dans un bon nombre d'ouvrages ennuyeux. C'est alors que j'appris que Diogène Laërce n'est ni ennuyeux ni mal composé. Sextus Empiricus fut moins aisé à dépouiller. Il y avait pire. C'est alors que je pris le goût de lire véritablement, au lieu de me borner à vérifier une citation d'après Zeller. Selon mon opinion ce temps perdu est la matière de nos pensées. Et je commençai alors de soupçonner pourquoi je n'avais pu apprendre l'histoire ; c'est que je ne l'avais connue qu'en résumé. Ainsi elle ne remuait rien en moi ; j'en ignorais les véritables ressorts. Je veux dire à ce propos que j'ai lu depuis, et plus de trois fois sans rien passer, les *Mémoires* de Saint Simon, ceux de Retz, et le [42] Mémorial de Sainte Hélène, sans compter d'autres mémoires de moindre importance. Et enfin j'ai su et connu des parties de l'histoire.

Il faut maintenant que j'explique ce que j'ai trouvé dans les Stoïciens. Non pas seulement cette fière résignation que l'on sait, qui est comme un enivrement de pouvoir. Certes ce n'est pas peu. Mais cette doctrine en suppose une autre, qui mette au-dessus des disputes la fonction de vouloir. Car la doctrine de la nécessité, ou du destin, qui est évidemment une partie de toute sagesse, ne manque pas de tout envahir dès que l'on a perdu de vue les raisons assez cachées qui font comprendre que le destin tout seul n'est plus rien. Car, disent les malheureux, il ne dépend point de moi de me résigner ; je suis toujours ce que je peux être. Or cette idée a tué plus d'un esprit ; je l'évitai toujours comme on échappe à un coup mortel, mais je n'étais pas assuré d'esquiver si bien dans la suite tant que je n'eus pas regardé aux racines de l'idée. Aristote est tout liberté ; mais par cela même que la liberté est cachée au fond de la nature, peut-être alors n'y peut-on croire. Un dieu, même libre, est toujours un péril pour la liberté de

chacun ; je dis un dieu extérieur. Les Stoïciens, il me semble, ont serré de plus près, cherchant ce que serait la connaissance même du monde sans la volonté de connaître. Et leurs formules sont bien frappantes quoique très obscures. Car cherchant, c'était l'objet des polémiques en ce temps-là, le critère de la vérité, ils disaient que la vérité est dans la tension même, ou le ton, de la volonté qui la cherche ; ajoutant, comme pour redoubler le paradoxe, que le sage ne se trompe jamais, même quand il dit le faux. Cela est violent. Un de leurs exemples m'a éclairé l'idée par son contraire ; car ils disaient qu'un fou qui crie en plein jour qu'il fait jour, [43] ne tient pas la vérité pour cela. Tout le reste est à deviner. Car que la main ouverte, et puis fermée, et puis serrée, et puis serrée encore par l'autre main, représente avec force les degrés de la connaissance, ce n'est toujours qu'une invitation à réfléchir. Et ce qui pour moi faisait scandale en ce temps-là, c'est que je voyais que des gens à prétention de penser touchaient ces textes sans se brûler. Depuis j'ai compris que le souci premier de presque tous était de trouver une philosophie nouvelle, ce qui supposait que les anciennes sont seulement à critiquer. Je n'ai jamais cru pour ma part qu'il fût possible de trouver une philosophie nouvelle ; et j'avais assez de retrouver ce que les meilleurs avaient voulu dire ; cela même c'est inventer dans le sens le plus profond, puisque c'est continuer l'homme. Mais avant que j'eusse bien compris cette immense idée de Hegel, que tout est vrai dans les doctrines, et qu'il faut en prendre le train et l'élan quoi qu'on veuille penser ou chercher, il me suffisait de formules émouvantes comme des proverbes pour me faire creuser sur le lieu même d'après cette idée fulgurante que tout est vrai et que tout semble faux. J'appliquai donc les maximes stoïciennes à nos connaissances modernes, par exemple à l'astronomie Copernicienne, et je reconnus alors nombre de fous qui disaient le vrai. Mais à quoi les reconnaître ? À ceci, pensais-je, qu'Us croient avoir le vrai ; au lieu que celui qui sait ne prend jamais son idée que comme un moyen pour saisir de plus près le monde. Comme je voyais que ceux qui savent la géométrie croient savoir quelque chose, alors' qu'ils ne tiennent qu'un moyen de savoir, merveilleux à la vérité, mais qui veut aussi qu'on l'applique. En quoi je ne faisais qu'expliquer « l'image saisie et saisissante » qui était finalement le signe du vrai pour Zénon et Chrysippe. C'est la même chose que de [44] dire que l'énergique recherche est le signe du vrai. J'ai retrouvé cette doctrine dans Descartes, qui certes ne l'a pas prise là. Et Descartes m'a paru là-dessus plus obscur que les Stoïciens, et

peut-être volontairement obscur. Car, chose digne de remarque, il y a accord en tous les temps entre les marchands de vérités pour réfuter de haut ce qu'ils ont nommé le Volontarisme ; et c'est bien une sorte de maladie à leurs yeux.

Puisque par là au contraire je trouvais le moyen de m'expliquer à moi-même la doctrine de Lagneau, là-dessus très abstraite mais très ferme, on comprend que ce n'est point par humeur que je rompis tout de suite avec tous les doctrinaires sans exception, n'ayant point de temps à perdre en leurs disputes, et n'ayant point charge de les surveiller. J'ai fait mon chemin dans la compagnie de quelques grands hommes authentiques, et le reste n'a pas existé pour moi. Il faut bien que je me moque de ce qu'on en a dit et de ce qu'on en dira. J'ai pris au sérieux une seule chose, qui est de ne pas dire de sottises autant qu'il se peut, et de ne pas enseigner ce que je ne comprenais pas moi-même. Cela, qui est évident tout de suite si l'on m'écoute sans préjugé, est ce qui m'a valu de n'être jamais discuté comme professeur ; on s'en tirait par là. Mais je n'en appelle à personne, pas même aux meilleurs de mes élèves ; car je ne reconnais point de juges, et je n'en demande point. Sous ce rapport je pousse jusqu'à une indifférence qui m'étonne moi-même. Car bien plus d'une fois j'ai remarqué que mes raisons ne plaisaient point à un genre de public. Par exemple cette vue sur les religions : mise en forme bien plus tard dans *Les Dieux*, ne fini guère aux instituteurs, pour qui je l'avais d'abord exposée. Ma pensée réelle sur ce sujet-là est celle-ci : « Peut-être après tout ont-ils raison. » Je veux dire par là que l'ordinaire [45] critique des *Evangelies*, et l'ordinaire politique contre le prêtre, sont un moyen de culture et de réflexion qui peut convenir à quelques-uns. Non pas à moi ; et tout est réglé par là, sans que je cesse d'être l'ami de tous ceux qui refusent de croire et prétendent examiner.

J'insiste à présent sur cette doctrine, certainement prise de Lagneau, de la volonté dans le jugement. Je pense l'avoir bien éclaircie, au moins pour moi. Ce que je crois, c'est qu'elle n'intéresse presque personne. Et ce que je veux dire, c'est que ceux qu'elle n'intéresse pas ne trouvent aussi rien de neuf à dire en aucune question, ni aucun moyen de réveiller les morts et les vivants. Au lieu que j'ai su par l'expérience que je pique toujours le lecteur en quelque point sensible, même si je traite d'Economie ou de Littérature. Et je veux dire ici ce que j'expliquerai le mieux que je pourrai, c'est que toute idée seconde

ou troisième, que je trouve dans l'expérience, vient toujours en réalité de quelque philosophie tout à fait obscure et ignorée, que je nomme la philosophie première, et dont je tirerais le plus clair de l'art de ranger un bureau ou d'accrocher des rideaux, si j'en traitais. Ce lien secret, je le vois toujours bien ; je ne sais pas toujours le montrer.

Je touche ici aux rapports des idées à l'expérience. Je veux dire seulement que je ne comprends pas ce que pourrait être une connaissance qui ne serait pas d'expérience. J'ai connu hommes et choses autant que j'ai pu, et souvent sur un indice, et avec une promptitude qui étonnerait si l'on ne tenait pas compte des lentes préparations. En ces dernières années, c'est-à-dire à plus de quarante ans de mes études supérieures, j'ai reçu d'un historien connu et qui ne me devait rien un compliment inattendu. « À Alain, écrivait-il, qui connaît les réalités [46] et qui ose les dire. » Je fus ravi. Mais cela me rappelle une autre aventure, qui finalement me donna encore une vue sur l'homme, et une plus grande amitié pour cette espèce à bon droit soupçonneuse.

Un critique non sans autorité, dans le temps que je commençais à être lu dans la Dépêche de Rouen, c'est-à-dire vers les années 1906-1910, commentant un mot du prince de Ligne, qui disait qu'on ne peut rien penser des grandes affaires si l'on n'y a été mêlé, ajouta qu'il connaissait deux exceptions à cette maxime, Renan et Alain. Cela était ridicule, et je le sentis. Mieux, c'était de quoi tuer un auteur. Et c'est bien ce qui m'arriva en ce qui dépendait de lui ; car bien longtemps après, et au voisinage de ces années-ci, le même critique, je l'appris par hasard, disait à mon sujet qu'un professeur ne connaissait rien de la vie ; et qu'il espérait seulement que, dans ma retraite, je m'approcherais un peu de l'humanité réelle, des intérêts, des passions, et qu'alors je n'écrirais plus. Voilà comment un excès corrige l'autre. Certainement ce critique rougit de ce qu'il avait dit en premier, et il avait raison d'en rougir ; et il en vint peu à peu à ce trait final de sévérité, certainement plus juste que l'éloge, et qui n'est pas sans portée. L'enseignement n'est pas un très bon poste ; on y pense souvent sans matière, et de toute façon sans contrôle ; de sorte qu'il se peut que d'année en année, et à mesure que l'on compose mieux ses propres idées, on se trouve de plus en plus étranger aux choses de la rue et à la réelle situation. Je n'ai pu échapper tout à fait aux inconvénients du métier. Ce que je veux dire maintenant, c'est que, si je me suis tenu tant bien que mal en alignement avec mes semblables et en communication

avec le temps présent, c'est, à ce que je crois, que j'ai pensé toujours par de très vieilles idées qui [47] ont chance d'être bonnes à tout ; et j'ajoute qu'ainsi préparé j'ai tiré peut-être de mon expérience, qui est celle de tout homme, des connaissances que manquent, au contraire, ceux qui essaient de courir après la dernière idée. J'espère expliquer mieux, dans la suite, comment j'ai beaucoup tiré de mes méthodes de l'âge de pierre. Lagneau me disait un jour qu'au cours d'une convalescence il n'avait eu comme objet qu'un treuil dans une cour et que cela l'avait instruit. Peut-être d'après cet exemple je n'ai jamais cessé de demander au treuil le secret de toutes les mécaniques, et je l'entends en ce sens que c'est encore aujourd'hui pour moi un vif plaisir d'esprit que de tirer de l'eau d'un puits. Et quant aux grandes affaires, je croirais bien qu'il n'y en a point, et que la ruse d'un Napoléon ressemble à celle d'un marchand de marrons. Faites bien attention qu'en écrivant cela je ne veux point rabaisser l'homme. Au contraire.

L'occasion est bonne pour que je dise un mot des critiques et du pouvoir des critiques. On peut savoir que je n'ai jamais adressé aucun de mes ouvrages à un critique. Ce n'est point par mépris. C'est plutôt que je reconnais à un critique le pouvoir de me détourner de publier un ouvrage ; et, parce que ce pouvoir me semble injuste, je ne suis jamais curieux de connaître l'opinion d'un critique, ni de qui que ce soit. Mon plaisir est d'écrire, et de voir mon manuscrit transformé en imprimé. Mais jamais Se n'ai conseillé à personne de lire mes ouvrages. Et il suffit souvent d'un incident, d'une page de manuscrit qui ne me plaît pas, ou d'un retard de l'éditeur à répondre, pour qu'un écrit soit laissé dans son enveloppe et que je n'y pense plus. Tant que j'écris, je ne me soucie de personne ; mais, pour que je passe à la publication, il me faut des éloges et d'instantes demandes. C'est dire que les [48] méchants Génies, toujours occupés de leur gloire ou de leur ennui, m'auraient très aisément réduit au silence, si je n'avais été entouré toute ma vie par de Bons Génies, qui m'ont pour ainsi dire tiré un ouvrage après l'autre.

[49]

**Histoire de mes pensées.****5**

---

**LORIENT**[Retour à la table des matières](#)

Je pense avoir donné une idée suffisante de mes trois années d'école. Le succès final ne fit jamais question. Je n'eus donc point les angoisses de l'examen, ni aucun genre de rancune. Je me montrai comme j'étais ; je pensai très imprudemment, sans seulement concevoir le risque, et au fond sans aucun risque. Je me souviens d'une leçon sur l'Égoïsme et l'Altruisme, qui me fait encore rougir quand j'y pense. La jeunesse doit savoir qu'un immense crédit lui est ouvert.

J'arrive aux années d'apprentissage. Le métier m'attendait, et je n'en soupçonnais rien. Je versai d'abord tout mon paquet, qui contenait Platon et Aristote surtout ; et je crus avoir traité toutes les questions du programme quand j'eus fait revenir des enfers ces deux ombres vénérables. Cela se passait à Pontivy, et j'enseignais à deux classes réunies, ce qui faisait trois élèves en tout, dont l'un approuvait de la tête et ne comprenait rien. Tous furent bacheliers, et cela ne m'étonna point. Je découvris un paysage d'idées étonnant. Je compris alors tout à fait qu'en commençant par les anciens on commençait bien. Or Platon est de tous les temps ; je n'y ai jamais vu rien [50] à corriger ; au lieu qu'Aristote est bien le recueil des erreurs vénérables qui se sont changées en vérités au contact de l'expérience. Je n'en veux pour exemple que ses astres, dieux subalternes, qui cherchent et aiment le mouvement circulaire, le plus parfait de tous ; et encore mieux son dieu physique, qui n'est qu'un mouvement en cercle de vitesse infinie, et immobile par cela. Tout est faux ici, mais par réflexion tout sera vrai, car

il est vrai que le cercle est le père des courbes. Aristote semble quelquefois, sous couleur de l'histoire du monde, écrire l'histoire de l'esprit. Je m'enivrai de cette idée. On revient à Platon ; il le faut. Mais Platon est aussi trop sévère ; car il ne cesse de ramener les prétendues erreurs de l'expérience à des fautes et presque à des injures de soi à soi. C'est alors, c'est devant Platon l'éternel, que l'on ne songe plus à invoquer l'histoire, le lent progrès, le lent changement dont il faut prendre le pas. Chimères que tout cela devant le Socrate de la République, qui donne toute la justice et toute l'injustice à choisir en un moment, qui est tous les moments. Il n'y a plus de destin ici ; il y a la faute et la punition, et le lavage tout à neuf si l'on veut. Qu'est-ce que mille ans ? Les temps sont courts à celui qui pense, et interminables à celui qui désire. Nul n'aime beaucoup ce genre de pardon sans aucune pitié. Chacun d'un coup de sa hache se coupe le doigt. Et Dieu est innocent ! Je m'éblouissais de cette claire prédestination, qui n'est que si nous le voulons bien. Mais quelle dangereuse et quelle éternelle vie !

Sachant bien que cette philosophie de la lumière restait toujours en réserve, je me remis avec Aristote à gratter la terre comme un paysan. Je trouvai à la bibliothèque une édition convenable. J'entrepris un commentaire (après tant d'autres !) ligne à ligne de ces textes mutilés dont on [51] dirait qu'ils traduisent les hésitations, les digressions, les répétitions du professeur. Mais quels poèmes ! Il dit des philosophes qui ont précédé : « Tous ont raison ; car qui pourrait manquer la porte ? » Et c'est lui qui, par d'étranges chemins, et des raisons qui font rire, nous jette dans la pensée la plus profonde peut-être qui ait jamais été écrite. « Il (Dieu) se pense donc lui-même ; et la pensée est la pensée de la pensée. » D'après ces merveilles, je tentais donc de tout comprendre et de tout sauver. Mon Aristote et mon grand cahier étaient ouverts sur ma table. La peinture était mon seul repos ; je courais avec un camarade retrouvé là ; nous gâchions des couleurs et de la toile. J'apprenais que je n'étais pas plus fait pour la peinture que pour l'art des vers. Revenu dans ma chambre j'ajoutais page sur page ; et de là je m'en allais enseigner à toute voix et à toute éloquence à mes trois élèves. C'est alors que je sentis, environ après six mois de ce régime, les premières atteintes de la fatigue ; je n'en avais pas la moindre idée, parce que jusque-là je n'avais jamais travaillé dans la solitude, ou pour mieux dire dans une cellule de moine. Je me crus mort. J'eus un mois de maladie et trois mois de congé. Je ne savais pas vivre.

À Lorient, où je vins après cette première année d'apprentissage, je trouvai d'abord la même vie de moine, avec le jeu d'échecs et la peinture pour distraction, et un peu plus de travail par le nombre des élèves et la nécessité de maintenir l'ordre, chose qui, pour le dire en passant, m'était facile en apparence, mais en réalité m'irritait continuellement et me rendait soupçonneux en dedans, quoique j'aie toujours eu ce qu'on nomme autorité ou prestige. C'est que je voyais les causes ; la frivolité toujours née du dernier matin ; le bonheur de rire ; la contagion [52] toute physique du bruit ; la légèreté aussi de l'estime et de l'affection que l'on aime à supposer dans les élèves, et qui y sont bien, mais faibles, sans racines dans la nature, et emportées comme des fétus à la moindre occasion. Ces réflexions amères, qui ne cessèrent de m'occuper pendant tout le temps de mon métier, contribuèrent à me le rendre très pesant. D'autant qu'avec cette prudence très justifiée j'ai toujours été imprudent de nature, improvisant même quand j'avais préparé, et ne me refusant pas le trait comique. Choses dangereuses ; mais je jouai toujours ce jeu. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté le métier sans regret, et même, pour être franc, avec plaisir.

On conçoit que ces jeux d'acrobate m'épuisaient en deux heures de temps. Et comme je continuais d'y ajouter le travail du commentateur, qui ne cesse jamais, qui se grossit par ses propres progrès, qui voit avec bonheur d'énormes livres, et qui écrit à fatiguer la main, il arriva que je me sentis malade pour tout de bon, et que je connus le désespoir de me voir mourant à la fleur de l'âge. Je me trompais du tout au tout. Me voilà hors d'âge, après avoir fait la guerre de quarante-sept à cinquante ans, et réellement plus content de mon animal qu'en ce temps-là. C'est que j'ai connu le secret, il y a trois ans, de ces prétendues fatigues. C'étaient, comme je sus par le paroxysme, des vertiges résultant d'une affection de mon oreille gauche. Mais comment deviner cela ? Réellement on croit mourir. En revanche, quand on sait bien ce qui en est, on redresse l'imagination, on ne la laisse point courir sur la trace des causes fantastiques. J'ai cru utile de noter ici cette cause très réelle d'une fatigue presque toute imaginaire, et qui m'a suivi en tout mon enseignement. Certainement ma méthode de travail fut changée par là, [53] et aussi mes ambitions de tout genre furent modérées, sinon annulées. Et en même temps j'appris à vaincre l'idée noire, ce qui est l'épreuve du philosophe. J'étais bien loin, au temps dont je

parle, de faire de telles remarques. Simplement je me voyais condamné à une vie courte et difficile. Mais de toute façon, et même si je n'étais pas bien assuré dans ces pensées mélancoliques, je dus à ce moment-là renoncer aux travaux étendus ; et ce fut un bien. Sortant donc de ma retraite, je mis le pied dans une ville très gaie et très remuante. J'y retrouvai deux camarades. Et ce fut une espèce de fête nocturne pendant six ans qui me guérit de mes humeurs. Alors je connus un peu le monde des coloniaux et des navigateurs. Je me mis à penser navires et canons, sans aller bien loin ; c'était toujours mon treuil. J'admirais, et j'admire encore que l'obus qui s'élève ne cesse pas un seul moment de tomber selon la loi de toute chute. Je revenais de là à l'astronomie. Je me heurtais partout. J'avais le bonheur de ne pas comprendre comment l'orbite d'un astre est une trajectoire d'artillerie ; choses qui semblaient tellement simples à un capitaine que je connus un peu, spécialiste de ces choses. Oui, mais, quand je lui demandai quelque explication, je reconnus que ce polytechnicien ne s'entendait pas lui-même. Platon m'éclaira soudain ; je compris que l'opinion vraie n'est pas la science. Ce capitaine n'a jamais su ce que je lui dois ; mais pourquoi chercher une pensée sous les habits dorés, où l'on ne peut jamais trouver qu'ambition, pouvoir et flatterie ? J'ai fait vingt fois l'expérience, et je me suis rappelé le sévère Platon me disant : « Ce que tu voudras, tu l'auras, malheureux ! » C'est à la suite de ces humiliations, bien plus sensibles à moi dans mon semblable que dans moi-même (Platon dit que chacun porte sa condamnation écrite sur son dos !), [54] c'est à la suite de ces humiliations devant le miroir que je pris par précaution un genre de fausseté dont je m'accuse, et qui fut bien dangereux pour ceux qui m'ont connu. Je pris pour règle de ne jamais croire que je susse la moindre chose ; je pris pour règle aussi de croire ce que disait l'autre, et de ne jamais discuter que pour éclairer ce que disait l'autre. Le remède n'était pas bon pour l'autre, car souvent il ne se connaissait plus et disait plus de bêtises qu'il n'en pensait. Remarquez qu'à d'autres moments je galopais, chargeais et bourrais les contradicteurs, car on ne peut pas toujours être sage. D'où il vint que j'inspirai toujours une extrême défiance à ceux qui ne me connaissaient pas bien. Tant pis ! Le monde de Platon n'est pas mauvais, ni bon, mais il est terrible par l'éclairage. On ne cesse pas d'y avoir honte de tout et même du bien, puisque l'opinion vraie n'est pas la science. Peut-être donnerai-je à la fin quelque idée de ces scrupules de conscience, tous en clair, tous concernant l'idée, tous éclairant soudain

une bêtise qui n'est rien ; et sans aucune profondeur ; car les organes qui sont nos compagnons, et mains et mâchoires, et longues jambes, et ventre insatiable et foie aussi, miroir du malheur, n'ont point de profondeur du tout ; ce sont des diamants sans pensée, si l'on sait voir. J'ai marché comme j'ai pu, par des chemins raboteux, sous la clarté redoutable du paradis. Je n'ai pas chargé mon âme de mes organes. Elle avait assez à faire de tout ce clair où l'on ne voit rien. Mais je remarque ici en hommage à tous les Aristote, et pour être juste, que les enfants de Platon sont légers et insolents, tant ils sont assurés de leur salut « s'ils le voulaient bien ». Au fond ils n'ont point de religion ; ils ne savent pas épaissir la faute. Vous leur faites reproche d'être où ils sont ; il n'y sont déjà plus. Les vices ne leur tiennent [55] pas plus que les vertus. Je demande pardon à tous les tristes de n'avoir jamais su être triste.

On comprend comment je revins à Platon, peut-être par frivolité. Mais j'eus d'autres occasions. Un congrès de géographie, où je figurai en amateur et sans gloire, me jeta dans les recherches géologiques. J'étudiai pièce à pièce le terrain breton ; je cherchai et je trouvai des traces d'anciens glaciers dans les sauvages vallons de l'île de Groix. De là je vins, comme il était naturel, à l'idée de savoir tout. C'est de ce temps-là que j'ai pris des connaissances sur la terre, sur les bêtes, sur la physique de tout cela, et aussi sur la mathématique. J'eus en ces années-là un élève tout simple et modeste, qui était un génie mathématicien. Je lui enseignai vaille que vaille la philosophie de ces choses ; il comprenait aisément tout cela et ne faisait jamais d'objection. Il m'apprit beaucoup sur ces méthodes d'aigle ; car j'observai l'aiglon encore petit. Il est mort il y a quelques années calculateur à l'Observatoire de Paris, et auteur d'une thèse qui fut comprise peut-être de deux hommes dans le monde. Il s'appelait Fatou. Selon mon opinion il est mort de l'ennui mathématicien. Et il n'est pas le seul. Je veux donner ici à tous les génies en herbe une espèce de solennel avertissement. Qu'ils travaillent à développer en eux ce pour quoi ils ne sont pas doués. Alors ils auront du plaisir, et un avenir royal.

J'habitais, comme on voit, de beaux nuages, d'où je jugeais le ciel et la terre. La diversion fut politique, et assez brutale. Je me souviens d'un jour où Deville, un collègue qui était aussi interprète pour toutes langues dans l'armée, me dit en me montrant le journal : « Dreyfus n'a cessé de crier qu'il était innocent. » (C'était le lendemain de la dégra-

dation.) « Moi je connais les militaires, [56] ajouta-t-il, et je soupçonne quelque erreur énorme dont jamais ils ne voudront revenir. » Ces paroles d'un homme qui aimait l'uniforme jusqu'au ridicule m'orientèrent aussitôt ; d'autant qu'il jugeait brutalement, mais presque toujours bien. Toutefois je dois dire que ses immenses lectures ne faisaient point culture. Il est vrai qu'il était batailleur. Il a fini au Grand Quartier pendant la guerre, disputant contre tous, et fort de ses connaissances linguistiques. Avec cela ancien étudiant et praticien de physique. Le seul vrai militaire que j'ai connu ; et il n'était pas militaire.

On sait que sa prédiction sur Dreyfus se réalisa de point en point. Je veux noter là-dessus une suite étonnante. Je connus après la guerre un capitaine à tous poils, bon camarade, et d'esprit libre à ce qu'il semblait. Or il me dit un jour : « Je n'ai point de parti pris. Ainsi, si vous lisez ma petite Histoire, vous verrez que, sur le sujet de l'affaire Dreyfus, j'ai résumé, et je, crois impartialement, les thèses des deux partis opposés. » Je lui dis : « Vous êtes bien bon. Mais enfin l'innocence de Dreyfus est un fait non contesté. » Il changea la conversation. Je suppose qu'il pensa : « Voilà un dreyfusard, et c'était bien à prévoir. »

Il se trompait. Je ne fus dreyfusard que malgré moi, et par l'abondance de naïves sottises qu'on lisait dans les journaux du parti militaire. Autrement j'apprenais avec calme qu'un officier d'état-major s'était pincé le doigt dans son propre tiroir. Car j'avais travaillé en passant sur l'histoire militaire ; je n'avais pas grande opinion de ces hommes violents et prudents ; et je méprisais particulièrement tout ce qui touche à l'espionnage et au contre-espionnage. Je me trouvais ainsi dans la position d'un arbitre sans chaleur. Toutefois quand il fut évident que [57] les grands chefs s'honoraient presque d'une erreur, et en tiraient occasion de nous rappeler qu'ils nous gouvernaient, je me jetai dans la révolte, et je rattrapai mes amis dreyfusards. Nous jurâmes qu'on ne crierait point Vive l'Armée aux retraites militaires. Et, discourant sur des bancs de square, avec l'appui des ouvriers de l'arsenal et des marins, nous fûmes maîtres de la ville ; et même nous préparâmes d'assez près une commune autonome, pour le cas, non invraisemblable, d'un coup d'Etat militaire. Je fus donc livré aux bêtes, je veux dire aux passions. Et dans ce feu je jugeai bien des choses et bien des hommes. Et c'est de là que je commençai à apercevoir les

pièges de la politique. Aussi il me fallut lire de Marx et de Proudhon ce que je trouvais, et remonter au *Contrat Social*, où tous les fleuves de la révolte ont pris leur source.

[58]

**Histoire de mes pensées.****6**

---

# POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

On eût dit que le monde des hommes s'éveillait. Une Université Populaire se fonda du jour au lendemain, Tous les jeunes en étaient. Nous parlions à la ville et dans les faubourgs. Non point, pour instruire. Nous disions au peuple ce qu'il pensait. Nous dévoilions toutes les tyrannies. Avec nous une partie de la sérieuse bourgeoisie, quelques officiers même, de terre et de mer. Nous apprîmes alors l'éloquence, qui suppose la fraternité toute généreuse. Jusque dans la campagne bretonne nous allions par voiturées. Je me souviens qu'un dimanche à Guéméné-sur-Scorf, qui est une ville du dix-septième siècle, où l'auberge a des vitraux sur plomb, je parlai sous la halle, devant une masse paysanne qui riait aux bons endroits. Je leur prouvai que le diable n'existe pas. Ensuite je ne sais plus quel conseiller d'arrondissement fit danser la dame de pique aux sons du piston ; et puis il leur fit voir le fil noir, et tout le mécanisme du miracle, ce qui me semble encore aujourd'hui un très puissant moyen de mettre les enfants et les hommes en garde contre l'imagination. Un physicien, aujourd'hui très haut placé, en ce temps-là tout feu et tout gaieté, se levait de temps en temps pour certifier que les temps de la raison étaient [59] venus. C'est alors que, l'on comprend que le peuple, ce fils d'Esopé, n'est jamais abruti ni endormi ; il n'est qu'abandonné. On s'est demandé quelquefois ce qu'il fallait d'abord lui apprendre. Il n'y avait rien à lui apprendre. L'esclavage des uns, l'infatuation et la férocité des autres, sont choses si claires qu'il n'y a qu'à les dire. Ce qui n'empêche que

nos idées, vaille que vaille, retentissaient étrangement et merveilleusement dans ces auditoires. Certes nous n'attendions pas l'égalité ; nous la posions et la voulions à tous risques (j'en suis encore là) ; mais bien mieux nous la trouvions toute grande. Je sus à ce moment-là qu'il y a assez de bon sens pour faire une République. J'étais lyrique et violent. Un ami bien cher, qui est mort trop tôt, helléniste, latiniste, et poète, avait encore plus d'action sur nos auditoires, quoiqu'il fût d'abord suspect comme catholique déclaré. Et moi-même je l'entreprenais là-dessus, et il se défendait fort bien, ne voyant pas, disait-il, ce qu'il y avait de particulièrement irrégulier et immoral dans la messe. Et parce que nos discussions atteignaient toute violence, il me fallut bien réfléchir ensuite ; on ne réfléchit, en tout cas je ne réfléchis, que sur des paroles imprudemment lancées ; on les sauve d'abord, et là se trouve une certaine sophistication, qui fait partie de la pensée ; mais il faut pourtant rougir de cette facilité. Alors s'élève la doctrine. Or je suis assuré qu'en politique tout au moins il faut choisir d'abord. Encore maintenant je reviens au libre choix, comme si les preuves étaient de peu, et je jure de ma politique avant de l'examiner. Il faut convenir que les difficultés viennent ici, et très justement, d'un parti qu'on a pris ; et c'est pourquoi les arguments ne changent jamais les opinions. En ce temps-là, ce genre de facilité et de difficulté faisait comme un vide sonore devant moi. [60] J'ajournais, sans savoir que j'avais raison d'ajourner. Le courage de penser vient de ce que l'on est d'abord suspendu dans le vide. On choisit le plus beau parti ; toute réflexion porte avec elle des regrets ; mais on a juré. Qui n'a pas juré ne sait pas penser. Ces choses m'étaient aussi sensibles que l'air ; et je n'avais pas peur. Maintenant je comprends qu'au contraire le solide se trouve par là, avec la précieuse résistance. Je devais mettre du temps à débrouiller l'écheveau politique, depuis toujours livre au chat.

Après l'éloquence, la presse. Il se fonda un journal radical, qui aussitôt manqua d'argent et de rédacteurs ; il ne mourut pourtant qu'après que j'eus quitté la ville. C'est peu de dire que je l'aidai ; j'arrivai bientôt à y faire le principal. Le rédacteur en chef était un homme de café. De temps en temps il pleurait sur sa propre paresse et me jurait une gratitude éternelle. Il me paya pourtant d'un bon conseil. Quand je le quittai il me dit : « Vous collaborerez à plus d'un journal. Eh bien, croyez-moi, n'allez jamais au journal. »

Le fait est que j'y passais mes soirées, souvent jusqu'au matin. Le travail courant était fait par un homme de métier. Mais je voulais du sérieux et du brillant. Or je trouvai aussitôt des difficultés qui m'étonnèrent beaucoup. C'est alors que j'écrivis des chroniques, à l'applaudissement de tous ; et en effet c'était raisonnable et plat. Je le voyais bien. Alain, qui entra alors en scène, commença très mal. Il écrivait comme un professeur. Cette maladie du style me poursuivit jusqu'à Rouen. Mais il fallait écrire et j'écrivais, toujours sans rature, bien entendu, toutefois de façon à me guérir à jamais de toute ambition littéraire. Tout métier veut apprentissage

Cependant j'avais occasion de conseiller le gamin qui [61] était chargé des faits divers. Je lui appris comment on fait un incendie, une fête publique, un bel enterrement, un lancement de vaisseau. Il n'avancait guère, et, dans les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop, et sans signer. Au diable le style ! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations. C'est alors que je connus le succès ; car je sus que le secrétaire de la rédaction, qui était un praticien, copiait ces articles non signés et les apprenait, comme des modèles, disait-il, supérieurs à tout ce qu'il avait lu. Je bondis sous cet aiguillon ; je revins ; je cherchai le secret de cette éloquence ; je galopai avec la foule ; j'imitai la rumeur et le mouvement ; j'arrivai presque à me plaire. On comprend que ces travaux furent profondément secrets. C'est alors que j'achetai le premier de trois cahiers que j'ai encore, où je m'exerçais tous les jours, manquant la vague souvent, m'élevant quelquefois ; m'appliquant à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. Et ce travail fut continué jusqu'aux Propos. Avec quel ravissement je trouvai ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : « Ecrire tous les jours, génie ou non. » En suivant cette idée je me persuade que si le journal radical de Louent avait eu besoin de romans-feuilletons, j'aurais appris à faire des romans, après en avoir manqué une dizaine et peut-être plus.

En tous ces exercices, de parler et d'écrire, je tirais les idées comme les chevaux tirent le foin. Il fallait pourtant découvrir un ordre, des principes, une clef enfin de l'expérience. J'avais depuis longtemps pratiqué Montesquieu, qui devait me rattacher à la terre. C'est à Lorient que je découvris, dans la bibliothèque publique, l'ouvrage de Lacombe qui a pour titre : L'histoire considérée comme [62]

science. Au vrai c'était un très bon manuel de sociologie, et donc de terrestre politique. Mais Rousseau fut toujours mon maître ; je l'ai lu, je puis dire, en tous sens ; et encore hier j'ai retrouvé dans Les Confessions une idée que je croyais bien avoir inventée. Il s'agit des rêveries de l'abbé de Saint-Pierre. « Cet homme rare, dit Rousseau, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ces systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont et qu'ils continueront d'être. » En copiant ces lignes, je comprends mieux que jamais comme il est nécessaire de relire vingt fois les mêmes choses. Car peut-être le lecteur ne reconnaîtra point une idée dont je suis très assuré, c'est que la structure de l'homme commande toute la politique et que cette structure n'a point changé et ne changera jamais. Cette idée afflige tous mes amis, ou presque. Ils croient au progrès ; c'est pour le progrès qu'ils se dépensent. Et moi, seul ou presque dans mon parti, je vois et je dis que nous retombons toujours au même point de difficulté. Par exemple vouloir la paix afin de retirer aux tyrans tout leur avantage ; et pourtant se battre pour la liberté. Tout bien considéré je crois qu'il n'y a point de porte ; il faut s'arranger de ces idées ennemies et vivre avec elles, ce qui est œuvre de patience et toujours à recommencer. C'est pourquoi je me suis toujours dit radical, et jamais socialiste.

Je reviens à Rousseau et l'on devine peut-être comment je l'ai pris ; nullement comme un rêveur, mais plutôt comme un esprit positif qui ne cesse d'adhérer à l'expérience commune. Je sais qu'on le juge souvent tout au contraire, et surtout d'après ses farouches passions, que [63] j'explique assez, pour mon compte, par des persécutions très réelles. Les pierres de Motiers ne sont pas un rêve. Enfin j'aime cet homme-là et je me fie à lui presque autant qu'à Platon.

La pénétration de ce rare et puissant esprit devait ébranler le monde. Car, partout où il a porté sa lente attention, l'attaque est directe. Mais je dis plus, je dis que l'invention en cet auteur a de quoi nourrir les siècles. Ceux qui voudront bien lire la célèbre Profession du vicaire dans l'*Émile* y trouveront deux choses. Premièrement une preuve de l'âme par l'analyse du jugement ; je dis une preuve pour abréger ; mais une sorte d'expérience réfléchie qui fait entendre que la pure matière ne suffit pas à la perception même. L'esprit libre, qui se

découvre lui-même ici, doit s'arranger de lui-même et ne pas tricher. C'est déjà la moitié de Kant. Ensuite se montre l'autre moitié, assez connue, non moins difficile à saisir, et c'est la doctrine de la conscience infaillible. Je le redis, qui ne veut pas tricher (et qu'y gagnerait-on ?) reçoit ici deux sérieuses secousses. C'est dire en peu de mots que l'âme et Dieu nous sont accrochés, et que la précaution de nier {que d'ailleurs je comprends bien) ne suffit pas. L'idée est d'importance, et je me sens en mesure de l'expliquer tout à fait {si l'on ose dire). J'y arriverai par touches successives ; et je conviens qu'un ouvrage comme *Les Dieux* a grand besoin de cette préface.

J'en suis à la politique. On s'y trouve tout de suite jeté dès qu'on essaie de juger l'homme tout nu ; et c'est pourquoi la persécution a suivi le malheureux Jean-Jacques. Il est à l'origine du mal. En prenant les questions comme lui, on peut bien être chrétien ou catholique, et même monarchique ; au fond on est jacobin. Mais l'attaque aux prêtres n'était pas la pire. Le Contrat Social n'était pas [64] moins effrayant que *L'Émile*. Il mettait en question l'obéissance, simple fait de coutume et que Retz en ses Mémoires dit qu'il ne faut jamais livrer à l'examen. Tout est dit là-dessus dans le chapitre qui a pour titre : *Le Droit du plus Fort* ; et je tiens qu'on n'a rien lu de pareil depuis Platon. Par un bonheur, ce qui veut respect s'enorgueillit du nom de puissance ; ce mot étourdit, et cela se comprend. Que faire contre la puissance ? S'indigner ? Cela est vain. Cela est attristant. On aime mieux arrêter en soi-même tout commencement d'examen. On s'indigne alors si le voisin examine. On trouvera ici un exemple de ce genre de fureur qui en tout homme est le premier effet d'une pensée. Et certes il n'est pas agréable de partir en révolte quand la vie est seulement passable. Et de toute façon n'est-ce pas changer force pour force ? Peut-on vaincre autrement que par la force ? Et encore faut-il vaincre sans cesse. Le plus fort ne peut cesser d'être le plus fort sans perdre aussitôt tous les fruits de la victoire. Tel est le texte de l'histoire passée, où les violences n'en finissent jamais, où vainement on a cherché quelque formule de paix qui consacraît la victoire. Et nous voyons beaucoup d'hommes qui s'ébahissent de ce fait que le vaincu piétine ses engagements dès qu'il le peut. C'est qu'il n'a fait, par ses promesses, que reconnaître une force supérieure. La victoire n'est jamais qu'un fait ; un fait est détruit par un autre fait. Il ne peut donc y avoir de paix par la guerre. Et la même chose est à remarquer dans l'existence intérieure

des Etats. Le pouvoir semble quelquefois vouloir persuader ; mais on reconnaît à l'accent que ce n'est qu'une manière de forcer. La contrainte paraît dès qu'on résiste ; elle devient aussitôt fort brutale. Le pouvoir militaire est le type même du pouvoir politique fondé sur la force nue. En vain on voudrait [65] distinguer des cas où la promesse engage. Il se présente des situations imprévues, comme pour les Russes qui combattaient en France, dès que la Russie eut fait sa paix. Dans ces cas-là il se peut que les pouvoirs cèdent, mais par leur propre inspiration ; c'est dire qu'ils ne cèdent point. Et si, sérieusement, le subalterne essaie de discuter, la violence seule répond. Cela est d'expérience et de prompt expérience, maintenant comme dans tous les temps. Et puisque les pouvoirs civils ne sont pas moins prompts à exiger l'impôt, puisque le juge ne s'assure pas moins promptement de la personne d'un simple prévenu, les pouvoirs se présentent donc comme des faits, à l'égard desquels tout ce que l'on peut faire est permis. Et comme on peut toujours tenter de tuer en risquant sa vie, toute résistance, sous toute forme, est donc aussi légitime que l'usurpation elle-même.

On verra, en se reportant au célèbre chapitre que j'ai cité, que Rousseau dit les choses autrement et d'inimitable façon. On verra aussi que je ne force nullement sa pensée ; mais il n'est pas question de discuter là-dessus. Je veux seulement, par mes libres commentaires, donner une idée des réflexions sans fond auxquels conduit la lecture de ce terrible chapitre, pourvu qu'on lise véritablement. Je comprends aussi ceux qui ferment les yeux au bon endroit (qui est le mauvais). J'ai remarqué que l'homme sait très bien prévoir, et comme d'un coup d'œil, les conclusions où le mènerait telle pensée ; et c'est pourquoi on le voit combattre par précaution, et bien avant d'avoir compris. D'où vient l'extrême difficulté de persuader. Ce n'est pas du tout que l'homme soit bête ; au contraire c'est parce qu'il n'est pas bête qu'il voit tout de suite où une petite vérité le mènera.

Pour ma part je suis entré sans crainte dans ce chemin, [66] qui est bien celui de la révolte ; et c'est de là que j'eus besoin de suivre à ma mode les idées de Jean-Jacques, et d'arriver enfin à l'idée d'une République où j'eusse d'autres devoirs que de céder à une force supérieure. Tel est le problème posé par *Le Contrat Social* ; ce titre n'annonce nullement, comme on feint quelquefois de le croire, une étude sur l'origine des sociétés ; non, c'est bien plus grave. Il s'agit de formuler les

titres d'une société supposée légitime, c'est-à-dire qui aurait droit de compter sur la libre obéissance de ses membres. Or tout contrat étant libre, c'est-à-dire entre égaux, le contrat n'est jamais entre le citoyen et les pouvoirs ; et l'on aperçoit tout de suite qu'il faudra que les pouvoirs soient provisoires, et révocables d'une certaine façon. Le contrat ne pourra être qu'entre un citoyen et ses égaux, chacun recevant le secours de tous en échange de celui qu'il promet à tous. En cette situation personne n'obéit et personne ne commande ; chacun est à la fois souverain et sujet ; comme souverain il décrète ce à quoi il devra obéir comme sujet. Cette situation étrange, d'un peuple debout et délibérant, n'est jamais réalisée à la rigueur, sinon pour un très petit peuple. Et pourtant un peuple n'est un peuple qu'autant qu'il renouvelle, et presque à chaque minute, ce serment de lui-même à lui-même. De toute façon il faut un moment où les pouvoirs n'agissent plus, où tout soit remis en question. Que le suffrage soit universel d'après cela, c'est ce qui va de soi ; celui qui serait exclu du suffrage serait un mercenaire qui n'aurait ni droit ni devoir. Il serait en dehors du contrat social, comme sont, en fait, les étrangers en tous pays. On a assez remarqué aussi que la volonté générale, résultant de cette assemblée des citoyens, suppose l'unanimité. Cette difficulté ne m'a pas embarrassé longtemps. Car il est clair que toutes [67] les situations sont difficiles, toutes les solutions provisoires, et que la majorité faisant loi est un moyen bâtard, comme aussi le jugement des magistrats, qui, eux non plus, ne sont pas infaillibles. Mais, me disais-je, il n'est pas moins évident que la résolution de suivre la majorité dans les questions épineuses, ou, pour parler mieux, la pluralité des suffrages, cette résolution est prise à l'unanimité, sans quoi le passage au vote n'aurait aucun sens ; en sorte que celui qui irait au vote avec la résolution de désobéir si le plus grand nombre décide contre son avis, celui-là se met en dehors du contrat social. Même remarque sur la résolution de décider, par représentants, d'obéir aux chefs militaires, de prendre pour bonne et juste la sentence de l'arbitre.

Considérant la question encore d'un autre côté j'essayais de montrer aux autres et à moi-même qu'une loi n'est jamais (si elle est une loi véritable) une servitude imposée par le plus grand nombre au plus petit nombre, mais une servitude imposée également à tous, en sorte qu'il est impossible qu'une vraie loi s'éloigne beaucoup de la volonté générale. Le service militaire est obligatoire pour tous, l'instruction

aussi, l'hygiène aussi. Que le grand nombre en ait ainsi décidé, cela prouve que ces décisions ne peuvent être mauvaises, étant invraisemblable, si elles étaient mauvaises, que le plus grand nombre, puisqu'il les subit, ne s'en aperçoive pas. Et encore faut-il remarquer que ce plus grand nombre, qu'on voudrait prendre pour un autre tyran, n'est qu'un être fictif. La majorité se déplace selon les questions, et bien plus qu'on ne croit ; par ce mouvement, on se trouve rapproché de l'unanimité désirable, et, ce qui importe surtout, délivré d'esclavage et de révolte. Il est évident à mes yeux que ces principes sont les vrais dès que l'on se met à la recherche [68] d'une autorité légitime. Et si l'on veut, d'après ces principes, considérer l'histoire, on s'aperçoit que la paix intérieure d'un pays a toujours fini par reposer sur un certain consentement unanime qui n'enlevait nullement le droit de se plaindre et de changer les lois particulières. Et on trouvera toujours, dans toute société réelle, un mélange de coutume et de consentement. Par exemple dans nos pays démocratiques, beaucoup de lois civiles sont de coutume, et toutes les lois criminelles sont de consentement. Les criminels sont presque toujours des hommes qui consentent, sauf en un cas particulier ; c'est une affaire d'arbitrage. Et ceux qui ne consentent absolument pas sont alors, de leur propre volonté, exclus de la société et même exclus du droit.

Exclus du droit ? Ce n'est pas si simple. Il n'y a pas intérêt à exclure jamais personne absolument. Le droit a besoin d'être publiquement appliqué à tous. Et il faut dire encore que le pur révolté n'est qu'une fiction ; en revanche la pure révolte est un moment en chaque homme, qui signifie que le contrat doit être scellé encore une fois, et encore une fois librement. Celui qui, d'après des réflexions de ce genre, observera les mouvements des citoyens et des partis, comprendra, je crois, comment la liberté réelle circule dans un corps politique, et qu'elle finit par être aimée unanimement au-dessus des discordes. Mais cela c'est le fond et le fin de chacun ; et chacun est libre aussi de ne pas le dire trop haut, de façon à n'enivrer point les magistrats et colonels, qui ne sont, après tout, jamais que des subalternes nommés pour un temps et sous condition. Ce jeu politique ne m'a jamais semblé vain ; c'est que j'ai vu et je vois les difficultés ; c'est que j'ai vu et je vois les précautions qu'il faut prendre contre les pouvoirs, toujours disposés à l'abus. De là résultent [69] un certain nombre d'idées qui sont nouvelles encore aujourd'hui, et d'avenir encore aujourd'hui. Par

exemple la manœuvre parlementaire nommée interpellation, sera prise de plus en plus comme un avertissement public, sans autre sanction que la publicité même, qui, d'après ce que j'ai dit de l'opinion, et de la volonté générale qui est l'âme de l'opinion, suffit toujours. Au lieu que si l'on s'habitue à renverser comme on dit les pouvoirs, c'est leur faire confiance tant qu'on ne les renverse pas ; et c'est de là que se prennent les habitudes tyranniques. Simplement il faut que le gouvernement se soumette à l'opinion, je dis durable, et non pas d'humeur ; et c'est ce qu'il fait toujours. C'est donc une question principale de chercher comment l'opinion s'exprimera le mieux et le plus librement. Toujours est-il que l'opposition du sujet et du souverain en chaque homme rend très bien compte de nos mouvements secrets. On résiste, on proteste, comme sujet ; et secrètement comme souverain on approuve. Mais d'après cela il faut s'attendre aussi à des apparences de l'opinion, trompeuses et tumultueuses. Tel est le texte des réflexions d'où j'ai tiré des conclusions neuves, dont quelques-unes commencent à être reconnues. Par exemple je fus toujours opposé à la représentation proportionnelle, qui n'est au fond, par l'organisation des partis, que la recherche d'un pouvoir qui aura le droit de tyranniser. Puisqu'un vote n'est jamais (selon l'opinion unanime) qu'un moyen bâtard de décider (comme est l'arbitre), il n'est pas conforme aux principes de fortifier en idée ce genre de décisions, encore moins de fixer, par des partis jurés, ce plus grand nombre qui en fait décidera. Au reste tous les ambitieux sont pour la représentation proportionnelle, qui en fait a perdu plus d'une République.

[70]

Ce développement, si je l'ai bien conduit, reste ouvert. Toute la sagesse politique consiste à ne pas le fermer. Je crois<sup>^</sup> que l'idée du Contrat Social est seule propre à éclairer ici la révolte aussi bien que l'obéissance. Ce discours serait infini. Je voulais seulement expliquer comment j'ai abordé le problème politique.

[71]

**Histoire de mes pensées.****7**

---

# ABSTRACTIONS

[Retour à la table des matières](#)

Mes sept années de Lorient, qui me conduisent jusqu'en 1900, c'est-à-dire à mes trente-deux ans, furent occupées en somme, si l'on néglige le temps perdu, à des études dispersées, et dépendant souvent d'un événement ou d'un livre rencontré, mais qui avaient toujours pour fin de surmonter en moi-même quelque sottise qui se montrait. Dans la mathématique, je n'avançai pas beaucoup, recommençant toujours le passage des quantités fixes aux variables, et arrivant aux dérivées comme à un procédé pour le maximum ou le minimum, en essayant de comprendre ces mystérieuses propriétés. Je n'admirais pas beaucoup les praticiens, qui se servaient de ces formules comme d'abrégés. Ceux-là n'étaient que des apprentis, je le voyais bien. Mais je savais par *La Revue de Métaphysique*, qui dès lors se livrait aux mathématiciens, que les inventeurs en cette science avaient d'immenses perspectives où mes difficultés ne figuraient seulement pas. J'étais un écolier qui épelait, et qui voyait que d'autres lisaient couramment. J'avais de l'ambition, mais non pas cette puissance de travail qu'on m'a supposée quelquefois. J'ai déjà dit que j'avais dû modérer mon premier élan. Je ne travaillais avec l'entière application que durant de courts [72] moments. Bref, dans la mathématique je n'avançais guère, et il en fut toujours ainsi, ce qui m'a fait comprendre qu'en ces matières l'on gagne beaucoup à un bon maître et au travail d'écolier. Mes limites, je le dis tout de suite, furent à bien comprendre et pratiquer les logarithmes, jusqu'à les calculer de tête, et à lire comme il faut Lagrange sur les

fonctions dérivées. Je ne fis guère usage de ce savoir. Je vivais dans un temps où la mathématique donnait ses feux d'artifice ; et le pire, c'est qu'elle débordait sur mon métier, donnant d'un pied dédaigneux dans mes petites constructions. Le détail peut instruire ici ; on verra par quel hasard je fus jeté dans ce genre d'études, qui me prit bien du temps, sans que j'aie jamais su autre chose qu'épeler.

*La Revue de Métaphysique* fut fondée comme je partais pour la province. J'y collaborai assez régulièrement jusque vers 1904. Je la recevais ; je la Usais ; j'y avais puissance. Or j'avais rencontré à Lorient un bon mathématicien, qui essayait d'être mieux que praticien. Il aimait parler et discuter. Ses thèses revenaient à ceci que les mathématiques les plus abstraites reposent sur l'expérience. Et il se plaisait à le montrer d'après un exemple simple. On n'arrive pas, disait-il, à démontrer à la rigueur que l'on peut changer l'ordre de deux facteurs sans changer le produit ; mais on voit qu'il en est ainsi, d'après un rangement de points ou bien d'objets. On peut compter les unités horizontalement et les rangées verticalement, ou bien le contraire, et le nombre est évidemment toujours le même, puisque la manière de compter n'effleure même pas les choses comptées. Et de là des conclusions sur l'art d'enseigner, que Laisant développa aussi d'après les mêmes vues dans son ouvrage *L'Initiation Mathématique* ; et il parut bien alors que cette méthode n'initiait pas [73] véritablement. Au temps que je dis, c'était en 94 ou 95 environ, ces remarques étaient neuves pour moi. Quoique je ne fusse pas disposé, d'après un premier contact avec Kant, à décider que l'expérience mathématique fût une expérience ordinaire, ni que le théorème en question fût une loi de la nature empiriquement découverte, néanmoins je trouvai que cette thèse empiriste de mon ami B... se présentait bien, et en somme qu'il n'était pas mauvais d'éveiller là-dessus quelque discussion. Donc l'article fut écrit par B... et envoyé par moi. Cette initiative innocente fit éclater sur la tête des amateurs de philosophie une espèce d'orage abstrait qui dure encore ; il nous vint des cyclones du fond de l'Europe et *La Revue* en resta agenouillée. Le premier effet fut une riposte foudroyante du fameux Poincaré Henri, d'où il résultait avec évidence que mon ami B... connaissait peu la question. Alors se déroula, pour les lecteurs de *La Revue*, une démonstration limpide et laborieuse, conduite par degrés à partir du simple, et qui servit à illustrer ce que Poincaré appela méthode de récurrence, méthode qui devint célèbre

auprès du public cultivé. Suivirent des acrobaties bien plus étonnantes encore. Les mathématiciens répandirent alors leurs clartés froides, et exercèrent à nos dépens leur esprit de combinaison. Les fonctions, déjà ardues pour moi, prirent un sens purement céleste, c'est-à-dire furent présentées comme des définitions arbitraires développées ensuite selon la pure logique. Sur quoi se greffa la logistique, ou algèbre philosophique, plus difficile encore à suivre, et, comme je sus à la fin, de maigre profit ; au lieu que les mathématiciens étaient et sont encore rois de physique. Il fut donc prouvé que les philosophes n'avaient plus qu'à s'instruire péniblement de ces grands secrets ; et gare à eux s'ils en parlaient mal ! J'en connus qui cédaient ; j'en [74] connus qui flattaient. Cela ne m'allait pas. Je me mis à travailler de nouveau le mouvement accéléré et le commencement de la géométrie analytique. Au train dont j'allais, j'étais à cent lieues de ce qui se donnait comme la nouvelle philosophie. Ma règle était de ne parler que de ce que je savais ; j'espère qu'on jugera que je n'y ai pas manqué.

Pour dire vrai, je me sauvais, en ce temps-là même, d'un autre côté, comme si j'avais voulu moi aussi fatiguer les suiveurs. Je parle ici des dialogues que je publiai dans *La Revue* sous le nom de Criton, et qui eurent justement le genre de succès qui va aux énigmes bien présentées. L'inspiration en venait d'Aristote, mais d'un Aristote peut-être inventé. J'avais pris sa physique au dieu tournant, comme un degré seulement ; et j'avais essayé de comprendre en quel sens il peut dire que le mouvement est passage de la puissance à l'acte, autant dire action dans le sens plein. Ce qui m'aidait là, c'était la notion de mouvement relatif, que j'avais trouvée dans la physique de Descartes, et d'où il résultait clairement que le mouvement n'est pas une chose donnée telle quelle, ni donc une partie de l'existence, mais plutôt un élément formel et un produit de pensée. Par cette remarque je surmontais les fameux arguments de Zénon, remis en lumière par *La Revue* ; car le mouvement, ainsi que je le prenais, était indivisible ; c'était bien, comme Jules Lachelier l'a écrit de l'espace : « Un tout donné avant ses parties. » J'espérais même mieux dire ; car une forme n'est jamais donnée. Mais admirez alors les conséquences ; le mouvement est donc fini avant de commencer ; ces paradoxes ont un sens, pourvu qu'on n'aille point confondre la pensée et l'objet ; et j'ai depuis conduit la même idée assez loin ; car il faut toujours dire et comprendre que la pensée commence [75] par finir. Mais, comme disait J. Lachelier, qui

me surprit dans ces exercices : « C'est un peu la mer à boire. » Toujours est-il que je bus la mer d'une gorgée, et Dieu avec, et tout avec, comme on peut remarquer dans le premier dialogue. Je ne pouvais tenir sur ces positions, à mesure que je comprenais mieux comment Kant avait critiqué une fois pour toutes les tentatives de ce genre-là, qui reviennent toutes à confondre la forme et la matière. Et en somme mon début fut un début ; ce fut même le début ; toute philosophie est d'abord naïve de cette naïveté-là, et audacieuse et subtile comme j'étais. Je ne renie point ces dialogues. Beaucoup y furent pris. Je vais vite maintenant à me dépandre ; je vais trop vite. Nous sommes ici au carrefour. J'ai souvent compris que ce qui manquait aux mathématiciens c'était d'avoir lu Kant ; mais j'ai remarqué aussi que plus d'un a lu Kant sans assez le comprendre. Sur un exemple simple, je ferai voir au moins la difficulté. Y a-t-il un nombre d'étoiles ? Si oui, il est donc pair ou impair, etc.. On voit arriver, si je puis dire, tous les genres d'infinis. Mais attention au nombre, s'il vous plaît. Si le nombre est donné comme les choses, et comme une propriété des choses, alors, oui, il faut dire qu'il y a un nombre infini et qu'il n'y en a point. Mais à regarder de plus près le nombre, on voit que la liaison entre les unités est de forme, et par un décret du penseur ; il choisit cette liaison comme dans mon autre exemple il choisit l'axe immobile et le mouvement. Mais ni ce mouvement choisi, ni cette manière de compter choisie ne peuvent être dits existants ; ils sont de l'ordre des pensées, qui se font et défont sans péril pour le monde. Adieu donc, si tu as bien compris, lecteur, adieu à la métaphysique de l'objet. Il n'est plus de possible qu'une métaphysique de l'esprit ; et il est vrai aussi qu'on [76] ne peut échapper à cette dernière. Mais enfin tout est dit désormais d'un genre de religion, et il n'y a plus de dieux des champs et des bois, ni aucun roi sur ces dieux-là. Ce genre de réflexion, je ne cessai jamais de le pousser devant moi jusqu'à de lointaines conséquences, que je crois vraies et bonnes, mais en jugeant toutefois que mille difficultés sont toujours à vaincre, si l'on a fait le dangereux pari de toujours savoir ce qu'on dit.

Que devenait l'enseignement pendant ces années ? Il me semble que j'appris le métier, c'est-à-dire que je me guéris peu à peu des ambitions, en me portant tout sur les lieux communs et sur le sens ordinaire des mots. J'avais toujours juré de me passer du jargon philosophique. Mais ce n'était pas encore assez, et j'avais fait l'épreuve qu'on peut encore être fort obscur en usant du langage de tout le monde.

C'est alors que je commençai à comprendre que les idées, même les plus sublimes, ne sont jamais à inventer, et qu'elles se trouvent inscrites dans le vocabulaire consacré par l'usage. Outre cela j'apercevais que les lieux communs sont tous vrais, et qu'il ne leur manque que d'être repris et de nouveau compris. En sorte que j'avais à rendre aux élèves leur vraie pensée, qu'ils devaient reconnaître. Cette manière de conduire mes recherches me condamnait à un travail ardu, comme je m'en aperçus bien. En revanche elle m'ouvrait des perspectives. Si tout ce qu'on dit est vrai, s'il n'est besoin que d'y remettre la vie, et exactement de savoir ce qu'on dit, il est clair que toutes les religions sont vraies. Mais cette idée était difficile à faire entendre, et surtout par les philosophes de métier, qui ont tous la prétention de penser neuf, et d'abord de réfuter tout. Toujours est-il que je servais ainsi mes élèves, qui croyaient arriver dans un monde nouveau, et qui, au [77] contraire, découvraient les immenses richesses de l'expression commune. C'est alors que j'aperçus et que je leur fis entendre quelque chose du bon style. On me croira bien si je dis qu'avec cela je ne me privais pas de faire paraître des profondeurs. Elles sont dans le patrimoine même ; et le plus difficile au monde est de dire en y pensant ce que tout le monde dit sans y penser. Un exemple suffira. Les gens de métier distinguent conscience psychologique et conscience morale. Sur quoi je remarquais d'abord que le mot psychologique n'est point du Patrimoine, et qu'il est très inutile de s'en charger. Mais une autre remarque devait m'entraîner plus loin, c'est que le public comme les auteurs n'ont point coutume de dire conscience morale ; ils disent conscience, et tout est dit. Je devais donc m'arranger de cette belle sobriété, et j'y trouvai une idée brillante à l'abord, et de grande portée à suivre. Car toute conscience est d'ordre moral, puisqu'elle oppose toujours ce qui devrait être à ce qui est. Et même dans la perception toute simple, ce qui nous réveille de la coutume c'est toujours une sorte de scandale, et une énergique résistance au simple fait. Toute connaissance, ainsi que je m'en aperçus, commence et se continue par des refus indignés, au nom même de l'honneur de penser. Car la conscience suppose une séparation de moi d'avec moi, en même temps qu'une reprise de ce que l'on juge insuffisant, qu'il faut pourtant sauver. Toutes les apparences de la perception sont ainsi niées et conservées ; et c'est par cette opposition intime que l'on se réveille. D'où j'ai tiré tout courant que, sans la haute idée d'une mission de l'homme et sans le devoir de se redresser d'après un modèle, l'homme n'aurait pas plus de

conscience que le chien ou la mouche. Ici s'élèvent, comme des mouches, des nuages d'objections, les mêmes que l'on [78] oppose à l'animal-machine de Descartes. Et le lecteur devinera peut-être qu'à cette conception héroïque de la conscience se rattache encore l'impossibilité de l'inconscient, pris comme conscience subalterne, errante, et séparée. Des découvertes si énormes ne se font point en un jour. J'avais pris le commun langage, le saint langage, le beau langage, comme un fil d'Ariane ; ce qui fit qu'on me jugea plutôt comme un rhéteur que comme un penseur, je parle des marchands d'idées. Car le public, quand son tour vint de prononcer, ne s'y trompa pas une minute.

Au vrai j'apercevais et je touchais, avec des peines extrêmes, l'idée même d'Humanité, raison de l'homme dans tous les sens du mot raison. Dans la suite je trouvai dans Auguste Comte cette même idée du langage humain, présentée avec une force et un éclat que je ne soupçonnais pas ; car, chose digne de remarque, personne de ceux qui le devraient par fonction ne parle de Comte comme quelqu'un qui l'aurait seulement lu. Je touche ici à la critique, et je n'en abuserai pas. Je dis en gros qu'à côté de la philosophie vraie, qui comprend les grands philosophes comme Us sont, chose difficile, il s'élève et se développe, en notre temps, comme sans doute en tous les temps, une philosophie d'apparence qui ne cesse de s'établir sur les ruines, d'après une critique impitoyable de tous nos prédécesseurs sans exception. Et cela est tellement passé en usage qu'un jeune homme qui, sur Hegel, s'était appliqué à le comprendre et à lui donner raison (quelle belle expression/.) se vit reprocher de rester inerte devant les textes. « Il faut toujours quelque réserve ; au moins un mot de critique », dit ce meneur d'idées, qui compte aujourd'hui parmi les meilleurs. Mais le meilleur, dans ce genre, n'est encore rien.

Ces dispositions, dans lesquelles je me fortifiais, restaient [79] tout à fait inconnues. L'obscurité des dialogues et autres articles que je fis paraître alors dans *La Revue de Métaphysique* me mettait à l'abri des jugements. Je ne le faisais pas exprès, mais pourtant je me plaisais en secret à étonner alors plutôt qu'instruire. Au reste n'allez pas croire que j'aie dû compter jamais avec les rivalités. Je n'en trouvai point trace dans ma carrière, qui me conduisit tout droit au poste pour lequel j'étais fait.

Cependant les jours passaient, et je m'accommodais de cette ville agréable où j'avais de précieux amis. On ne m'y laissa point et l'on fit bien. Mes amis de Paris me signalèrent que Rouen allait être vacant. Je ne pouvais pas ne pas écrire à Jules Lachelier, qui toujours me fut favorable. La nomination ne fit point question.

Avant de venir à ma destinée d'auteur, qui commença dans cette dernière ville, je dois rappeler que c'est dans mon séjour à Lorient que je perdis Lagneau, à l'égard de qui j'étais resté disciple et fidèle disciple. La secousse de cette mort me jeta dans une suite de travaux qui avaient pour but de faire connaître mon maître, d'expliquer un peu ses rares et énigmatiques écrits, enfin de faire revivre quelques leçons fameuses. Ce pieux travail fut commencé dans *La Revue de Métaphysique*, et s'est continué depuis de façon que je n'aie pas à rougir de moi, quoique mes propres recherches m'entraînassent, dès ce temps-là, et encore plus depuis, bien loin des chemins que la vénération aurait dû me marquer. J'étais destiné à devenir journaliste, et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ; c'est cette tâche, à présent, qui va s'offrir à moi, pleine d'obstacles et de risques, et que Lagneau sans aucun doute aurait désapprouvée. Il me semble que je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole [80] et le sérieux. Et selon mon opinion j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains, qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres, et à quelque refus de mettre d'un côté les idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages. C'est par un souci de ce genre qu'après avoir choisi le nom d'Alain pour me cacher, je vins peu à peu à couvrir de ce pavillon toute la philosophie dont j'étais capable. Et toutefois cela se fit peu à peu, autant par mes lecteurs que par moi comme on comprendra.

[81]

**Histoire de mes pensées.****8**

---

**ROUEN**[Retour à la table des matières](#)

Rouen devait me plaire, par le spectacle d'un grand port, par les monuments justement célèbres, et par une beauté géographique de l'ensemble, dont on est saisi dès qu'on s'élève sur les coteaux. Ce fut bien ainsi au commencement ; mais tout fut gâté par un retour de cette fatigue qui m'avait pris si fort quand je touchais au métier sans précaution. De nouveau je me crus mort ; cette situation, qui devait durer maintenant jusqu'à l'âge de la retraite, contribua à me dépouiller de toute ambition, car je ne me voyais point d'avenir. Le fait est que, par le nombre des élèves, l'importance des services accessoires, l'activité de l'Université Populaire et enfin les exigences de la politique en ce temps de défense républicaine, je me trouvai pris dans une mécanique qui m'usa d'abord le coupant de l'esprit. Je ne pensai plus à m'instruire ; je dépensai mes réserves ; et cette sorte de course derrière mes pensées ne cessa que plus tard, et après de pénibles débuts à Paris, lorsqu'on me trouva le poste qui me convenait.

La géographie humaine est illustrée à Rouen par les images les plus violentes. On y voit comment s'est élevée et s'élève toujours sur les coteaux la ville des rentiers, [82] pendant que la ville qui travaille s'étend dans la boucle du fleuve. Tout est clair, non seulement l'allure même du fleuve, qui ne cesse de creuser la rive concave, ni de déposer les alluvions sur la rive opposée, mais encore la fuite des habitations de la ville haute vers l'Ouest, devant les fumées emportées au Nord-Est par le vent dominant. Sans compter que l'opposition d'aspect entre

riches et pauvres est plus marquée dans cette ville, comme j'ai entendu dire, que dans la plupart des capitales. Ce que je vis parlait assez haut. Toutes ces différences, tous ces degrés taillés dans la colline, et l'odieux aspect des anciens faubourgs, devait éveiller un feu de charité ; j'en vis de sublimes exemples ; je les admirai ; mais je n'éprouvai pas de vifs mouvements. Comme je connus dans la suite à la guerre, les émotions fortes ne se propagent pas dans ma carcasse ; tout au contraire, la cuirasse se durcit en proportion des coups. Toutefois il est hors de doute que je pris là une notion de la société que je n'avais pas trouvée dans la ville heureuse d'employés publics et de pensionnés où j'avais fait mes premières expériences. Depuis ce temps-là la Ville fut pour moi un être séparé et une nature de fabrique humaine, toute pierreuse et sonore. Quel contraste avec la paix des champs ! Et, encore plus, contraste avec les mobiles plages de l'Océan, toujours brassées. Ce que j'ai écrit de l'Océan instituteur ne fait que traduire un moment de l'histoire de mon esprit. À la bordure des flots on voit assez qu'il n'y a pas de situations acquises. Au vrai il n'y en a nulle part, et tel est, selon mon opinion, le secret de la politique. Mais la Ville, surtout ancienne et architecturale, est le lieu où l'on croit qu'il y a des situations acquises. La campagne, terme moyen entre ces deux extrêmes, se trouva éclairée par cette opposition. Elle fut, par rapport à la ville, une [83] mer de feuillages et de moissons ; et cela n'était pas difficile à apercevoir. Mais, par contraste avec l'Océan sans mémoire, la campagne fut encore une sorte de ville, avec ses temples et ses immuables chemins. Je compris un peu ce que peut être le continent, loin des golfes et des presqu'îles. Je supposai que la pensée n'était point née là, ni l'esprit industriel, mais bien plutôt les arts, compagnons naturels d'une religion immuable. Ces lois géographiques, quoique trop hardiment simplifiées, n'ont pas cessé d'alimenter mon esprit, en le ramenant à la physique terrestre, selon la méthode de Montesquieu, que j'admire toujours.

Ce que j'ai admiré aussi à ce propos, c'est qu'on n'ait point reconnu, en cette physique de Montesquieu, l'esquisse et bien plus que l'esquisse du Matérialisme Historique, d'ailleurs justement fameux. Je retrouvai dans Marx cette idée ; mais je n'y trouvai point assez d'exemples pour l'illustrer. J'attribue à une mauvaise éducation de l'esprit cette coutume des penseurs de présenter leurs idées abstraitement et comme des prophéties en quelque sorte. Je suis bien assuré que

Marx n'a réfléchi que sur des exemples, et toute son analyse de la production industrielle le prouve assez. On peut même dire que le Matérialisme Historique est là tout fait. Toutefois il ne le dit pas expressément ; et ses disciples courent après les exemples, comme si les exemples étaient rares. Par une méthode contraire, qui fut toujours la mienne, Us n'avaient qu'à suivre de près le mécanisme de l'industrie ; ils auraient aperçu que l'invention de la machine à vapeur a changé de mille façons les idées, la morale, la politique, et même la religion. Il suffit de comparer sous ce rapport l'atelier commun avec l'atelier familial ; et c'est en suivant cette idée que j'ai compris que les rivières à [84] lin sont comme bordées de religion et de tradition, par cette seule cause que le fil de lin casse au métier mécanique. Mais on n'a pas assez fait tant qu'on ne sait pas retrouver dans les opinions d'un homme les marques et inflexions du métier. L'homme qui conduit un cheval n'a pas les mêmes idées, ni les mêmes passions, ni le même commandement que l'homme qui conduit une auto. J'ai compris aussi que le Chevalier, l'homme de cheval, est très bien nommé. Je n'ai presque pas traité d'autres questions que de celles-là. On voit comment j'entends que longtemps avant de pouvoir critiquer, il faut passer des années à comprendre. Et dans le cas qui nous occupe il apparaît clairement que dès que l'on a bien compris, il n'y a plus rien à critiquer. Je suis assuré qu'il en est de même pour tous les auteurs qui méritent d'être lus. Et c'est par ce long travail, que j'appelle pieux, que l'on arrive au contact de l'Humanité réelle, où tout s'accorde, où tout se résout, où il ne se trouve pas de pensée qui n'ait quelque suite admirable. Quelle joie quand je trouvai dans Montesquieu que la différence de la flotte anglaise à la flotte vénitienne tenait à la différence des eaux et des fonds ! D'où une certaine forme de l'orgueil anglais, presque écrit dans les hautes carènes et les grandes voilures ; mais cet orgueil est effet autant que cause. Et ne voit-on pas que l'humeur voyageuse d'Ulysse, qui est si peu pressé, tient aux difficultés de la navigation dans la Méditerranée ? Chateaubriand trouva les mêmes raisons d'attendre, et de se faire des amis. Mais là-dessus je ne puis finir ; et l'abondance de mes écrits a son excuse dans quelques idées inépuisables, dont voilà une.

Je conduisais assez loin ces réflexions dès Rouen, et mes cahiers d'essais en ont gardé la trace. Mais ce temps de la réflexion était disputé à trop d'occasions de servir [85] les hommes sans leur rien ap-

prendre de neuf. D'autant que mes discours, comme mes rares écrits, étaient encore abstraits et scolastiques. Je n'étais bon qu'à diriger les discussions publiques de l'Université Populaire, qui étaient très suivies et très vivantes. Mais enfin je subissais alors la loi des cercles et des conversations ; je faisais le sophiste, et je n'apprenais rien. On dira qu'au moins les disputeurs s'instruisaient ; mais je ne l'ai pas remarqué. Au contraire c'est alors que je compris tout à fait que les discussions n'instruisent personne, et que l'art de persuader diffère du tout au tout de l'art d'argumenter. Car on se ferme à la preuve, et encore mieux à la preuve forte ; j'en voyais des exemples, sans comprendre encore tout à fait que cette précaution est elle-même de raison. Qu'on ne puisse répondre à un homme habile, cela prouve-t-il quelque chose ? Un ancien séminariste, devenu médecin, vint un jour argumenter pour la liberté, contre une petite armée de matérialistes qui comptait bien sur la victoire ; toutefois ils ne l'eurent point. Mais quoi ? Cela les fit réfléchir en ce sens qu'ils se fortifièrent en leur déterminisme, qui certes ne manque pas de preuves. J'étais en état de prévoir tout cela, étant assuré qu'il faut des années de silence pour avancer d'un pas dans ces difficiles problèmes. Je me bornais à ranimer le feu. Et d'ailleurs ce n'est toujours pas peu d'assembler trois cents personnes et de les intéresser à des pensées théoriques. Dans une autre discussion, où je faisais l'avocat du diable, je me souviens d'avoir mis au supplice les darwiniens de l'endroit, qui arrivaient tout lestement armés de la sélection et de la descendance. Je tins pour la permanence des espèces, et je ne fus pas battu, ce qui étonna beaucoup le Mathématicien, arbitre impartial, et d'ailleurs très pénétrant. Encore une fois qu'est-ce qui était prouvé par là ? Moi [86] qui n'ai jamais pris les idées que comme des instruments, je dirais des pinces, pour saisir les objets de l'expérience, je trouvais, dans ce cas-là, qu'il y avait au moins deux clefs pour interpréter les faits de l'organisme vivant. Cette doctrine même est des plus cachées ; j'en fais honneur à Platon. Et par exemple le Matérialisme Historique, dont j'ai parlé plus haut, n'est jamais qu'une clef parmi d'autres, pour déchiffrer les mystères de la société. Au lieu que, par une ivresse bien naturelle, nous voudrions expliquer toutes choses d'après une même supposition. Or cela même, si on y arrivait, enlèverait à ce que je crois à l'objet son caractère d'objet. En d'autres termes le but réel de la science n'est pas tant d'expliquer que de découvrir ; car l'objet est puissant et redoutable, mais l'objet est aussi profondément caché. Les anciens ont ignoré la pesanteur ; c'est

qu'ils manquaient d'idées sur le mouvement. Et sans doute ils tombaient comme nous tombons, et lançaient des pierres comme nous faisons ; mais ce qu'ils nommaient pesanteur n'était nullement la pesanteur. Il s'agit de découvrir le monde comme il est et l'homme comme il est. Les idées ne sont que des moyens. Et dans le fond telle est la réfutation véritable de l'Idéalisme.

Je parlerai peu de la politique, quoiqu'elle ait fini par me prendre presque tout mon temps. La campagne électorale s'ouvrait mal. Notre candidat, homme aimable, probe, et sûr dans ses limites, risquait de perdre les suffrages bourgeois sans contenter les socialistes. Pis encore, il se trouvait soutenu par le préfet dans une ville où l'on se défie naturellement des préfets. Je me trouvai un des triumvirs qui devaient conduire les opérations ; aussi je passai pour un simple agent du pouvoir, et je sentis plusieurs fois cette humiliation. J'essayai de nouveau mon éloquence naturelle, qui souleva nos amis et ne convertit [87] personne. Et que de négociations ! Quelle patience ! Que de fois les socialistes nous couvrirent de leur mépris ! Que de fois il fallut douter de les avoir avec nous ! J'appris à écouter poliment, et à ne point changer mes conclusions. Ce que je fis de mieux, ce fut un petit journal éphémère, dont j'ai oublié le titre, et qui était assez amusant. L'affaire était bonne, car nos adversaires achetaient notre journal par ballots. Enfin nous fûmes battus. Et j'étais à plat, ayant appris à connaître l'administration, les mouchards et la police, en leur action si naturellement perfide. Mais j'eus occasion aussi de connaître des hommes dévoués qui laissèrent, leurs travaux pour servir la cause, et par pur amour, cela je le sais. Comment oublier, comment abandonner jamais ces hommes pleins d'espoir et de foi ? Il n'en est pas question, il n'en sera jamais question. L'expérience, toujours amère, a passé sur moi comme l'eau sur un casque. Bien heureux et bien fier d'être resté le même, quoi qu'ait pu dire le parti de l'intelligence, qui toujours en tout homme incline à la trahison. J'ai souvent dit que la fidélité est la lumière de l'esprit ; c'est que je le sais. Dès qu'on change ses pensées d'après l'événement, l'intelligence n'est plus qu'une fille. J'allais me trouver à Paris dans un de ces mouvements de la mode qui exigent au moins quelque politesse. A cette mode des idées je ne me pliai point du tout. Je pris de la force à résister, et je n'eus point d'alliés, ce qui est le mieux. On prévoit peut-être de grands ennuis ; mais non. Il est vrai

que je n'ai point l'imagination noire ; et au contraire, dans le pire état, et même à la guerre, j'ai toujours senti la vie comme étant délicieuse par elle-même, et au-dessus des inconvénients.

[88]

**Histoire de mes pensées.****9**

---

**PARIS**[Retour à la table des matières](#)

À Paris je perdis de vue la politique ; c'est l'effet inévitable de cette grande vallée pierreuse où l'écho est plus fort que l'homme. Je restai au service des Universités Populaires, soit à Montmartre, soit aux Gobelins. Mais on n'y voyait guère que des bourgeois de bonne volonté, et de temps en temps quelque chef de politique qui se moquait de nos raisonnements ; avec cela, deux ou trois employés, deux ou trois ouvriers. Remarquables, certes, mais incapables aussi de suivre des leçons un peu arides. J'essayai la géométrie et l'astronomie, sans aucun succès. Je me fixai à la physique, et réellement j'enseignai les courants électriques avec tout le luxe d'expériences qu'il y fallait, et en toute rigueur. J'en appelle à quelques anciens élèves qui suivirent ces leçons tout en m'aidant. Quant aux ouvriers il n'en resta qu'un. Cela vient je crois de ce que l'école primaire se garde de donner aux enfants même l'idée du travail de l'entendement. Ce qui y est science se borne à la curiosité et à l'amusement. C'est comme si, au lieu d'étudier de près les courants continus, les aimants et l'induction, j'avais fait marcher les machines les plus récentes, à grand renfort d'étincelles. Jamais cela, non, qui donne la fausse idée que l'on sait. Mais il se peut [89] bien aussi que l'on n'enseigne efficacement qu'à l'école ou au lycée, parce que les élèves sont contraints d'assister et d'écouter. Alors ils peuvent prendre parti pour le sévère entendement. Dès que le maître a charge de plaire, il n'est plus qu'un joueur de gobelets.

J'avais justement à plaire ; j'étais dans le lycée à la mode. Je ne fis rien pour plaire, et je ne supportai pas la charmante frivolité de ces enfants illustres. Tout alla bien, même dans les cours accessoires où j'avais devant moi plus de cinquante mathématiciens en herbe. Sans les flatter beaucoup, je retins leur attention par des recherches qui ne menaient à rien. Je me souviens d'une suite de leçons sur la roue, qui étaient de vrais casse-tête ; mais les plus forts y voyaient quelque chose, et c'est tout ce qu'il fallait dans ces classes qui ont l'esprit militaire. Ces années furent gâtées par une extrême fatigue. Et c'est peut-être ce motif-là qui me fit adopter, pour mon enseignement principal, une méthode effrayante à penser, facile à pratiquer. C'est pourquoi j'en parle.

La question que pose un élève qui a manqué sa dissertation est toujours : « Comment faut-il faire ? » On n'y répond jamais. Comme j'avais affaire à des garçons très exigeants, mais bien doués, je leur dis un jour : « Nous écrivons toute la dissertation au tableau, telle qu'elle doit être, depuis le premier mot jusqu'au point final. Et ce sera aussi beau que du Pascal. » Ce mot était imprudent. Je suis sûr qu'il faut être imprudent et encore imprudent. Ce travail fut fait, et bien fait, en quelques semaines ; jamais je ne vis rien de si facile et de si utile, je dis pour moi aussi bien.

Cependant par *La Revue de Métaphysique* où j'avais commencé à être une sorte de personnage, j'entrai dans la société des penseurs de profession. Il y eut des déjeuners [90] de philosophes et de savants où j'étais toujours, et cela se continua jusqu'à la guerre. Je ne dirai rien des personnes, et ne croyez pas que j'eus jamais à leur reprocher quoi que ce soit. De bonne humeur toujours, j'agis en maître et je pulvérisai les contradicteurs ; ils prirent bien la chose, et du reste ils n'avaient pas le choix. Si j'avais voulu, d'accord avec un ami sûr que j'avais là, diriger *la Revue*, c'est-à-dire l'écrire à peu près toute, selon la manière de Renouvier, personne ne s'y serait opposé. Mais quand il s'agit de régner, il faut faire et non prétendre. Comme je n'avais pas le temps d'occuper cette grande place, et que mon fidèle ami avait aussi d'autres vues, il fallut laisser entrer l'opinion, et la brillante tribu des philodoxes. Au reste le mal était déjà commencé. Henri Poincaré était roi d'opinion ; ce n'était qu'un jeu pour lui. Mathématiciens et physiciens m'accablaient de formules. Je vis paraître comme une ombre inquiétante la Relativité, qui depuis a enivré les savants et les philo-

sophes. Je ne crus pourtant jamais qu'il y eût d'autre espace que l'Euclidien, ni que l'espace pût être courbe ou droit, ni que le temps fût seulement une quatrième dimension de l'espace. Non, je tins ferme, ayant pris position dans Kant, que je commençais à bien connaître, et que mes disputeurs ne soupçonnaient seulement pas. De ce fort, qui à mon sentiment est imprenable, je leur tirais des coups de canons foudroyants. Mais ces richesses n'étaient pas encore assez familières au tirailleur. Je les étalerais un peu plus loin. J'en veux finir avec les philodoxes, en rappelant pour expliquer ce mot, que Platon divise tout le savoir en deux régions. La supérieure est science, l'inférieure est opinion, (en grec *doxa*). Et dans cette inférieure région il y a inférieur et supérieur, en bas l'opinion fautive, qui est celle du vulgaire, en haut l'opinion [91] vraie, qui est celle des maîtres. Tout serait donc terminé là ; mais Platon fait comprendre assez que rien encore n'est commencé, et que le vrai savoir est tout à fait d'autre sorte.

L'autre espèce de philodoxes, qui partageait le royaume d'opinion à ce moment-là, c'étaient les Bergsoniens. Je ne dirai rien de Bergson, qui était un homme de ressource. Hais les Bergsoniens étaient misérables, se traînant sur leurs lieux communs, et demandant pitié, et s'étonnant avec un peu de chagrin qu'on attaquât vivement une doctrine qui avait couru partout et gagné partout. Le fait est qu'ils avaient raison, mais contre une mécanique ridicule et contre une conception de l'intelligence dont Taine peut donner un exemple. Et quand ils avaient réfuté ce non-être, ils croyaient avoir dit quelque chose. Au fond je les voyais très bien arriver, ayant dans leur sac le catholicisme, la tyrannie et la guerre ensemble. Simplement ! D'où me venait une colère peu explicable, car je ne vis jamais si conciliants que ces pâles discuteurs. Comme on devine bien, je n'empêchai rien du tout. Je n'arrêtai ni la mode des quatre ou vingt-quatre dimensions, ni la mode du devenir et de l'insaisissable nuance. Je n'en fis pas une tragédie. Il ne me vint d'humeur qu'avec la guerre ; je trouvai là un excès, je dis d'opinion, puisque je ne m'occupe que des pensées. Et la guerre finie, je ne pus prendre sur moi de rentrer dans le royaume de l'opinion et de la fourchette.

Pour revenir à mon métier je dois noter qu'après un court succès je me trouvai déporté dans les régions inférieures, où il fallait imposer aux futurs Saint-Cyriens la philosophie qu'ils avaient juré d'ignorer. Ce furent des combats inconnus et sans gloire. Et enfin l'on m'en retira

et j'eus une agréable retraite en mon vieux lycée Michelet, [92] avec peu d'élèves et le cours de Rhétorique Supérieure, qui me convenait tout à fait. Aux nouveaux j'appliquai ma tranquille méthode de professeur d'écriture. Et au contraire avec mes vétérans je me lançai dans l'aventure. La première année nous lûmes l'*Ethique* de Spinoza de bout en bout, et en latin, traduisant et commentant. La seconde année nous lûmes de même la *Critique de la Raison pure*, mais en français. Ce genre de travail, qui n'est praticable qu'en petit atelier, donne des résultats étonnants. On navigue alors dans les périls, et c'était mon affaire. Comptez bien que cet exercice servit autant à moi-même qu'aux élèves. Spinoza, une fois de plus je m'y noyai, mais alors la bouche remplie de vérités, et trop remplie. Ce serait une belle mort ; mais l'on se sauve je ne sais comment. C'est un univers aussi dangereux que l'autre, et c'est le même. Ici s'achève à ce que je crois toute méditation sur l'Esprit objet. Le penseur est avalé par cette immense existence ; et nul n'a pitié du penseur. Heureux s'il échoue de temps en temps sur quelque petite plage, Corollaire ou Scholie. Alors il reprend son sens et plonge de nouveau. Ce voyage redoutable doit se faire en troupe, et de préférence avec des écoliers, qui, eux, n'ont peur de rien.

Mais quoi au fond ? Une expérience qu'il faut faire, qui est la chute de l'essence dans l'existence, ou de Descartes en Dieu. C'est le dernier et le plus bel effort de l'esprit Biblique, qui ne peut se défendre d'adorer le seigneur Tout. Mais ne l'entendez pas mal. Le monde n'est pas ici un gros animal fort de son poids et de ses liaisons ; tout est Esprit, selon l'esprit même de la Bible. Et les apparences du monde se fondent et se dissolvent en un Savoir tout, inaccessible à nous par le bas, mais accessible par le plus haut. (C'est là qu'est la grâce.) Cette sagesse m'a [93] enivré plus d'une fois, et m'enivrera demain si je m'y mets. Toutefois il suffit que je lise les notes de Lagneau sur Spinoza pour savoir que je n'y suis pas tout à fait. On trouvera cette faiblesse, si l'on regarde bien, en ce que j'ai écrit de mieux, c'est que je n'ai pas su comprendre que Dieu est pourtant le monde aussi, et comme j'entends Lagneau le dire : « Dieu étendue et pensée, mais unité incompréhensible des deux. » J'ai fait comme j'ai pu. Mais rien ne m'excuserait si je disais plus que je ne sais.

Au sujet de Kant, il faut que j'ajourne d'en dire tout ce que j'en pourrais dire. Et il n'y a ici nul artifice. En allant par degrés, comme réellement j'ai fait, j'ai quelque chance d'offrir à mon lecteur un che-

min praticable, et de l'initier comme je me suis initié moi-même, précaution que je n'ai pas toujours prise dans ce que j'écrivais, pour des raisons que l'on comprendra. Au point où j'en étais vers 1907 ou 1908, après cette lecture publique de l'œuvre capitale, je reconnaissais déjà dans cet ouvrage un manuel élémentaire de philosophie théorique ; et cela je le pense encore, car je n'y vois point d'erreur, ni d'obscurités de doctrine ; ce qu'on y rencontre de difficile tient à la nature même des questions ; et ce genre de difficulté doit être aperçu dès le commencement de l'initiation. Refusant donc d'avancer au delà, je voudrais dire que la célèbre *Critique de la Raison Pure* (comme du reste les deux autres *Critiques* est une grande leçon de vocabulaire. Par exemple il refuse de nommer logique le mécanisme de la preuve géométrique ; et en effet la logique proprement dite ne fait autre chose qu'apercevoir et éviter les contradictions entre un dit et un autre dit ; et cela ne nous découvre jamais quelque connaissance nouvelle. Mais d'un autre côté il refuse de nommer expérience la connaissance que nous prenons de la perpendiculaire, ou de [94] la ligne droite, ou des trois dimensions ; car il s'agit ici pour le vrai géomètre non pas de penser ceci ou cela, mais de comprendre qu'il ne peut penser autrement. C'est de la même manière qu'il nous montrera que nous ne pouvons penser deux temps différents et simultanés, ni l'espace fini en grandeur, et choses de ce genre, qui composent, sous le nom d'analyse transcendantale, ce qu'on peut nommer la description de l'esprit, ou bien l'inventaire des formes de la connaissance. Et ce qui enlève tout espoir de jamais philosopher correctement, c'est si l'on va croire, par exemple, que l'unité du moi est un fait de l'expérience, alors que c'est une forme, d'après la nécessité de laquelle nous ne pouvons jamais juger que nous avons deux moi •sans juger par cela même que nous n'en avons qu'un. Ce que la proposition « je suis double » met assez en lumière. J'insiste sur cette idée qui se trouve peut-être un peu cachée au commencement de la Déduction Transcendantale des principes. En effet l'unité du moi est bien le principe des principes ; mais dans un résumé les titres de chapitres prennent trop d'importance. On comprend bien qu'une lecture de bout en bout corrige ces premières erreurs. Je ne cherchais pas plus ; je n'ai jamais cherché beaucoup, sachant que les portes s'ouvrent d'elles-mêmes si seulement on ne pèse pas dessus de tout son poids. Je crois avoir bien compris ce que dit Descartes, que le grand amour que nous avons pour la vérité est souvent cause que nous la manquons. Au reste, quand je recommence à être disciple et à ne pas voir loin, ce

n'est jamais comédie ; il faut toujours que je recommence ; et c'est pourquoi je n'arrive jamais au point de critiquer ; je sais bien par expérience que c'est toujours trop tôt de critiquer. Et au reste ceux qui critiquent, l'auteur fond en leurs mains, même Platon ; surtout Platon, qui a bien su se garder des [95] critiques. Mais tous les auteurs se défendent plus ou moins, et naturellement aux dépens du lecteur pressé. Un de ces déblayeurs et dévastateurs disait de Kant pour commencer : « J'admets tout Kant, moins le noumène. » J'aurais voulu le rappeler au vocabulaire. Noumène veut dire ce qui est pensé par l'intelligence pure, et sans aucun secours des sens ; et ce mot ne peut pas avoir d'autre signification. Cette remarque aurait fait tomber dans le vide le bavard en question, car il n'était pas sot. Mais je n'ai jamais vu un bavard écouter quelque chose.

[96]

**Histoire de mes pensées.****10**

---

# LES PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

On n'a point vu paraître encore les *Propos*. C'est qu'ils naquirent seulement en 1906, c'est-à-dire quatre ans après que j'eus quitté Rouen. Le journal *La Dépêche de Rouen*, où je les écrivis, n'était encore qu'en projet quand je vins à Paris. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que mes amis de là-bas me demandassent secours. Je répondis par des articles hebdomadaires de deux colonnes, qui eurent pour titre successivement *Propos du Dimanche* et *Propos du Lundi*. Ne cherchez pas ces articles ; ils sont nids. Je n'en étais pas le moins étonné. Cet article hebdomadaire empoisonnait toute ma semaine ; je cherchais deux ou trois idées ; je rédigeais en une forme convenable ; tout était plat. Qu'y faire ? C'était encore mieux que rien.

Une expérience me fit comprendre que les lecteurs sont de bons juges. Depuis longues années déjà (depuis 1891) je retrouvais aux vacances de précieux amis que j'avais connus à l'occasion d'un préceptorat de deux mois. J'ai voulu raconter ces heureuses vacances dans un écrit qui a pour titre *Mémoires de deux amis*, et qui devait être à mes yeux un pieux hommage à la mémoire du plus cultivé et du plus affectueux de ces amis. Cet ouvrage ne [97] m'a pas paru suffire à cette fin. La raison en est, à ce que je crois, que je n'apprenais guère ni de lui ni de nos compagnons. Lui ne voulait pas s'élever au-dessus de l'empirisme de Taine, qu'il rendait brillant par un esprit vif et jeune ; et je faisais le sophiste pour animer la conversation ; c'était gai ; c'était délicieux. Il faut dire que ce précieux ami revenait de loin, ayant conquis

sa liberté de penser par son courage sur une famille de prêtres et de sacristains. J'étais heureux avec lui ; mais quand je le quittais tout restait à faire. C'est pourquoi je ne voulus jamais le comprendre. Il fut éminemment ce que sont encore tant d'amis inconnus avec lesquels je vis difficilement. Il fut, et très explicitement, celui qui a résolu de penser à bon compte, et qui prend comme moyen d'investigation la doctrine, si l'on peut ainsi dire, de l'association des idées, la plus nulle de toutes. Or je sais que cette facilité séduit toujours trop. J'ai vu qu'elle s'accommode aux intérêts et aux passions ; je devine que le jésuite n'en prendrait point d'ombrage, ni le tyran non plus. Laissez grandir le déterminisme contemplateur, laissez-le vieillir, il se changera en fatalisme irrité. Cela revient à dire que la politique du bonheur est de toutes la plus traîtresse. En cet ami, qui jusqu'à son dernier souffle se montra juste et bon, je voyais donc paraître comme une ombre tous les cafards de l'utilité, de la solidarité, de la société-reine et de la propagande. Bref je n'ai point de tolérance devant cette nouvelle église, qui a sa caponnière comme l'autre avait ses bûchers. Et peut-être n'ai-je point du tout de tolérance. Cela vient de ce que j'ai bien compris qu'aucune vérité jamais ne se peint en nous comme dans une chambre noire, et qu'il faut un rassemblement de soi et un parti pris sans faiblesse pour saisir la moindre lueur en n'importe quelle question. Discussion et politesse exténuent l'esprit. C'est [98] pourquoi si l'on n'est pas assuré d'être écouté avec toute faveur et sans objection, il ne faut point se livrer. Au reste une vieille amie de ce temps-là, et de cette société-là, qui avait l'esprit fertile, mais des moments de jugement aussi, me dit un jour qu'à contredire par politesse on se faussait l'esprit. J'ai donc pris pour moi le mot de Marc-Aurèle : « Pousser ensemble, non penser ensemble. » Au reste cela n'empêchait pas ces fidèles amis d'être bons juges du style. Et j'en viens, après cette parenthèse de solitaire rêverie, à l'expérience que je disais. Ils avaient obtenu, car je résistais, qu'on lirait enfin ces articles de La Dépêche ; et je les voyais aussi disposés à me louer que je pouvais le désirer. L'effet de cette lecture solennelle fut celui d'une pièce qui tombe à plat. Je les mis à l'aise en leur disant ce que j'en pensais. Je ne nomme point humiliation ce genre d'expérience. Ce qui m'eût humilié c'eût été de me consoler par leurs maigres compliments. Après cela il fallait prendre parti.

J'en délibérai un peu après avec un négociant de Rouen, qui était puissant au journal, et qui espérait beaucoup de moi. Je lui dis que

j'avais résolu d'écrire un court article tous les jours ; que cela me permettrait de réparer aussitôt un article manqué. Il ne fut pas effrayé de ce projet, et je mis ce travail en marche, qui se trouva, comme j'avais prévu, bien moins pénible que l'autre. On ne met point de prétention dans un court article ; on va lestement ; on arrive au trait final ou bien on n'y arrive pas. Si l'on manque la pointe ce n'est qu'un petit malheur. Et d'autre part on ne peut s'empêcher de chercher les occasions les plus variées de dire quelque chose. Je m'égarai souvent fort loin du journalisme traditionnel. Enfin le ton et le style de mes cahiers d'exercice se montrèrent dans mes *Propos* quotidiens. Ce que j'appris dans ce travail audacieux, [99] rapide et sans retouches, n'est pas aisé à expliquer. Avant d'en venir au détail, je veux dire un mot du mécanisme de cette collaboration.

Je n'étais pas payé, bien entendu, puisqu'une fois de plus je venais au secours d'un journal pauvre. Je devais du moins avoir toute liberté. Cela fut contesté, mais je ne cédaï jamais. Quelque temps auparavant La Revue de Métaphysique avait refusé fort poliment un article en effet trop court. Je n'examinai point s'ils avaient tort ou raison ; je n'écrivis plus jamais pour eux. À l'égard de gens qui auraient trouvé scandaleux de payer, c'était bien le moins. Dans la suite et à la fin de la guerre, le journal *L'Œuvre* me demanda une collaboration quotidienne, celle-là bien payée ; mais au premier article je remarquai une coupure qui n'était pas de hasard ; ils ne nièrent point, et je m'enfuis en refusant de discuter. Je ne conseille pas d'imiter cette sauvagerie qui refuse le mors. Je note seulement qu'encore aujourd'hui je ferais de même ; et jamais je n'ai admis qu'un éditeur examine mon manuscrit avant de le prendre. Il faut que le lecteur connaisse cette fougueuse liberté, car c'est à mes yeux un article de méthode et un ressort du style. Nul genre de censure n'était reçu, pas même l'éloge ; il n'existe pas de moi à un critique quelconque une lettre de solliciteur, ou seulement pour remercier. C'est moins un trait de caractère qu'une manière d'écrire ; il me faut de l'espace libre, comme aux chevaux de course.

Le blanc du papier, c'est de l'espace libre. Et comme il faut bien se discipliner soi-même, je me trouvai à l'aise dans les deux pages de papier à lettre qui furent la mesure de mes *Propos*. Je voyais le terme, je l'acceptais, comme un poète qui fait un sonnet. Bien rarement il fallait étendre le développement ; souvent il fallait le resserrer, et [100] cela

sans espoir de rature, car le temps manquait. Je crois que ces conditions matérielles importent beaucoup. En examinant les poètes, j'ai compris pourquoi elles importent ; mais comment elles façonnent aussi la prose, et jusqu'à faire ornement, cela est moins clair pour moi. Peut-être l'improvisation libre et sans retouche exige-t-elle un espace qu'on saisit d'un coup d'œil, que l'on divise d'avance, et une sorte d'estimation, comme d'un saut à faire. Cette précaution revient sur le style, et forme une sorte d'équivalent des règles de la versification. M'étant soumis à une règle si dure, je ne réussis pas souvent comme j'aurais voulu, mais je réussis quelquefois. À quoi au juste ? À donner du mouvement, de l'air, de la hauteur. Les conditions que je m'imposais me détournaient de penser jamais au lecteur, et aussi d'ajouter une idée et encore une idée, comme on fait si naturellement quand on développe sans craindre de manquer de papier. Et j'étais assez disposé par l'enseignement même, à ouvrir des parenthèses dans les parenthèses. Ici, nul moyen de passer d'un propos à un autre. La barrière terminale se rapprochait, à mesure que d'autres idées se montraient ; elles se trouvaient refoulées, et, je ne sais comment, venaient gonfler l'idée principale. Il se peut que les métaphores soient une manière d'ajourner un autre problème. Certainement il y a dans le trait, quand il porte bien, un poids de choses non dites et pourtant annexées à l'expression. De là une sorte de poésie et de force. Les musiciens qui composent une fugue sont ainsi quelquefois soulevés par la strette qui est le moment où tout se rassemble, jusqu'à passer dans un anneau. Tout arrive comme en foule, et il faut serrer, et il faut passer, et faire vite. Tel est mon tour d'acrobate, autant que j'en puis juger ; au reste je ne l'ai pas réussi une fois sur cent.

[101]

Je dois remarquer encore une autre condition, qui est que l'œuvre courte soit imprimée aussitôt vaille que vaille (les épreuves furent toujours corrigées au journal), et qu'on la lise le surlendemain. C'est alors qu'on voit ce qui manque, et sans pouvoir réparer. Très heureusement, car on refait, on s'exerce de nouveau sur le même thème. Ainsi font les musiciens, qui recommencent vingt fois et cent fois. J'étais donc en situation de travailler même quand je ne l'aurais pas voulu, et sans me soucier des pièces manquées. Je croirais assez que ce court effort, mais à toute puissance, est aussi à la mesure du lecteur. On ne parcourt pas un article dont on voit le bout ; on prend le courage de le

lire. Le fait est que le succès vint assez vite. Cela veut dire, que sur 25.000 lecteurs il s'en trouva dix ou vingt qui coupèrent et collèrent les Propos, et peut-être un millier qui les lurent chaque matin pour commencer. La fidélité de ces premiers lecteurs est quelque chose d'incroyable. Ceux qui existent encore liront sûrement ces pages, et se réjouiront de leurs jeunes années, comme je fais des miennes. Confiance ! Vienne seulement l'idée d'un tyran ; le feu n'est pas éteint.

J'eus bientôt occasion de me faire lire devant les amis de campagne dont j'ai parlé. Cette fois-ci ce fut le succès ; il est vrai que je choisis-sais les Propos les mieux venus. Toutefois je trouvais là aussi, ou bien je formai, de vrais croyants, qui finirent par aimer tout. J'ai rencontré aussi le fanatique, qui préfère les esquisses mal finies. Et toujours, loin comme près, l'obstiné qui dit non, et ne veut absolument pas prendre au sérieux, ni même du tout prendre, ce genre de littérature. Je puis aller jusqu'à comprendre cela ; car il y a des proses qui me plaisent parfaitement, et qui ne ressemblent point du tout à ce que je peux faire. Par exemple la prose [102] de Valéry me ravit, et elle est juste à l'envers de la mienne.

Cette course au galop, et avec obstacles, dura jusqu'à la guerre ; et on peut même dire qu'alors elle prit fin ; car il ne m'arriva plus jamais d'écrire quotidiennement pour un quotidien. Mon apprentissage se trouva terminé à ce moment-là. J'avais poussé devant moi et dans l'ex-périence un certain nombre de thèmes qui prirent plus ou moins de corps, et plus ou moins d'ornement. Je pensais tout à l'heure au tyran ; voilà un thème ; et je le traitai plus d'une fois par l'indignation, mais le plus souvent par une sorte de mimique ; je devinais la pensée du tyran en me faisant tyran. J'ai fini par concevoir très bien la monarchie et la tyrannie ; j'y ai gagné de ne jamais m'étonner de certains excès, d'odieux ou de ridicule, qui me paraissaient très naturels, à mesure que je comprenais cette parole de Platon, que l'on n'est pas tyran impunément. Mais de mon galop intrépide, et sans regarder derrière moi, j'ar-rivai à penser que nul n'est le maître impunément. D'où la politique m'apparut nouvelle. Car les amis de la justice ne souhaitent ordinaire-ment qu'un bon maître ; et c'est ainsi que la République se corrompt de minute en minute. Et pour moi le bon maître est bien plus à craindre que le mauvais. On voit ce que de bons esprits jugent exces-sif dans mes pensées. Au contraire je suis bien assuré que le vrai est

excessif, en ce sens qu'il faut passer au delà et bien au delà d'un point de modération si l'on veut comprendre même la plus simple chose.

La religion m'apparut bien plus nouvelle alors que la politique. Là aussi je faisais parler le prêtre, et j'essayais de deviner ses pensées, ce qui est deviner ce qu'il devrait penser. L'homme qui dialoguait de ces choses avec moi [103] je le nommai le R. P. Philéas. Et me voilà à réfuter le jésuite, ce qui n'était pas bien difficile, et me ramenait à la politique. Mais soutenir que la politique est le tout de l'Eglise, c'est oublier tous les saints, ou presque, et c'est oublier aussi le monastère. J'avais vu étant enfant l'intérieur de la Grande Trappe, où mon père allait souvent soigner les bêtes. Je connaissais le Frère Muet et aussi le majestueux Père Blanc. Que signifiait tout cela, je n'eus pas de peine à le deviner, même sans Dieu. Même physiologiquement je comprenais que le jeûne, le travail, la couche dure et matines étaient de bons remèdes contre les passions et contre l'insomnie. Il m'apparaissait que la religion ressemblait fort à l'homme, et était faite à sa mesure. Car une de nos grandes affaires est de dormir et de ne point voir de fantômes ; et l'homme réfléchi ne devrait point laisser les remèdes à la merci des sorciers. Lisant en ce temps-là *Les Martyrs* de Chateaubriand, je riais de son ciel, de ses anges, et de toute la machinerie. Mais j'étais amené à rechercher ce que l'Eglise avait changé dans le monde païen. D'abord tous les dieux inférieurs, Satyres et Œgipans, évidemment liés au culte de l'animal ; et puis les oracles, qui n'étaient toujours qu'une interprétation des nuages, des sources, des fumées, des vols d'oiseaux. En même temps les sacrifices humains, qui n'étaient souvent que consultation d'oracles, ou suite d'oracles, comme la mort d'Iphigénie nous le rappelle. Or je ne voyais rien à regretter dans ces religions agrestes, plus propres à exciter les passions qu'à les calmer. Même, par ma coutume de loger plutôt les passions dans le corps que dans l'esprit, quelquefois je m'approchais plus près d'un secret redoutable ; car c'est peu de dire que les passions réveillent l'animal en l'homme. Il fallait encore comprendre que la passion, cette fois remontée au niveau [104] de l'esprit, enfermait une mystique de la nature, une gloire d'être animal, une ivresse enfin qui divinisait nos propres folies. Et je trouvais que l'image de Satan n'était pas mal choisie pour rassembler toutes les tentations auxquelles l'homme est sujet non pas parce qu'il est animal, mais parce qu'il est aussi juge de l'animal. Voilà encore un exemple de cet élan des pensées, qui semble dépasser le but, au lieu

qu'il l'atteint à peine. Je remarquais que les sociologues, qui commençaient (ou plutôt recommençaient) à nous assourdir des sauvages, ne semblaient point du tout savoir qu'Us approchaient quelquefois de se connaître eux-mêmes. Au contraire, et par une hypocrisie qui m'étonnait, ils semblaient avoir pour règle de comprendre les sauvages comme tout à fait incompréhensibles ; au Heu que, dans les exemples qui voulaient me prouver cela, je lisais justement tout le contraire. En quoi je pensais contre tout le monde. Car ni les croyants ni les incroyants ne s'arrangent d'une idolâtrie encore aujourd'hui naturelle, ni d'un christianisme qui n'est alors qu'un remède très raisonnable aux folies de l'animal pensant. Pascal au contraire, et je le voyais bien, avait relevé cette mode de placer le Christianisme tellement au-dessus de l'homme que c'est alors tout miracle et tout mystère. Et les incrédules se gardaient cette cible bien aisée à toucher.

Pourquoi je n'allais pas par là ? Il me semble que c'est parce que je trouvais les chemins bouchés. On a bien vite réfuté Pascal. On serait bien vite pascalien ; mais cela ne mène à rien ; cela n'explique pas l'expérience. J'aime mieux les bonshommes de Port-Royal demandant à M. de Sacy si l'on pouvait tirer à balle contre les pillards et M. de Sacy répondant que non. En cet exemple l'homme est seul sur la terre, et ingénieux contre les fureurs comme [105] il l'est contre les bêtes, contre les eaux, contre le feu. C'est ainsi que galopant comme j'ai dit, je cherchais mon chemin, et le trouvais par la moindre résistance du fourré. J'ai conclu que mes confrères en pensée ne se fiaient guère à leur pensée ; sans doute ne voyaient-ils là qu'un moyen de prendre importance. Cette idée elle-même a de l'excès ; mais quelquefois on se dit que toute la bêtise des docteurs vient de ce qu'ils regardent à leur puissance, et craignent jusqu'au tremblement de se tromper.

Je fus plus long à apercevoir le vrai rapport du Christianisme à la religion Olympique. Là-dessus Hegel m'a beaucoup éclairé par la séparation ou mieux par l'opposition qu'il découvre entre Jupiter et les anciens dieux. Je compris alors par contrecoup que Jupiter n'est autre que le dieu de la force humaine, mais collective et disciplinée. Toutefois ici je me trouvais seul par une raison que je sentis au bout de mes doigts, c'est que la religion Olympique, sous les noms nouveaux d'armée et de patrie, l'emportait encore dans presque tous les cœurs, chrétiens ou non, sur la religion de la Croix. Cette double victoire du Christianisme, et la seconde tellement pénible et à peine assurée, me

firent considérer le Christianisme comme un moment de l'humanité, moment qui valait par soi, et que je ne concevais ni dépassé, ni même dépassable. C'est en cela que je ne fus jamais hégélien. Et c'est en cela que les hégéliens ne purent jamais bien me comprendre ; car, par l'impulsion de ce puissant système, ils croient toujours qu'ils en ont fini aussi bien avec les oracles et les miracles qu'avec le capitalisme. Pour moi j'expérimentais que ces choses prétendues passées renaissent toujours, et de la même source, qui est l'homme et qui ne change point.

[106]

Examinez toutes ces thèses, vous verrez qu'elles ne sont ni cachées ni difficiles à entendre. Aussi tout naturellement elles entraient dans les *Propos*, ou plutôt elles y faisaient irruption, massacrant mes propres petites idées ; car il est bon de dire que toutes ces erreurs des sociologues et des autres incroyables, je les retrouvais en moi-même toutes les fois que j'abordais le problème religieux. Comment aurais-je pu suivre Renan ? N'étais-je pas amené au contraire à penser, comme je l'avais senti dès le commencement, que Renan n'a jamais eu une idée ? Le penser c'était tout facile, mais il fallait de l'audace pour le dire, et surtout pour le dire en un article d'une demi-colonne au plus. Cette manière fit scandale, je le comprends bien. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Les gros livres, et encore ne furent-ils jamais très gros, devaient venir à la suite des *Propos*, et ne remédièrent nullement à la réputation que j'eus désormais d'improviser et de m'amuser. Je n'ai rien fait pour vaincre ce préjugé ; j'étais bien plus pressé de défricher mon propre terrain. On dira que c'est trop mépriser l'opinion. Oui c'est encore une sorte d'excès ; mais penser est un excès. Je n'ai jamais rien trouvé qu'en tout élan et toute force. Je sais bien pourquoi, et j'essaierai de le dire. Je ne voulais maintenant qu'expliquer comment les lieux communs du journalisme me lançaient dans la philosophie la plus difficile, qui, dans le fait, est celle de tout le monde.

Qu'y avait-il encore dans les *Propos* de ce temps-là ? Presque continuellement et à propos de tout une analyse des passions, ou plutôt des émotions, d'après les mouvements du corps humain. On dit que cela est cartésien, et il est certain que Descartes m'a beaucoup appris là-dessus. Mais enfin il n'y a point d'autre chemin pour expliquer la peur, la colère, le désespoir, et le dessous même de la [107] haine et de l'amour. Je trouve admirable de renvoyer à Descartes (toujours supposé réfuté depuis longtemps) une idée qui court devant nous et qui n'a

point de rivale. Mais ce défaut est partout dans la philosophie humaine, et les grands auteurs n'en sont pas toujours exempts. Chacun veut devancer les autres, et inventer tout à neuf. Et le neuf est bien misérable.

Toujours d'après une vue de l'homme nu et n'ayant que soi, je prétendais renouveler les analyses de la richesse, du commerce, du travail, du salaire, et choses de ce genre. Et cette partie souterraine de la politique est celle qui résista le plus longtemps à mes coups de pic. C'est qu'ici le lieu commun est fermé et fortifié comme une banque. Comment soutenir sérieusement que le deuxième million est déjà presque tout imaginaire ? Comment oser plaider pour l'échoppe contre le magasin de vente tout doré ? Et croyez-vous qu'il est agréable d'entendre dire et redire que le travail des mains est le vrai travail, que toute richesse est là, et qu'une heure de travail en vaut une autre ? Trouverai-je un socialiste ou un communiste qui me suivra jusque-là ? Et comment laisser dire que les machines finiront par ruiner l'homme, en multipliant follement le travail sans autant multiplier le produit ? Ces thèses exaspèrent. Elles m'étonnent aussi. J'y reviens. Je les essaie par tous les côtés. Je dirai même que je ne suis pas toujours assuré d'avoir raison. Mais je le dirai aussi bien pour tout. Ma preuve ? C'est que je ne trouve pas autre chose qui me puisse satisfaire. Expliquer tout ? Cela ne se peut, et jamais je ne l'espérai. Le dogmatisme qui choque quelquefois en mon allure n'est en effet que d'allure. Il faut d'abord frapper fort. Le doute vient ensuite ; comme je l'ai dit une fois, et peut-être écrit, le doute suit la certitude comme son ombre.

[108]

Le thème de la nature était bien plus assuré. C'est la toile de fond de toutes mes pensées. J'ai déjà fait entendre que je n'ai jamais pu comprendre comment l'on se connaît soi premièrement. Autant que je pouvais deviner la situation de ceux qui pensent subjectivement, je les voyais enfermés dans des rêves et séparés du monde et développant une existence sans fenêtres, à peu près comme les monades de Leibniz, existence où toutefois il y avait pourtant des ombres de fenêtres et une sorte de monde au dehors ; mais le tout était au dedans et solitaire comme quand nous rêvons. L'analyse serrée de ces fictions insoutenablement appartient à la doctrine enseignée ou ésotérique. Mais il n'est pas besoin de se représenter ces raisons assez pénibles à suivre pour vivre et penser délibérément au dehors ; cela est si naturel ! Là-dessus

les moins instruits de mes lecteurs étaient aussi les mieux capables de me suivre. Eux, comme moi, auraient fermé le livre, si la solidité du monde avait seulement été mise en doute. Et je ne crois pas avoir jamais fait autre chose, quand je décrivais, que nettoyer ce monde de toute la buée humaine, et le voir comme il serait sans nous. Et la première illusion qui devait alors être surmontée était celle de l'horizon, qui en effet n'est pas autre que ce qui m'est près ; et moi-même je suis à l'horizon pour d'autres. Et cette idée si simple est de grande conséquence. Car nous croyons d'abord que les choses inconnues sont autres et nouvelles ; nous le croyons tant que nous les pensons de loin et par conjecture. À voyager l'on apprend au contraire que l'Univers est partout le même. Mais encore mieux on le sait dès que l'on a séparé le monde et l'âme ; j'entends par âme provisoirement ce que nous jugeons faussement être du monde, et qui n'est que de nous. Il y a longtemps que les hommes les plus sages ont vu le [109] monde en étant pour ainsi dire leurs lunettes. Toutefois ils les ont remises souvent sur leur nez, peut-être par prudence, peut-être par scrupule de religion et de morale. Pour moi j'ai toujours lu avec étonnement, et dans les livres que je prenais au sérieux, que quelque Dieu avait fait ce monde, et même l'avait fait pour nous, et que cela se voyait bien, par l'ordre, par la constance, par des lois très sages, et enfin par les éclats de la justice céleste. Pour moi, j'avais choisi. Ce que je voulais bien nommer la justice céleste, c'était l'inertie même de ce monde, qui n'offre aucune trace d'intention ni de volonté ; de ce monde fait d'atomes dansants ; de ce monde que la terre solide nous cache si bien, mais que l'océan nous révèle, et qui nous sauve, si nous manœuvrons bien, par les mêmes lois qu'il nous engloutirait. Cette idée, ainsi présentée, ne passe point, par la raison que l'homme prudent demande d'où je sais si bien ce que veut et ne veut pas le monde. À quoi je riposterais que je sais d'où vient cette idée fantastique qui prête au monde un visage humain. Toute discussion met en péril nos idées les plus assurées ; aussi je n'ai jamais discuté que par jeu ; et dans l'enseignement, jamais je n'ai discuté. Il faut seulement qu'on sache d'où vient quelquefois, et dans la plus simple description, cette transparence du monde qui aussitôt nous fait libres et heureux. C'est pourtant un monde sans espérance, c'est un monde qu'on ne peut prier. Mais le monde qu'on prierait de bonne foi serait un royaume d'épouvante où sorcellerie et magie noueraient et dénoueraient leurs ficelles. Ce qui plaît au contraire à l'homme, même quand il est pris dans la lourde

machine, c'est de retrouver sa propre erreur, sa propre maladresse, et un jugement d'enfant, comme étant cause de tout. Bref je m'étais de longtemps nettoyé des causes finales. Quoique j'aimasse Rousseau [110] presque autant que Platon, je ne comprenais pas sa prière à l'aurore, même muette. Et je ne pouvais saisir ce que me disait souvent une femme pleine de sentiment, c'est qu'en présence d'un beau couchant elle éprouvait le besoin de dire merci à quelqu'un. C'était une femme qui avait connu George Sand et qui l'admirait. Et moi aussi j'admire George Sand ; mais je n'ai que faire d'un dieu des choses telles qu'elles sont. Telles qu'elles sont, c'est tout leur être, et cela ne vaut nullement respect, mais seulement attention.

Ce qui me semblait digne de remarque, en ces pensées sur le monde, c'est qu'elles n'effaçaient nullement la beauté du monde. Bien au contraire, me semblait-il. Et par exemple à mes yeux l'immensité du ciel ne signifiait nullement une providence, ni une charte quelconque donnée à l'homme, mais plutôt une incertitude essentielle et comme un péril absolu. Toutefois je n'arrivais pas à trembler sur le bord de cette autre mer ; et j'en suis encore là. C'est que, comme je l'ai souvent expliqué, le tremblement ne vient point de ce genre de danger. Et, comme Lucrèce l'a si bien dit, c'est l'imagination qui nourrit toute peur. Je laisse les raisons de physiologie, car j'y reviendrai en un autre lieu. Je vois seulement que les hommes pensent tous ainsi, et que leurs jeux le prouvent. L'homme recherche la nature nue ; il s'appuie sur l'océan ou sur le glacier, assuré alors, par l'imminence même du danger, qu'il n'est plus question de bonne ou mauvaise chance, et que la chose suivra seulement son poids et sa pente, sans aucun égard à l'homme. Ces solitudes sont belles, et elles prouvent que Dieu n'est pas par là. On sait que le sauvage sur la terre ferme craint à chaque pas d'offenser le génie de l'arbre ou le génie des pierres. Une telle vie peut sentir pourtant la beauté de l'heure ; car l'homme s'accorde [111] aux saisons et danse au soleil comme le moucheron. Mais une telle vie ne peut pas penser la beauté du monde ; car la pensée n'y a jamais ce mouvement libre par lequel elle respire. La crainte d'offenser quelqu'un est une pensée qui gâte la plus belle aurore.

Ces réflexions sur la beauté, qui peuvent conduire fort loin, ne me venaient guère en ce temps-là. Je ne me posais pas de telles questions ; elles me semblaient fort difficiles ; et je ne crois pas qu'on trouvera, dans la série de Propos antérieurs à l'an quatorze, la moindre prépara-

tion au *Système des Beaux-Arts*. Mais par une netteté de physique, et par une assurance que j'ai toujours eue que le petit ou le loin sont tout comme ici, et que tout le mystère de l'univers vient d'un entrecroisement de causes aisées à connaître et chacune sans mystère aucun, je me livrais avec bonheur à cette immense existence, et n'y faisant nulle tâche de sentiment, par cela même j'en avais le sentiment pur, et une sorte d'amour animal confirmé par l'esprit. C'est par cette pureté de couleur que la plus courte description peut creuser soudain l'espace et évoquer soudain le monde et ses marées. Sentiment que j'ai trouvé si vif dans Rousseau, et surtout quand il ne pense pas au créateur. Toutefois cette grande idée du monde tremblerait quelquefois si elle n'était soutenue par un travail d'analyse qui compte parmi les plus difficiles ; car la réfutation de l'Idéalisme est pleine de pièges. Aussi ne trouverait-on point de trace, en mes écrits de ce temps-là, d'une philosophie de l'existence comme telle, qui veut des développements plus longs et plus suivis. Mais qu'importe ? Il y a une manière de chanter qui montre que l'on n'a pas peur, et qui rassure toute la terre des hommes. Et il me vient encore là-dessus une idée, c'est que les siècles pieux n'ont pu connaître ce qu'on a depuis appelé le sentiment [112] de la nature. Ce sentiment n'est pas dans Pascal, qui bien plutôt aurait horreur de la nature.

Voilà à peu près ce que l'on trouverait si l'on consultait, dans La Dépêche de Rouen, la collection des Propos jusqu'à la guerre. Ces idées-là avaient leurs racines ailleurs, et se nourrissaient d'un travail continu ; car mon métier exigeait toujours plus de recherches, et surtout depuis 1909, époque où ma carrière de professeur se trouva fixée selon mes désirs. Je dois maintenant donner une idée de ce travail, et cette perspective est aussi sévère pour le lecteur que pour moi. Car je ne pris plus alors mon métier comme un jeu de rhétorique, et je donnai dans les récifs de la pensée spéculative. Mais il est vrai aussi que depuis ce temps-là mes fidèles lecteurs en ont vu bien d'autres. Et au reste les difficultés véritables forment la pensée quotidienne de n'importe qui. Courage donc !

[113]

**Histoire de mes pensées.****11**

---

# PLATON

[Retour à la table des matières](#)

J'avais deux auditoires, l'un et l'autre de très haute qualité, les garçons de Henri IV et les filles du Collège Sévigné. La même doctrine des deux côtés, et la même méthode austère, qui exclut bien vite les interrogations, les discussions, les exposés faits par les élèves, tous moyens de paresse. L'expérience m'a fait voir que les leçons péniblement suivies, et retrouvées à grand travail, sont ce qui délivre le mieux l'esprit de chacun. Les auditeurs ici et là le devinèrent bien vite, et les beaux parleurs, ou les belles parleuses furent promptement détournés. Quelquefois ils s'en allaient pour toujours ; ce n'était qu'un nom à effacer. Il y eut aussi quelques résistances muettes, et, surtout chez les garçons, un certain art de penser à autre chose tout en guettant de l'oreille ce qui les intéressait, qui changeait de l'un à l'autre. Tout enseignement vit d'inattention. Je crois pourtant qu'il y eut aussi des héroïques, qui absorbaient tout. Je n'en sais rien, et je ne fus jamais curieux de ces choses. Dans les classes de ce niveau-là, on n'a point coutume de pousser les élèves ; à eux de se sauver s'ils peuvent.

J'enseignais Platon, très librement et très bien. Cet auteur a le privilège d'être peu lu, mal compris, et bien [114] célébré. Voilà qui doit donner une fière idée du lecteur moyen et de l'élève moyen, car il se laisse porter par cette inimitable poésie, et, sans se fatiguer beaucoup, il finit par connaître, comme des portes ou comme des chemins de purgatoire, les parties où il faudrait donner cet effort qu'il ne donne pas. C'est savoir beaucoup. Et la manière de Platon, qui va et vient,

s'égare, prend soudain son vol et puis attend le troupeau, est sans doute à la mesure de l'homme, qui, à ce que j'ai remarqué, ne voit jamais bien que du coin de l'œil et après un repos très rusé. J'ai imité très naturellement ces digressions et parenthèses ; non pas les illustres mythes ; j'avais seulement l'art de les allonger, ce qui n'est pas peu. Les récréations, en ces longues heures, consistaient plutôt en énormes badinages, par exemple la brebis expliquant à l'agneau que tout ce qui leur arrive est pour leur bien, que le maître est bon, et choses de ce genre ; ou bien Pharaon rationalisant la traite des esclaves, et si bien qu'il ne trouve plus de contre-mâîtres, ni peut-être de maîtres ; ou encore l'Anglais et sa fille Mary visitant [L'Éthique](#) de Spinoza ; le gardien avec ses grosses clefs, les chapelles latérales, et tout ce qu'on peut imaginer. Ces histoires revenaient d'année en année et recevaient de nouveaux ornements. Aussi le confesseur Janséniste {inspiré du Pirard de Stendhal), qui n'est point curieux du tout ni de connaître son pénitent, ni de lui tendre la perche, et cela par un double amour de la liberté et de la justice. Cet autre genre d'invention mordait plus directement sur les insouciantes garçons. « Supposons que j'aie le secret de vous rendre attentifs et intelligents, et enfin vainqueurs sur tous les autres, je ne vous donnerais pas de telles armes sans précaution. Seulement la main, pour vous aider, vous tendrai-je la main ? Ce ne serait pas juste. Et heureusement il [115] n'existe pas de tels moyens. Supposons une parfaite preuve, qui ne vous laisserait rien à chercher ; je devrais vous la cacher très soigneusement, si je l'avais. L'agneau disait quelquefois qu'une preuve à la rigueur changerait l'esprit en chose, etc. » Ces discours sont Platoniciens ; ils tirent l'âme au moment même où ils semblent l'abandonner. J'aimais ces jeux. Je souhaite que les garçons devenus vieux les retrouvent dans leur souvenir avec autant de plaisir que moi. Je dis les garçons ; car il me semble que l'enseignement donné aux filles avait moins de fantaisie, et cela se comprend.

Sur Platon je ne finirais pas. Le seul dialogue de La République (de belle longueur, il est vrai) me serait occasion de dresser les deux parties de doctrine qui sont encore aujourd'hui éclairantes et sans aucune faute. La Caverne illustre la première, par une métaphore justement célèbre et que l'on n'épuisera point. Le mythe de Er illustre l'autre. Et il n'y a point un élève, parmi ceux qui m'ont connu, qui n'aient passé plusieurs fois sous ces grands arceaux. Ici je ne puis mar-

quer mes propres progrès ; à chaque fois j'avançais, et à chaque fois j'avancerai. Un de nos commentateurs de Platon, de ceux qui en sont à le réfuter, ouvrirait ici de grands yeux, disant que tout cela est bien connu et même enfantin. Le fait est que j'admire à chaque fois plus les degrés du savoir, et ceci qu'on peut tout savoir en un sens, sans savoir rien. Car il n'est pas, me disais-je, une vérité, si cachée qu'elle soit, qu'on ne puisse tenir et même très bien, par l'expérience. Les Chinois et les Égyptiens, par l'antiquité de leurs archives, possédèrent les comètes et les éclipses sans avoir besoin du détour mathématique. Je tenais ainsi, si je puis dire, une des oreilles du *Pragmatisme*, qui commençait pour lors à se montrer arrogant. L'autre oreille on l'empoigne dans le *Théétète*, [116] et c'est Protagoras lui-même qui vous la donne à prendre. C'est ainsi que l'on arrive à relever soi-même cette thèse jusqu'au niveau du tyran ou du général d'armée, qui prend toujours comme vérité ce qui lui est utile, et seulement cela. Occasion d'un badinage encore dans le genre de ceux que je citais, car il est utile de faire croire aux troupes que l'ennemi est en fuite, et il est utile de faire croire aux assassins que le tyran est invulnérable. Je ne vois pas de meilleur chemin pour découvrir l'âme du système, qui se montre enfin pénétrant et fort comme il est, au moment où je comprends que, pour être sûr d'être libre, il suffit de le bien vouloir ; mais d'abord il faut le vouloir. C'est donc en poussant ce paradoxe, qui d'abord, est assez languissant, que j'ai trouvé la vraie foi. Il y a d'autres chemins ; et les concordances font preuve d'une certaine manière. C'est pourquoi je conseille de lire Platon et encore Platon. Revenez maintenant dans la *Caverne* et écoutez les captifs, comme ils ont bien la science des captifs, d'après les ombres et reflets, et même sans limites qu'on puisse voir, s'ils ont le temps et la patience.

Je dois prendre cette occasion du Pragmatisme, qui vient de montrer son visage de faux témoin, pour jeter ici toute la clarté que je pourrai. Je me souviens que les Eléphants de Pyrrhus (les courageux garçons) peinaient là-dessus comme des laboureurs. Une première remarque à faire, c'est que l'âme du Pragmatisme c'est une doctrine de la foi comme volontaire. L'on vient de voir, et l'on verra, que c'est bien ainsi que je l'entends ; mais il faut toujours retourner et en quelque façon détordre cette doctrine torturée par la double inquisition des ecclésiastiques et des incrédules. Car ce n'est pas parce le Pragmatisme est le vrai qu'on est réduit à croire ce qui fait besoin à notre esprit ; mais

au contraire, ce qu'il y a [117] de vrai dans le Pragmatisme, c'est la foi première, qui en fondant toutes nos connaissances, condamne enfin comme mauvaise ruse tout le reste du Pragmatisme. Car, pour me borner à la hardie manœuvre de Descartes contre les apparences toutes malicieuses, c'est le libre doute, et réfugié en soi seul, qui fait paraître enfin le monde comme un pur cristal désormais nettoyé de l'homme. Il ne fallait donc que mettre en place la vérité du Pragmatisme, ce qui lui enlève à la fois son masque et son nom. Car ce n'est point le besoin d'agir sur les choses qui nous conduit à une connaissance aux yeux fermés ; mais c'est la pure action toujours première, l'action dans le jugement, qui au contraire nous ouvre les yeux, et vivifie, à travers les idées, jusqu'à l'expérience. Et au reste c'est encore Platon, qui sera là-dessus notre instituteur, puisqu'il nous a découvert, au degré supérieur de l'opinion, l'immense domaine du savoir aveugle, qui comprend tout le savoir, je veux dire tout le domaine possible du savoir, et sans la moindre lueur de savoir. C'est pourquoi je conseille, sans me lasser, que l'on considère encore longtemps la claire et obscure *Caverne* et ses ingénieux habitants.

La doctrine morale est encore plus difficile à saisir parce qu'elle est dispersée. Mais l'anneau de Gygès nous frappe d'abord au cœur ; car la règle de l'intérêt et de la prudence, si souvent enflée par les empiriques, prend un sens effrayant pour un certain degré de puissance. Cette lumière s'éteint d'abord. Platon nous laisse, (ou plutôt c'est Socrate, si indifférent à notre salut). Dans la suite est dessinée par touches et retouches une doctrine de la justice comme équilibre et santé d'une âme bien gouvernée. La descente aux enfers conclut tout dans sa lumière pâle. Faut-il choisir la puissance, ou ne faut-il pas bien plutôt la craindre ? Si vous Usez en écolier, en copiant [118] même faute de mieux, je vous annonce que vous inventerez à chaque pas.

Mais je veux revenir sur cette merveilleuse description de l'esprit par degrés ascendants. Revenir c'était bien ma méthode, si j'en avais une, et quand tout semblait dit, frapper encore sur les mêmes points, comme si l'on voulait à toute force que Platon l'emporte sur tous, et sur l'idée même qu'on s'en fait. En bas l'opinion folle, qui conjecture seulement, qui considère seulement le vraisemblable. Ici sont les discours des commères, les rumeurs du marché, les aigres querelles, les invectives sonores, tout ce qui se fait croire par la fureur, par la verve, par les grincements mêmes de la voix. C'est l'immense fond de la pen-

sée humaine ; c'est le royaume des Pythies et des prophètes ; c'est l'extravagance courant avec peine après ses mots, dérivant sur un carrefour des sons, butant et rebondissant sur un quiproquo. Ici l'esprit s'accorde à lui-même et se divise contre lui-même, sans autre raison qu'une sorte de panique. Ne cherchez pas loin ; cette pensée, si l'on peut ainsi la nommer, cette pensée est en nous ; cette pensée est le commencement de tout. C'est cette pensée-là que l'homme d'opinion droite apprend à ne pas dire, hors les cas où il montre le poing à un crocheteur ou jette la vaisselle à la tête du serveur. Les jurons redoublés déguisent ce genre de folie. C'est notre creux de vague, à tous.

Au-dessus, l'opinion droite, qui porte la marque de prudence et de modération. L'homme écoute l'homme, voyage, observe les artisans et les métiers, les usages de toute cité, les sentences communément approuvées, ce qu'on répète à part soi, et encore mieux ce que l'on fait. L'argument de coutume a toute force ici, car il est difficile d'admettre qu'un constant usage soit en désaccord avec les conditions réelles. Cette sagesse s'apprend comme un métier, et se [119] vend de même. L'argument d'un Gorgias est toujours qu'il cite ceux qui l'ont consulté, ceux qui voudraient l'entendre encore. Beaucoup de ces sophistes furent législateurs. Mais encore mieux admirerez-vous un pilote, un paysan, un bûcheron, un pêcheur, un chasseur, hommes qui furent apprentis et qui sont passés maîtres, qui savent les plantes, les nuages et les ronds d'eau, qui goûtent et flairent les moindres signes qui annoncent le temps, la récolte, les passages d'oiseaux, qui montrent les plantes qui guérissent, celles qui nuisent, celles qui nourrissent, et en tout cela ne se trompent guère. Mais il faut encore considérer les outils et les machines, et toutes les inventions, arc, levier, roue, moulin, bateau, vache, chien, chat, blé, humus, qui, autant que l'on sait, furent trouvées à force d'essayer et de retenir, et bien avant qu'on en cherchât les raisons. Il est même bon que l'on admire cette providence humaine sans laquelle le penseur n'aurait pas de loisir. Et, ajoutais-je, puisque c'est la mode à présent d'honorer les techniciens et la technique, exercez-vous à respecter ce qui réussit. Récitez un peu le célèbre refrain : « Que savons-nous des choses en elles-mêmes ? Et à quoi ce savoir nous servirait-il, quand les effets sur nous sont tout ce qui nous importe ? Et au reste que connaissons-nous jamais, et que connaissons-nous jamais, sinon les effets sur la main, sur l'œil, sur l'oreille, de cette réalité inconnue qui nous effleure, nous offense et souvent nous

tue ? » Il faut se donner cette évidence, et se donner même cette satisfaction.

Très bien. Mais ce n'est pas tout. Le moindre auditeur de géométrie peut même soupçonner que la connaissance véritable est étrangère à ce genre de preuves qui donnent confiance. Les preuves du géomètre ne donnent point confiance. Au contraire elles donnent défiance. Non qu'elles [120] se passent tout à fait d'expérience ; mais ce qu'elles n'ont pas rigoureusement démontré reste à l'état de demande ; les combinaisons nouvelles sont dites hypothèses ; le sage géomètre se garde bien de les donner comme vraies ou fausses. Ce que je suppose n'est ni vrai ni faux. Ce qui est vrai, c'est la conséquence de l'hypothèse à la proposition. Et même peut-on dire qu'une proposition soit pleinement vraie ? Ce beau mot nous conseille la prudence. La proposition n'est vraie qu'autant que l'hypothèse représente assez exactement la nature des choses. Et comment le savoir, sinon par l'expérience ? Platon a représenté sans faute toute la vertu du géomètre vulgaire, qui toujours descend de l'hypothèse aux conséquences. Et, comme on finira par dire, il ne fait jamais que tendre dans l'expérience un filet mieux préparé à ce qu'on cherche. Faites maintenant le compte des géomètres, de ceux du moins qui ont visage d'avoir trahi quelque chose. Il faut user et épuiser ce besoin de flatter le vif et infaillible calculateur, qui débrouille le chemin entre la définition et l'expérience. Cet homme-là étonnera le pilote. De même celui qui sait calculer l'escompte étonnera l'usurier. Mais en vérité si la mathématique consiste en d'ingénieux abrégés, n'est-elle pas une technique aussi, ou bien une pratique aux yeux fermés, et même volontairement fermés ? Le mathématicien se vante d'ignorer ; telle est sa constante méthode. L'algèbre allège le fardeau de savoir ce qu'on dit. Ces prestiges jouent dans les développements philosophiques de l'illustre Henri Poincaré. Il faut d'abord s'en laisser éblouir, comme on est poli au spectacle des marionnettes. Platon nous attend à la porte.

Il faut n'être pas curieux, il faut n'aimer guère son propre esprit, pour ne regarder jamais aux hypothèses. Car n'importe quelle supposition est-elle une hypothèse ? [121] Non. Quand je suppose, souvent je conjecture, et à partir d'une simple conjecture, je ne puis rien prouver. Il s'agit donc maintenant, tout au rebours du géomètre, de remonter d'hypothèse en hypothèse, en s'attachant seulement à ce qui est digne de l'esprit. Ici paraît l'ordre Cartésien, si opposé à l'ordre des choses,

qui serait mieux nommé désordre. Platon nous laisse ici, peut-être par l'extrême difficulté d'ordonner les hypothèses selon l'esprit. Mais quelquefois il fait briller à notre esprit quelque opposition comme celle de l'un au plusieurs, du même à l'autre, du repos au mouvement, de l'être au non-être. En quoi on n'aperçoit d'abord qu'un certain désordre de clartés, et un étrange jeu, comme est celui du Parménide, qui ne mène à rien.

Platon a mieux à nous dire. Car puisque l'expérience ici ne peut rien nous apprendre, et qu'il s'agit de trouver le meilleur ordre, pour l'honneur même de la pensée, c'est donc, quoi que valent nos essais, c'est donc le bien penser maintenant qui nous conduit. D'où cette magnifique aurore de *La République* qui fait voir ensemble deux soleils. L'un, le sensible dieu des choses sensibles, qui les éclaire, et bien mieux qui les fait être, fleuves, moissons, animaux, hommes. Et, à l'horizon des choses intelligibles cet autre soleil, l'idée du Bien, qui rend toutes les idées connaissables, et même qui les produit toutes. Et ce Bien ne peut même pas être dit une idée ; il l'emporte en dignité sur l'être et même sur l'idée. Admirable soleil ! Et Platon n'en dit pas plus. C'est assez. Le vrai lui-même, le vrai d'une certaine manière est dépassé. Au fait, et maintenant que nous avons accompli le voyage avec tout loisir, le vrai est bien au-dessous de nous. Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Est-ce que tout n'est pas vrai ? Est-ce qu'il n'y a pas une raison d'Etat, une [122] raison du magicien, une raison du fou ? Platon ne nous emmène pas par là. Il se jette seulement, et il nous jette, dans l'impossibilité de penser faux, ce qui est ne penser rien et n'être rien.

On voit par cet exemple comment l'attention redoublée et encore redoublée, qui s'attache religieusement au texte, finit par tirer un auteur hors de lui-même ; ce qui ferait dire qu'on l'invente ; mais j'ai observé cent fois qu'au moment même où l'on croit s'envoler au-dessus des textes, la page suivante fait écho à ce qu'on disait. Ce jeu du commentateur suppose une lecture dix fois recommencée ; et, après avoir remarqué qu'on ne relit guère les extraits que l'on a faits la plume à la main, j'ai fini par savoir qu'il vaut mieux ne rien noter, et ne pas même chercher à retenir, mais plutôt se rendre familier le livre, jusqu'à trouver sans hésitation n'importe quel passage auquel on pense. Ce n'est que culture. Car quel est le barbare qui ferait d'abord des extraits et ne relirait ensuite que cela ? Ce barbare est dans l'homme je le sais bien. Le tout est d'apprendre à lire.

Ces voyages montants et descendants, qui sont tout Platon en image, m'ont appris encore quelque chose que je veux dire maintenant, qui n'est pas facile, que l'on trouvera neuf et obscur. Platon donne des ailes et de l'audace. J'ai appris qu'aux jours clairs il en faut profiter, gardant pour les brouillards la prudence Cartésienne et le soleil à deux cents pas de Spinoza. Donc, remarquant comme il est difficile de monter à cette autre échelle de Jacob, et combien aisément on redescend, le technicien retombant promptement au magicien, et le calculateur au technicien, je me disais que cette instable situation nous est naturelle, et que notre sort est de partir toujours de bêtise, et de promptement revenir à bêtise, comme Socrate sait si bien [123] faire. Ainsi tantôt de refus en refus nous nous élevons, disant à nous : « Non ce n'est pas encore cela. » Et, au rebours, d'acceptation en acceptation nous perdons de vue le Bien, et nous voilà au plus bas. Le plus bas c'est le sommeil. Tout me dit que la Pythie dort les yeux ouverts, et que ceux qui l'écoutent ne sont guère éveillés ; que le technicien n'est pas loin de cet état ruminant, et qu'enfin l'on ne reste guère là-haut, et pas du tout aux étages. Quoi donc en conséquence ? Que cette pulsation continuelle était ce qui nous donnait conscience, et que ces touches successives au ciel de Platon étaient la seule lumière de nos pensées. Ce qui me donnait, après tout, une haute opinion de tout homme, car je voyais bien que tout homme a conscience souvent, mais peu de temps. D'où une doctrine du sommeil et du réveil qui m'a paru quelquefois égaler presque le grand sujet de la conscience, et ramener ce mot au seul sens qu'il ait, comme j'ai déjà expliqué. Ces raisons reviendront ; mais en ces difficiles analyses il faut d'abord finir, et parcourir le tout. Des preuves, si j'en avais, je n'en donnerais point ; ces problèmes doivent rester ouverts, et même exigent qu'on prenne et garde parti. Mais n'en disons pas trop à la fois.

[124]

**Histoire de mes pensées.****12**

---

**KANT**[Retour à la table des matières](#)

Aristote, étonné sans doute de ce que le discours seul eût l'air quelquefois de décider, essaya de mettre en doctrine toutes les preuves qui dépendent seulement du discours. Il y réussit. On ne peut faire mieux ; et l'on a appelé logique l'étude jusqu'à épuisement de toutes les nécessités et impossibilités du discours. Par exemple de ce que nul A n'est B il faut tirer que nul B n'est A, quels que soient A et B. Mais de ce que tout A est B on ne peut tirer que tout B est A, mais seulement que quelque B est A. J'ai toujours enseigné cette doctrine de bout en bout. Il est très important que l'on touche du doigt une nécessité qui n'est pourtant que forme. Je n'en dirai pas plus là-dessus. Cela est très bien fait partout. C'est l'écorce de l'esprit.

Platon avait vu plus loin. C'est Kant qui est le vrai Platonicien, comme il l'a presque dit, comme on l'a dit. En ceci qu'il a aperçu que les nécessités de forme s'étendent bien au-delà des simples lois du langage ; ce qui fit qu'à la logique classique il ajouta la logique transcendantale. Un exemple un peu violent nous jettera dans la question. J'aimais à supposer que les journaux américains annonceraient un jour la découverte entre 12 et 13 d'un [125] nombre entier qui n'était ni douze ni treize, et qui avait jusqu'ici échappé aux recherches. On se moque de cet exemple en disant qu'on sait bien que c'est impossible, et que ce n'est que logique pure. Non, ce n'est pas logique pure. Kant a beaucoup remué les nombres 7 et 5, en se demandant s'ils faisaient par eux-mêmes 12, ou si au contraire la proposition  $7 + 5 = 12$ , n'ajoutait

pas quelque chose au sujet. Il voulut appeler synthétiques des jugements qui enrichissaient notre connaissance, et analytiques ceux qui ne faisaient que répéter ce qui était déjà dit. Je rappelle cette distinction parce qu'elle est fameuse, mais le fait est que je n'ai jamais trouvé de jugement analytique à la rigueur, excepté le très fameux Je pense ce que je pense, qui sera plus loin en bonne place. Le travail utile, en ce commencement, c'est de poursuivre et de vaincre les prétendus jugements analytiques. Par exemple deux et deux font quatre n'est pas un jugement analytique, car deux et deux ne sont pas la définition de quatre. Quatre est formé par  $3 + 1$ . Il reste à prouver que la combinaison  $2 + 2$  donne le même quatre. Pour ce qui est de  $7 + 5 = 12$ , je trouve plus correct de l'écrire ainsi  $7 + 5 = 11 + 1$  ; car  $11 + 1$  est la définition de 12. Et sous cette forme on voit aussitôt que la proposition  $7 + 5 = 12$  veut une sorte de démonstration par décomposition de 5 ( $7 + 1 + 4$ ) ce qui donne  $8 + 4$ , et puis ainsi de suite jusqu'à  $11 + 1$ . J'abrège à regret. Car, dans ces beaux exemples, l'esprit n'est pas occupé par la difficulté de faire la preuve ; il peut alors l'examiner sous tous les aspects. Et que trouve-t-il ? Il trouve que la formation d'un nombre au moyen de deux autres est la découverte d'une essence nouvelle ayant ses propriétés particulières. Par exemple 1 ajouté à 12 forme un nombre tout à fait différent de douze. Et tous ces manèges [126] par lesquels nous décomposons et recomposons les nombres se font par une sorte d'expérience, qui pourtant nous donne le possible et l'impossible, car nous savons bien que 13 est un nombre premier et le sera toujours.

Remontons à présent jusqu'au célèbre David Hume, qui eut l'honneur de réveiller Kant de son sommeil dogmatique ; l'expression est de Kant lui-même. Hume, ce douteur, s'amusait à dire que lorsqu'on attend qu'une bille qui en choque une autre la mettra en mouvement, ce n'était jamais que parce qu'on avait vu toujours un tel effet, de façon que notre confiance venait de cette superposition d'expériences en nous ; mais, ajoutait-il, cette somme d'expériences ne fait rien à la boule ; elle n'est pas dans la boule. Et encore, disait-il, si vous avez remarqué que toutes les faces d'un dé sauf une ont le même nombre, vous serez porté à parier pour ce nombre ; et cette attente, ou sentiment du probable, n'est pourtant pas dans le dé, qui roule dans le cornet et se fixe sur la table sans recevoir aucune impulsion de ces nombres répétés. Rien n'est plus obscur que Hume. Il est plus clair

dans son récit du roi de Siam, qui, ayant toujours vu l'eau liquide, jugea impossible qu'elle pût jamais porter un éléphant. Les expériences du roi de Siam n'étaient pas non plus dans l'eau. Il voulait dire enfin que notre confiance la plus forte n'annonce encore rien sur le possible et l'impossible, et que, partout où l'expérience nous instruit, elle se borne à ce qu'elle dit et n'engage jamais l'avenir.

L'expérience  $12 + 1$  engage l'avenir. Et tout ce qui est expérience dans la géométrie engage l'avenir. Exemple de Kant, on ne trouvera jamais le moyen de superposer une oreille droite et son image dans une glace. Or ces deux formes sont identiques par le concept. Ce qui fait qu'elles [127] ne sont pas superposables, c'est une disposition des parties qui devient claire dès qu'on y fait attention, et qui rend la superposition impossible. Je connais dans ces formes, et dans toutes les formes, une nécessité qui ne tient point à la matière de la chose, mais à des relations dans le pur espace. Et c'est toujours par des constructions, par des maniements que je m'assure de ces propriétés de l'espace que je ne puis mettre en discours. Je mène une ligne droite, et je sais ce que c'est que ce rapport entre deux points ; je le réalise, et pourtant il est sans corps, car ce n'est point sur le tracé que je raisonne. L'espace serait donc de forme. Et au reste dès que l'on comprend que l'espace ne consiste qu'en relations, on sait qu'il est pensé, et qu'il ne peut exister. Kant cherchait bien comme Platon, mais en prenant les formes par le bas. J'insistais ici jusqu'à fatiguer. Mais quand on sait distinguer forme et matière, que pensera-t-on d'un espace courbe ou droit, d'un espace fini ou infini, d'un espace chose ? Les charlatans sont en fuite. On dira qu'on ne voit pas bien en quoi cela sert la justice et la paix. Patience un peu ; c'est qu'on le verra.

La formation des nombres, les décompositions et transpositions (aussi dans l'algèbre) supposent l'espace pur, c'est-à-dire une étoffe dont on est sûr, où il n'y a ni pièges ni surprises. Mais dans la conduite de ces séries, ou successions, ou suites, se montre une autre forme moins sensible, plus abstraite, le temps. La mécanique pure suppose la forme temps, et parfaitement connue avant l'expérience, puisqu'on prédit la position du mobile, la rencontre des courriers, et choses de ce genre. Mais la seule arithmétique prédit aussi sûrement lorsqu'elle calcule le terme de rang  $n$  d'une série. Et nul ne va supposer que le suivant d'un nombre ou le suivant d'un terme [128] puisse jamais manquer. Toutefois les difficultés sont telles ici, et les paradoxes sont si fa-

ciles, que je crois qu'il faut méditer plus d'une fois sur le temps, quoique l'exposition de cette forme soit courte et bien claire dans la *Critique de la Raison Pure*.

Espace et temps sont des formes, c'est-à-dire des manières de penser, mais nécessaires, et qui vont par suite donner une éclatante notion de l'esprit ; car c'est au moins l'esprit humain, pour ne pas dire l'esprit universel. L'espace est homogène et continu ; il ne manque jamais et on sait qu'il ne manquera jamais ; il est des deux côtés d'une limite quelconque, et il est tout cela avant toute expérience, entendez par là qu'aucune expérience n'y peut et n'y pourra rien. De même l'espace est un. Le temps aussi est un. Comme dit Kant deux temps différents sont successifs et non simultanés. Tout événement quel qu'il soit est ou avant ou pendant ou après tel autre. Il y a un en même temps de tout. En même temps que la mort de César il y eut un état du monde, jusque des nébuleuses-spirales. Telle est la chronologie absolue. Mais regardez-y bien. Cela vous mènera loin. Hume n'est déjà plus qu'un naufragé imperceptible.

Un scrupule ici, et qui éclaire Kant tel qu'il fut. Ces formes de l'espace et du temps sont-elles des idées, ou des concepts, ou des principes ? A parler rigoureusement non, car elles sont inséparables des objets. Dans la perception naturelle, nous connaissons l'espace même des géomètres ; et nous voyageons et vieillissons dans le temps unique. Ces formes sont donc marquées de nature ; et il importe de faire une description exacte et de retenir cette différence. Nous dirons que l'espace et le temps sont des formes de la sensibilité. Je citerai Hegel et Hamelin qui l'un et l'autre ont négligé cette différence. Pour moi, fidèle toujours [129] à ceux qui m'ont instruit et qui ne m'ont pas trompé, je garde cette prudente position ; et quelquefois je m'en suis félicité. Au temps dont je parle je marchais comme l'alpiniste, et j'écoutais le guide.

Un degré est franchi. Nous nous élevons maintenant jusqu'à l'Entendement. *L'Analytique transcendantale* succède à *l'Esthétique transcendantale*. (Esthétique veut dire connaissance sensible ou perception.) Ici nous sommes en présence de la plus belle construction. Vous trouverez dans La Critique ces tableaux en forme de croix, et ces quatre titres à trois divisions, qui doivent toucher l'apprenti philosophe. Je n'ai pu surmonter cette impression. C'est que tant de fois je suis revenu dans cette sorte de forteresse ; tant de fois je m'y suis

maintenu et défendu, sans jamais reculer à partir de là. Pourquoi ? C'est que ces tableaux forment un inventaire sans reproche, et que toutes les manières de penser une expérience quelconque y sont réunies et mises en ordre. Rien n'est plus rare à mes yeux qu'une bonne énumération. Et il n'y a pas de pourquoi.

Les jours d'hiver convenaient pour cette recherche. Nous écrivions à la craie, et en beaux caractères, les trois tableaux correspondants, des catégories (formes d'affirmation), des jugements, et des principes. Le passage aux principes est le point de difficulté ; car que nos manières de juger soient une législation pour la nature, c'est à quoi on résiste, et on a bien raison.

À dire vrai les formes de la sensibilité nous ont préparés. Car il est clair que la géométrie, sans jamais prédire les formes réelles, saura les saisir toutes, et que le problème des courbes prédit une fois pour toutes, sans prédire aucune donnée. Ces remarques font voir que ce qu'on sait a priori, selon l'expression célèbre de Kant, ce [130] n'est jamais ce qui arrivera, mais seulement la forme de ce qui arrivera. Et il faut dire et redire que toute connaissance selon Kant est d'expérience. Après ces remarques, au lieu de vouloir se battre, on suivra encore une fois le guide. Et le guide ici fait mille détours ; on trouvera deux versions de cette déduction des principes ; Kant en aurait trouvé trois ou dix, tant le sujet est neuf, difficile, et entre tous solide. Moi-même je l'ai repris et secoué de bien des manières. Quel est donc ce principe des principes ? C'est que toute expérience possible doit s'accorder avec l'unité de la conscience. Je pense ce que je pense. C'est toujours moi le même, et indivisible. Principe purement formel. Il ne s'agit pas de savoir si je suis le même en fait, mais de savoir si je puis me penser autre absolument, ou double absolument. Dès que je pense que je change, il faut bien que je pense que c'est moi le même qui change etc. Cela compris, et il y faudra du temps, on sait a priori qu'une expérience qui romprait cette unité ne peut entrer dans la conscience. Et les principes, à partir de là, ne sont que des manières d'affirmer, sous divers aspects, l'unité et la continuité de l'expérience.

Je simplifie. Il faut commencer par passer ce léger pont. Maintenant il faudra voir comment les principes s'appliquent. Car nous traçons les principes comme nous traçons les lignes, et tout notre être y est engagé. Il est clair que les formes de l'espace et du temps ont préparé déjà l'unité de l'expérience. Kant a nommé schème une construc-

tion de l'imagination, mais abstraite et fort proche de l'entendement. Et le schème c'est le Temps, par cette propriété remarquable d'être, plus que l'espace, homogène aux concepts. Comprenne qui pourra. J'ai quelquefois approché de comprendre que si nous ne tracions le temps par l'imagination, nos principes resteraient en l'air. Seulement [131] l'analyse est ici trop sommaire, et ouverte aux continueurs ; non qu'elle soit douteuse ; au contraire on voit que le chemin est bon ; mais il est à peine tracé.

Voilà une sorte de désert. J'ai voulu donner l'idée de cette partie du système que j'ai tant foulée, sans oublier, pour finir, le théorème que je voudrais célèbre, où il est prouvé que « la conscience de soi, mais empiriquement déterminée, suffit à démontrer l'existence des choses hors de moi. » Ce n'est pas que j'aie jamais bien saisi la démonstration elle-même, et ce n'est pas le seul cas où j'ai remarqué que la preuve enlevait de la force à la proposition. Sans doute chacun se fait une preuve selon ses propres contours, sa propre démarche et ses propres difficultés. Aussi n'ai-je jamais manqué, à chaque fois que je commentais ce théorème, à mes yeux monumental, de m'écarter beaucoup du texte, mais, à ce que je crois, plus en apparence qu'en réalité. L'idée que l'on a vu que je me formais de la conscience, toujours en péril et toujours en conquête de soi, et toujours niant la preuve qu'apporte le monde, ou pour mieux dire la pluie de preuves qu'apporte ce monde, tout ce mouvement pris de Platon, et fait de chutes et de saluts, me montrait à chaque fois le monde plus nettoyé, plus pur, et absolument réduit à l'existence, dont il est au reste le type unique. En quoi j'étais Kantien. En quoi je reconnus plus tard que j'étais Cartésien. Revenant à mon Kant de ce temps-là, je veux dire que la *Dialectique transcendantale* m'importait moins que l'*Analytique*. Du moment où j'avais compris que toute connaissance est d'expérience, et enferme ainsi au contact de l'objet tout l'usage possible des formes, des catégories, et des idées, tout était réglé. Et tous les arguments possibles par les pures idées, c'est-à-dire sans matière, pouvaient désormais attendre [132] qu'un mouvement de curiosité me portât à secouer l'un ou l'autre.

Maintenant, quels résultats ? Immenses à ce que je crois. De ces plateaux trop peu fréquentés je redescends à pic sur nos problèmes. Quelle politique trouvons-nous autour de nous ? Un peuple émancipé certes, et qui ne veut entendre ni religion ni philosophie. J'accorde que les penseurs trahissent tous plus ou moins ; ils laissent beaucoup à Cé-

sar. Et ce n'est point que je trouve qu'on ait trop abattu d'idoles. Mais enfin la pensée révolutionnaire n'existe pas. Les plus instruits se rejettent sur Marx, et essaient de l'éclairer par Hegel, que du reste ils connaissent mal. Et Marx lui-même souvent s'est trop pressé de réfuter Hegel. Mais j'y viendrai. Le penseur révolutionnaire c'est Kant ; et Kant a été profondément oublié et même méprisé par les esprits libres. On l'a travesti en un sauveur in extremis de religion et de morale ; et l'apparence y est assez. Il fallait regarder plus près, L'esprit est un fait de l'homme ou mieux une fonction de l'homme, dont, comme j'ai voulu le montrer, on détache la forme impliquée dans toute connaissance valable. Et quoique le douteur secoue ici furieusement la tête, je dis qu'il la secoue parce qu'il ne connaît pas la question. L'esprit n'est pas une hypothèse en l'air. C'est la fonction propre de l'homme. Les formes, les catégories, les principes, les idées sont des éléments de notre connaissance du monde, aussi indubitables qu'il l'est que la géométrie n'est pas seulement d'expérience technique. Il est vrai qu'on prouvera cent fois le contraire ; il est vrai qu'on résoudra toutes les questions selon un matérialisme conséquent. On le peut ; je renvoie à Platon. Et se jeter par là c'est montrer qu'on ignore la philosophie même. L'esprit tel qu'il ressort de la Critique Kantienne, ce n'est nullement [133] un maître, encore moins un maître d'esclavage. C'est au contraire la conquête qui égalise. Qui se sait esprit établit aussitôt l'égalité véritable. Qui se sait esprit se veut libre, et s'élève, comme les grands Anciens, tellement au-dessus des besoins vulgaires. Cette sagesse est souvent dans les chefs de révolution, car elle est plus forte que la doctrine ; souvent aussi dans les dévoués et les obscurs. Mais elle n'est qu'instinct. Matérialisme et fatalisme occupent l'esprit, qui, alors, si je ne me trompe pas, vient à traiter la réflexion comme son intime ennemie, et s'enivre de textes et d'érudition, un peu à la manière des moines savants qui, en effet, ne posaient jamais aucune question réelle. Or le matérialisme et le déterminisme sortent du creuset de la Critique Kantienne comme deux diamants purifiés. Les principes de l'entendement, que je rappelais plus haut, forment un code du matérialisme le plus rigoureux. Qu'on les reprenne et qu'on les ramasse en quatre, que trouve-t-on ? Premièrement que tout objet d'expérience possible a une quantité mesurable. Deuxièmement que tout objet a une qualité et un degré, et que le vide n'est pas. Troisièmement que le hasard non plus n'est pas, et que tout ce qui arrive est déterminé selon un invariable sous le changement {comme l'énergie), selon un irréver-

sible passage de la cause à l'effet, et selon une action d'échange ou dépendance réciproque entre tous les changements du monde. Quatrièmement que le possible n'est rien hors de l'expérience, que l'existence ne se connaît que par la sensation, et qu'enfin la nécessité est toujours hypothétique. Naturellement cet énoncé ne peut instruire assez ; il indique un chemin ou l'on ne va guère. Et que dire alors de l'Esprit ? C'est que, par opposition à ce bloc brillant de l'existence, il se connaît lui-même comme l'inventeur et le continuel soutien [134] de cette sagesse, qui, sans volonté, ne tient jamais. En sorte qu'il faut sauver le matérialisme, armure du sage, de cet autre matérialisme des sots qu'un homme du peuple résumait un jour en disant : « Ma politique, c'est ma soupe et mon lit » ; et cela me rappelle le socialiste qui me disait amèrement à Montmartre : « L'astronomie oui, c'est une belle chose. Le canon du Palais-Royal part sous un rayon de soleil, quand il est justement midi. Oui. Mais cela donnera-t-il la soupe de midi à tout le monde ? » Précisément oui, si chacun, par astronomie ou autrement, se connaît comme esprit. Car nul ne comprendra qu'un esprit n'ait pas droit à la soupe, sans laquelle il se trahit lui-même. En revanche nous savons trop que l'animal peut être détruit sans scrupule, et même doit l'être quand les circonstances sont seulement un peu serrées. L'animal. Et pourquoi pas l'homme ? Car je remarque aussi du côté des hommes justes cet esprit guerrier qui ne regarde nullement à faire massacrer des hommes, pris alors comme moyens. « Jamais ne prends l'homme, en toi-même ni dans les autres, comme moyen ; toujours comme fin. » C'est une maxime de Kant. Maxime pratique, et qui vaut contre toute théorie. On peut tenir ferme sur cette position ; et je crois que tout matérialiste en vient là. Ce que j'ai voulu faire voir, c'est que cette position est bien moins difficile, et j'ose dire moins cruelle si l'on se sait d'abord esprit, et du royaume des esprits. On voit naître ici ce que je nomme la mystique vraie, et qui inspire, comme on devine, une extrême défiance à mes amis les instituteurs. Ils ont raison de se défier ; mais j'ai raison aussi de ne rien cacher de mes pensées. Car pourquoi ? Il n'y a point d'ordre divin ni humain qui vaille si peu que ce soit contre ce devoir-là. Nous voilà aux problèmes d'aujourd'hui et de demain. Très précisément [135] le Marxisme en son développement n'a produit ni une doctrine de la liberté, ni une doctrine de l'Humanité, ni une doctrine de la guerre. Sous ce rapport le pape l'emporterait, s'il savait ; mais ce n'est qu'un technicien du salut individuel.

J'irai vite maintenant sur le sujet du Devoir Kantien. Après que Kant eût pris comme objet la science de tout le monde, il réfléchit d'après la méthode critique sur la morale de tout le monde, soucieux seulement de la mettre en clair. Et remarquant que l'impératif hypothétique, qui nous fait agir d'après des si, n'est jamais admiré de personne, il parvint par dépouillement au célèbre Impératif Catégorique, qui n'admet point le si, et dont on s'est tant moqué. Se moquer est bon. Mais il s'agit de ne pas se tromper. Or si l'on me prouve qu'un caissier sera dit honnête s'il s'abstient de voler seulement par la peur d'être pris, et puni, je baisse les armes. Si l'on me prouve qu'un homme aime la vérité quand, tout compte fait, c'est pour son propre avantage qu'il la cherche et qu'il l'enseigne, alors je baisse les armes. Et si l'on me prouve qu'un homme est juste s'il l'est seulement par espérance qu'on sera juste avec lui, je baisse les armes. Qu'on me pardonne d'aller encore trop vite. Je reprends cette analyse d'après un exemple bien clair. Je suis secrétaire d'un syndicat, je puis trahir ; il n'est rien de plus facile ; je puis ne rien écrire, et, sous couleur de négocier avec les chefs, leur donner tous les renseignements qu'Us désirent sur les délibérations, sur les projets, sur les meneurs. Ces choses se feront à demi-mot ; le chef saura me ménager une espèce d'honneur. Toutefois j'hésite encore ; car si les secrets sont connus, on viendra à m'accuser ; le seul soupçon m'arrêtera dans ma carrière de chef populaire, dont je me promets gloire et même profit. La vertu consiste-t-elle [136] à calculer ainsi les effets ? Non, puisque, sans jamais hésiter, le jugement universel prononcera que la vertu n'est pas vertu si elle résulte de l'évaluation de tous ces si. La vertu se décide par d'autres motifs, qui n'enferment point le si. Quoi alors ? La fidélité pour elle-même ? Le principe pour le principe ? L'honneur absolu de celui qui ne veut pas tomber à l'animal ? L'honneur attaché au serment à soi ? La dignité d'une pensée qui a choisi et qui a juré ? Toutes ces manières de dire sont équivalentes. Mais quel en est le fond ? La raison ? Cela peut s'entendre, car l'universelle raison ne peut se décider par circonstances. Mais toutefois méfions-nous de cette personne mûre {la raison} qui a prêté son nom à trop de crimes. Car c'est raison d'Etat de supprimer un témoin gênant, ou un rival trop bien armé. J'aime mieux dire qu'un esprit se veut libre, et repousse tous les si qui le remettraient esclave. Car est-il beau de choisir le plus avantageux ? Et, si le prix de la trahison semble trop faible, est-il beau de se décider alors d'après des risques ce qui est trahir au fond et rester fidèle par peur ? Non.

L'homme, quel qu'il soit, connaît heureusement ce libre refus du harnais. Tel a assassiné qui refusera de trahir pour sauver sa vie. Le mouvement de l'honneur véritable est souvent secret. Rien au monde n'irait sans lui, pas même la guerre, ce crime des si. Et j'ajoute qu'en se voulant libre, en refusant les raisons auxquelles l'animal est si sensible, l'homme suit alors en ses délibérations la raison véritable, celle que tout arbitre reconnaît légitime. Et une fois de plus remarquez que le mouvement souverain de liberté est la condition de penser droit. Je conclus enfin, comme j'ai déjà fait, que celui qui décide en lui-même que la liberté n'est rien, et que tout homme est conduit par des si, ou par des fouets, celui-là est [137] d'avance traître à tout. Car qui dit que l'effort syndicaliste puisse rapporter autre chose que misère et mort ? Ce n'est pas l'expérience qui le dit. Et encore une fois, mon frère, quoi que tu aies fait, toi qui es fidèle à quelque chose, tu es esprit par cela seul. Voilà jusqu'où m'entraîne la redoutable perspicacité de Kant, ce professeur de géologie qui un jour a voulu savoir ce que c'était qu'un honnête homme au jugement du savetier. Qu'y pouvait-il ? La conscience brille comme le diamant. Qu'y puis-je ? Encore une fois c'est l'Esprit qui paraît. L'Esprit a jugé et méprisé à toujours les fausses vertus et leurs si. Dites l'Esprit Humain, dites l'Esprit Absolu, dites l'Esprit de Dieu, vous direz toujours la même chose. La grande bouche de Hugo prononce avec toute la tranquillité de l'incrédule : « La conscience, c'est-à-dire Dieu. » J'expliquerai amplement pourquoi cela ne m'effraye pas du tout. Et pourtant, si quelqu'un fut incrédule depuis ses douze ans, jusqu'à ses soixante-sept, c'est bien moi ; et je puis dire incrédule sans défaillance ; c'est pourquoi mon témoignage doit intéresser.

Je passai au delà de Kant. Mais toujours j'y revins. Renouvier, ce bon Kantien à tête dure, fut un de mes instituteurs. Sur les bancs, il m'apprit beaucoup ; je le lus la plume à la main ; j'eus alors une juste idée de la culture ; mais quant à ses critiques de la Critique, je ne le suivis point ; il me parut seulement que j'avais besoin de revoir ce qu'il tentait de réformer. En revanche sur le sujet de la liberté j'appris de lui quelque chose, c'est qu'il est de l'essence de la liberté qu'on ne puisse jamais la prouver à la rigueur, et qu'il faut toujours la vouloir. J'ai donné un développement sans mesure à cette idée, qui au reste est de Kant.

Je compterai encore comme un réformateur de Kant [138] le célèbre Hamelin, qui mourut au cours de ces années auxquelles je pense maintenant, laissant un extraordinaire Essai sur les Eléments principaux de la Représentation. La rumeur, car il eut la gloire, disait que c'était un tableau des Catégories, mais rigoureux et systématique. Je me jetai sur le livre, j'en fis un compte-rendu dans La Revue de Métaphysique (Hamelin était déjà mort). Depuis j'ai relu bien des fois mon exemplaire, jusqu'à l'user ; et quelquefois j'ai cru comprendre le fond même de cette pensée, la seule qu'avec celle de Lagneau, j'aie prise au sérieux dans ce qui me fut contemporain. J'ose dire que je n'ai jamais cru que ce fût le vrai. Il m'arriva toujours la même chose de Leibniz, si intelligent, si merveilleusement construit. Je l'ai lu et relu ; je l'ai quelquefois pénétré, toujours me disant : « Mais ce n'est pas ainsi. » Hamelin m'a fait voir une avance et des lumières sur presque tout, et, à la fin tout ce que peut être une théologie d'homme libre. J'expliquerai plus aisément ce que j'en pense quand je le comparerai à Hegel, ce qui viendra mieux plus tard. Toujours est-il que je revins à Kant après avoir lu et relu Hamelin. Non pas pour en rester à Kant, mais plutôt pour étendre Kant en tous sens sans le rompre. Et de Hegel aussi je revins à Kant. J'ai déjà avoué que je revins toujours à Platon. Le fait est que j'ai donné La République à lire à un bon syndiqué, assez mal préparé, et que je ne l'ai pas regretté ni lui. Ce que j'écris ici beaucoup le pensent ; peu oseraient le dire tant l'accusation de trahir est prompte et redoutée. Mais à cette seule pensée un élan de liberté m'emporte ; la fraternité suit ; elle suit. L'égalité est partout et toujours comme l'air de mes pensées.

[139]

**Histoire de mes pensées.****13**

---

# COMTE

[Retour à la table des matières](#)

Je dois dire maintenant beaucoup d'Auguste Comte ; car quoiqu'il soit à l'opposé de Platon, il m'inspira presque les mêmes sentiments. Ce fut à partir de mon retour à Paris que j'eus sur ma table et à moi les six volumes du Cours et les quatre de la Politique. Ces dix volumes je les ai usés par une ardeur de les lire qui se réveille encore maintenant. Je ne vois point de comparaison entre ce maître et Proudhon, que pourtant j'ai lu beaucoup ; oui beaucoup, mais toujours hérissé ; toujours en défiance. Une parole comme celle-ci qui fit tant de bruit : « La propriété c'est le vol », me fait horreur, non pas du tout que je sois effrayé par la perspective d'une Révolution, si loin qu'elle puisse aller ; mais exactement parce que je vois que les deux termes ainsi rapprochés sont déformés effrontément, la propriété étant par essence liée au travail, et le vol se définissant par l'acquisition sans travail. Peut-être fus-je mis aussi en défiance par ces préambules tirés des bibliothèques et des encyclopédies, où se composent une étymologie et une histoire de troisième main. J'avoue que je ne puis m'empêcher de prendre pour esprits faux Proudhon et ceux qui l'aiment ; et que de talent pourtant ! Seulement sous tous les rapports [140] Auguste Comte l'écrase et le renvoie à l'école primaire. Proudhon si lu, et Comte si peu lu, cela fait une injustice dont je n'ai pu me consoler.

Comte rapproché des Saints-Simoniens, cela fait une autre injustice. Je ne vois point trace dans Comte, mais point du tout, de ce socialisme à participation, qui fut la louche invention du XIX<sup>e</sup>, avec les

fruits que l'on voit. Et enfin la séparation de Comte d'avec lui-même, tentée bien des fois, et impudemment, et contre les textes, est encore une chose qui m'a donné de l'humeur. Et selon moi c'est par les mêmes causes que le radicalisme est tant méprisé. La seule idée d'une politique qui ne serait ni rétrograde, ni cléricale, ni impérialiste, ni socialiste, produit un effet de vide. Personne n'en veut jamais, quoique tous y reviennent. Or cette fois-là, avec Comte, c'était sérieux, c'était fondé sur la science polytechnicienne, et sur une culture dont je ne vois nulle part l'équivalent ; et ce beau système passait résolument au-dessous de Dieu et au niveau des dieux. Il n'y avait plus d'espoir si l'on cédait un peu. C'était pressant et c'était proche. Oui l'Humanité était en vue. Les noyaux se formaient partout. Il y eut, je suppose, une grande peur de ceux que Comte nommait les purs littérateurs. Ainsi on s'explique qu'une gloire aussitôt faite, et comparable à celle de Hegel, car l'élite se remit alors à l'école, se soit trouvée si promptement détruite, à ce point que les chapelles positivistes osent à peine penser. Ces honnêtes gens m'ouvraient leurs bras. Mais je crains les sectes.

Il faut maintenant que je dise ce que je dois à Comte ; j'entends par là non pas des idées à ajuster, à perfectionner, à adapter, mais des idées par elles-mêmes riches et actuelles, et à l'intérieur desquelles on peut creuser sans se soucier du dehors ; quand on revoit la lumière, [141] on est si bien de ce temps-ci, et même en avance ! Cette étrange situation n'a cessé de me confirmer. Quoi donc de Comte ?

D'abord une histoire de l'Humanité qui m'a révèle l'histoire ; et j'y trouve plus de Montesquieu qu'en celle de Hegel, qui est belle aussi, et que je connus plus tard. Plus de Montesquieu, je n'entends pas par là quelque chose qui me plaise tant ; non, mais une rigueur, et le pied sur la terre, et sans doute une orientation parfaite dans l'histoire humaine elle-même ; car je sens dans Hegel une sorte de Moyen Age qui ne veut pas finir. Au lieu que Comte invente hardiment et roule tout le passé devant soi. Ce qui m'éclaira d'abord en cette histoire ce fut le passé et l'avenir des religions. Car je les vis naître toutes en même temps que les pensées, et je reconnus, comme un théorème entièrement neuf, cette idée que toutes nos conceptions sans exception sont d'abord théologiques. C'était, si je puis dire, le coup juste. Il fallait, d'après le progrès de nos pensées quelles qu'elles soient, que la première connaissance fût comme obscurcie de l'homme et de la société humaine, sorte de milieu translucide où l'homme prit ses premières

idées, et à travers lequel il apercevait le monde. D'où des esprits et des sociétés partout, et les lois de sociétés transportées aux astres, aux pierres, aux eaux, aux champs, aux récoltes. Le Fétichisme est le premier âge de toutes nos pensées. Et sur la suite, quelles trouvailles encore ! Le Polythéisme est un essai, et évidemment systématique, pour rétablir l'ordre entre la multitude des petits dieux. Le Polythéisme est déjà une classification des forces, et un premier ordre de la nature. Quant au Monothéisme qui s'imposa ensuite à la pointe de la civilisation, mais non pas sans résistance, c'est déjà l'esprit métaphysique, l'esprit qui raisonne sans [142] matière, l'esprit qui impose à la société et à la nature ses propres lois toutes vides. Et ce n'est qu'un fétichisme d'école. Mais ce qui me parut le plus admirable c'est que de ce monothéisme je voyais aussitôt sortir une critique abstraite et destructive qui s'en prenait à l'impureté d'un système qui se voulait pur ; et Dieu n'était jamais assez cohérent ; d'où l'on remarque deux conséquences. La première est que la Providence divine se changeait en lois immuables et de pure raison, ce qui présageait la science, toujours conduite par des principes au fond théologiques, et qu'elle se hâte de désavouer. L'autre conséquence est que le monothéisme doit conduire et a conduit en effet à un dogmatisme abstrait, et à une politique atroce fondée sur des négations ; telle fut la Révolution Française. L'âge Positif, d'après ses deux aînés, le Théologique et le Métaphysique, n'était pas difficile à définir, par une science toute d'expérience, par une politique réelle, et par une religion de l'homme, ce qui n'était que nommer la religion telle qu'elle fut toujours. Voilà l'idée, qui est à la mesure, il me semble, des plus hardis comme des plus timides. Ce que je ne puis dire ici c'est la beauté redoublée et la constante pénétration que l'on trouve à ces analyses. Celle du Moyen Age est justement célèbre ; mais celles du monde Grec et du monde Romain devraient l'être autant. Je rappelle seulement les remarques de Comte sur le culte populaire de la Vierge, où il aperçoit que le fétichisme, qui est plus près du vrai que ses ambitieux successeurs, ici résiste énergiquement à la simplification monothéiste, qui correspond à l'âge abstrait et cruel de notre espèce.

Ainsi se trouve esquissée une histoire de tout, des religions, de la politique, des mœurs, de la famille, de l'industrie. L'histoire des sciences en reçoit de vives clartés. On [143] ne fera pas mieux que la série : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociolo-

gie. L'ordre est de l'abstrait au concret ; c'est aussi l'ordre selon lequel les diverses sciences se sont délivrées de fétichisme, de théologie et de métaphysique. La physique, au temps de Comte, est encore métaphysique ; la biologie est pleinement théologique ; la sociologie est à peine née ; Comte l'invente et la nomme.

En même temps paraît une nouvelle logique, la logique des séries, qui, à mon sens, ouvre l'avenir de l'esprit, comme la mathématique l'a assez montré. Et je dois dire ici que peu à peu j'arrivai à substituer au raisonnement polémique, dans la pratique de l'enseignement, l'art de ranger les termes en question selon une série pleine, et selon un ordre de dépendance qui permet d'expliquer le suivant par le précédent, et aussi bien au rebours ; quelquefois même, comme Comte l'a montré au sujet du Moyen Age, le terme moyen ne pouvant être assez déterminé que par l'étude préalable des deux extrêmes. J'avertis que des richesses de ce genre se montreront à chaque pas, à celui qui voudra bien lire Comte en bon écolier. Ce philosophe est un de ceux qu'il faut nommer explicites (Aristote, Kant, Hegel) et qu'il faut seulement lire, par opposition à Platon et Descartes, où il faut deviner presque tout. Lesquels sont les meilleurs ? Selon la disposition ; ce sont des saisons de l'esprit.

Ce qui me ravit dans Comte c'est le plein de la doctrine. Tout est fondé en histoire et en raison. Par exemple la séparation des pouvoirs nous l'entendons mal, à cause des préjugés propres à l'âge métaphysique. Mais quelle est donc l'idée ? C'est l'idée même de la papauté en ses temps héroïques, c'est-à-dire du pouvoir spirituel absolument séparé du temporel. Tentative qui ne pouvait réussir [144] tant que le pouvoir spirituel manquait de raisons solides, et cherchait appui dans le temporel. Mais l'idée reprend toute sa force dans l'âge positif, où le pouvoir spirituel est assez éclairé et éclairant pour repousser tout secours de force, et créer enfin l'opinion, contrepoids du prince. Cet avenir se fait. L'idée que le pouvoir spirituel rassemblera, autour des savants non payés par le prince, ensemble les femmes et les prolétaires, n'est pas une idée sans contenu. Ce qui d'elle n'est point réalisé est pourtant bien clairement à désirer. Et ce qu'on dit de la presse telle quelle fait bien voir qu'une opinion libre et éclairée serait une force suffisante contre le délire des forces, toujours menaçant. Il faut dire que la pensée que les instituteurs de l'homme ne seraient plus payés par l'Etat, ni les petits ni les grands, est peut-être une des propositions

qui rafraîchissent le lecteur. Car on sait que Comte voulut vivre seulement de libres subsides, et qu'ainsi il fut pauvre toute sa vie. Mais patience. Cette pensée de l'argent aura moins de poids dans un monde tout pauvre. Et au reste nous voyons en clair que la chaîne d'argent paralyse les moindres démarches de l'esprit, en sorte que les plus sévères réformateurs de l'Etat sont aussi les plus attentifs à ne rien perdre aux réformes. De là une raideur dans nos jugements.

J'en ai dit assez pour que l'on comprenne que ce torrent d'idées toutes neuves et méconnues me roulait en plein avenir, et toujours sur la terre, et sans adoration ou espoir d'utopie. J'en suis toujours là. Et pourquoi, par exemple, la sociologie est-elle comme frappée de stupeur et perdue dans les catalogues ? C'est que l'idée vertébrale, que le fétichisme est la forme naturelle de toutes nos pensées à leur naissance, est comme écrasée sous le préjugé contraire, tout à fait stupide en effet, que la pensée fétichiste [145] nous est absolument étrangère ; et de là aux autres religions il se fait une chaîne de déraison qui m'a longtemps étonné. C'est prendre le catholicisme comme inconcevable tout à fait, ce que Pascal voulait ; et ainsi l'on se dit : « Nous en sommes bien loin. » J'ai fini par comprendre que nous n'y étions pas encore. Mais il me fallait Hegel après Comte pour me secouer tout à fait de mon sommeil. Il fallait que ces deux puissants poètes me rendissent toute la piété première à l'égard des idoles. Je crois qu'en ces années dont je parle je faisais encore mon purgatoire métaphysique. Toutefois Comte m'avertit assez par la coutume qu'il avait prise de lire assidûment les poètes. Et c'est une des causes qui me ramenèrent aux poètes anciens et modernes. Toutefois j'étais empêché par la séparation des enseignements, chose évidemment métaphysique. Et je dois dire aussi qu'aux approches de la guerre, le nombre des élèves soit garçons, soit filles, et la difficulté des questions m'avaient réduit à un état misérable, où tous les soirs presque j'envoyais ma démission en idée, toujours forgeant le lendemain un espoir pour la journée. Il faut maintenant que je dise, vaille que vaille, ce que j'enseignais en ce temps-là.

[146]

**Histoire de mes pensées.****14**

---

# OBSCURITÉS

[Retour à la table des matières](#)

Il est clair que toute réflexion sur les opérations de l'esprit doit porter sur ces opérations mêmes, j'entends celles qui ne font point doute. Ainsi la science telle qu'elle est, fournit au philosophe l'objet principal, et certainement l'objet de choix. Kant, qui était de son métier professeur de géologie et d'astronomie, a laissé le modèle de ce genre de spéculation, qui suppose d'abord un savoir éprouvé. Au reste Leibniz et Descartes sont des exemples respectables et respectés. Or, comme je l'ai déjà remarqué, les mathématiciens commençaient à tyranniser très fort, abusant des difficultés supérieures qu'ils avaient traversées, et derrière lesquelles ils s'abritaient. Les physiciens devaient par la suite tyranniser encore bien mieux. Bref dès ce temps-là la terreur régnait parmi les philosophes, et les plus hardis avaient seulement juré de suivre à la trace les plus récentes découvertes, et de philosopher à chaud là-dessus. Cela ne pouvait conduire qu'à un bavardage abstrait. Car les théories nouvelles nul ne peut les bien savoir, ni deviner la partie caduque qui s'y trouve toujours. Et le métier de philosophe ressemble alors à celui de l'acrobate. Pour moi, j'étais assuré, tout au contraire, [147] qu'il n'y a que les découvertes anciennes et mille fois éprouvées qui puissent porter la réflexion ; et j'avais remarqué, en Kant, en Leibniz, en Descartes, et déjà dans Platon, que les exemples les plus simples n'étaient pas moins énigmatiques que les plus composés. Je puis dire que je n'ai jamais cessé d'inventer de nouveau, par mes propres moyens, ce qui était connu depuis des siècles, interro-

geant la droite, le triangle, la roue, la poulie, le levier et le clou, de façon à en découvrir les raisons, sans me contenter de l'expérience, qui m'assurait seulement des conclusions. Je n'ai pas à m'étendre sur ce travail, qui se retrouve dans les Entretiens. Je veux seulement rapporter ici une aventure d'esprit qui une fois me conduisit à découvrir une forme qui était alors profondément ignorée. Il s'agit de la forme à donner à un solide qui doit être transporté dans l'eau ou dans l'air. À l'époque où je fus amené à réfléchir là-dessus, l'imagination conduisait à couper l'eau ou l'air comme on coupe les solides ; et les locomotives de P. L. M. avaient un coupe-vent à l'avant. On sait aujourd'hui que le coupe-vent doit être à l'arrière, sous forme de queue effilée, l'avant présentant au contraire la plus grande largeur sous une forme arrondie. Tous les profils de l'avion et des voitures sont construits d'après cette règle, découverte par l'expérience.

Bien avant qu'on soupçonnât ces relations, assez paradoxales (j'étais alors en province et au bord de la mer), j'avais remarqué les formes des poissons, et les formes des bateaux de pêche, qui ne sont guère moins naturelles que celles des poissons. La tête obtuse de l'hirondelle m'avait étonné. Je lus dans un journal qu'une enfant qui avait avalé des aiguilles les rendait en différents points de la peau, où elles venaient buter, toujours le gros bout en avant. Il me fut évident aussitôt que toutes les pressions [148] du milieu semi-fluide en perpétuel mouvement, s'exerçant sur toute la surface d'une aiguille, devaient la mettre en marche le gros bout en avant. Il me semble même que cela se sent entre les doigts, si l'on manie une pointe huilée en voulant la serrer ; on sait bien par où elle s'échappera. Je vérifiais encore cette conclusion en analysant, selon la mécanique élémentaire, les pressions toujours supposées normales à la surface, d'après la méthode d'analyse du plan incliné. J'avais coutume d'analyser la voile et le moulin à vent d'après ces décompositions de force, qui n'offrent aucune difficulté.

Après cela, et pour m'accoutumer, en quelque sorte, à des conclusions si contraires à l'usage, je réfléchissais à divers exemples. Je me représentais un homme gros et fort guidant sa famille à travers une foule ; certes je ne le voyais pas à l'arrière, ni le plus petit à l'avant ; tout au contraire une fois que le gros homme avait fait son trou, il laissait un sillage en forme de queue effilée, où sa femme et ses enfants en grandeur décroissante pouvaient se glisser sans résistance. Mais, en revenant au modèle solide, je trouvais mieux encore, c'est que le re-

tour du fluide fermant le sillage devait pousser un peu au lieu de retenir, et qu'ainsi la forme effilée à l'arrière permettait de récupérer quelque chose.

Finalement je m'imaginai traînant dans l'eau un corps déformable ou un morceau de savon. Je savais bien qu'il ne se formerait pas une pointe à l'avant, ni un tranchant, mais plutôt une surface arrondie et large, et que l'arrière s'effilerait. Je ne fis jamais l'expérience. Et c'est de cet exemple et de bien d'autres que je tirai ce principe de toute expérience, c'est qu'il faut prolonger et varier le plus possible l'observation et reculer le plus possible les essais réels. Voilà une idée neuve ; et essayez-la, car je ne puis [149] la prouver à la rigueur, et ce n'est à parler exactement qu'une maxime de la raison.

Qu'arriva-t-il ? C'est que je fus en mesure d'écrire à un ami sûr une lettre où je lui dessinai les profils de l'avenir, pour les bateaux et autres projectiles. Il a encore cette lettre. Il m'a rendu témoignage une fois dans une dispute vive, et cela ne fit pas grand effet. Tant mieux, car toutes les fois que l'on se flatte on devient sot à la minute. J'entends encore le polytechnicien, artilleur de réserve, me dire avec cet accent qu'ils ont : « Vous êtes extraordinaires, vous autres autodidactes. Vous imaginez que les artilleurs n'ont pas essayé toutes les formes possibles. » N'empêche qu'au milieu de la guerre j'ai vu mettre en service l'obus Dessaleux, timidement effilé à l'arrière, et qui fit gagner tout de suite environ mille mètres de portée aux pièces de 90. Que l'on croie ou non ce que j'écris ici, il n'importe guère. Je veux seulement faire comprendre pourquoi j'avais une telle confiance en moi que je traversai sans avaries tous les sarcasmes des mathématiciens et des physiciens. Je ne trouvai donc pas de difficulté à cette partie de l'enseignement. Je poussai fort loin la doctrine de l'hypothèse et celle de l'analogie ; c'étaient des développements solides, et dont les élèves savaient tirer parti.

Je veux citer en passant une autre doctrine, qui se trouva à la mode et fournit aux garçons et aux filles de puissants lieux communs. Il s'agit de la sociologie, qui m'était connue d'après Comte, et que je développais selon une rhétorique brillante, à défaut de pouvoir appliquer aux cas particuliers une méthode de rigoureuse analyse. Et cela convenait à l'âge de mes auditeurs. Aussi surent-ils bien penser sociologiquement ; et ils trouvèrent même plus, ce que quelques-uns me dirent,

c'est qu'on réussissait [150] encore bien mieux en ne nommant jamais Comte. La Sorbonne a toujours été ridicule.

Ces développements, et l'étude des auteurs, me donnaient un fond solide. Mais partant de là je me jetais dans des difficultés presque inextricables, où les plus courageux ne me suivaient guère. Je citerai l'interprétation des trois preuves de Dieu dans Descartes. Bien plus tard je devais marcher enfin avec Descartes, mais par une décision en vérité héroïque comme je dirai. En ce temps-là je me plongeais dans les Méditations et je n'en sortais point. J'invoquais et retrouvais Lagneau ; c'était bien le pire, car j'étais obscur alors par vénération ; et toutefois c'est quelque chose d'enseigner la vénération. Beaucoup de mes élèves, et des meilleurs, furent plus disciples de Lagneau que moi-même ; et rien ne m'a touché davantage.

Un autre problème, où je me trouvais seul, était l'exposition de la notion de Temps. J'avais bien Kant derrière moi ; mais je voulais l'impossible. Tout ce qu'on dit du temps est à côté, par ceci que l'on fait courir le temps au delà du présent ; et ce n'est pourtant qu'une image ; car le temps réel fait continuellement ce passage, et l'annule en même temps ; il n'y a point de temps à venir. Or lorsque Kant réfléchit sur une ligne tirée dans le temps, il s'aide de l'image spatiale, et réfléchit dans un avenir qui n'est pas celui de la ligne tirée puisqu'elle est tirée. De même une série arithmétique n'est dans le temps que métaphoriquement. Essayant donc de penser le temps pur, je perdais mon objet. Cela fit des matinées d'hiver assez sinistres. J'aurais dû déblayer ; je le pouvais ; je ne le voulus jamais. Il reste des traces de ce travail dans une sorte de polémique que j'essayai ensuite contre Einstein, et dont les Propos d'après guerre gardent la trace. Ces idées avaient encore besoin de mûrir.

[151]

Je ferai maintenant un sort à deux idées que je ne cessai jamais de pousser devant moi, mais celles-là en gagnant à chaque pas et même en apercevant la récompense. La première est l'idée de l'Imagination, située aux confins mêmes de l'esprit et du corps. L'autre est celle de la Foi, cachée au plus profond de l'esprit.

Sur l'imagination j'étais venu buter déjà à l'âge des études. Je la trouvais dans la perception même, c'est-à-dire dans les reliefs et les perspectives, et même dans les formes plates s'il en est. Car la compa-

raison des dimensions, qui me fait connaître un rectangle allongé, me paraissait consister en autre chose qu'en un discours ; et une action imaginaire me paraissait courir de forme en forme ; et c'était même cette action qui me semblait construire et reconstruire l'espace, en effet toujours croulant, et nullement existant. En somme toute distance, comment qu'on la prenne, est imaginaire. On pense bien qu'en partant de là je devais me perdre plus d'une fois. D'autant que je rencontrais alors quelque chose qui m'effrayait assez, à savoir le néant de l'imagination, que j'aurais presque dit être de son essence. Car l'absence n'est rien. Aussi je revenais à une imagination plus riche et plus substantielle, celle des souvenirs, celle des rêves, celle des inventeurs. Mais le ver était dans le fruit. Du moment que l'imagination, qui me montrait un gouffre réel, n'était pourtant rien dans l'image, et se réduisait à la peur de tomber, que penser des images qui n'étaient qu'images ? L'idée était difficile à suivre. Tous la refusent. Et notamment dans l'exemple, trop connu de mes élèves et de mes lecteurs, de la lune qui paraît plus grosse à l'horizon qu'au zénith ; et l'imagination est prise ici sur le fait, puisque ce grossissement n'est même pas dans l'apparence. Mais, est-ce parce que l'on voit les conséquences, [152] et la doctrine vulgaire tomber en morceaux ? Toujours est-il que l'auditeur ou le lecteur me passe tout juste cela, et essaie de penser à autre chose. Et vous voyez que je recommence ici encore, me disant que cette fois on comprendra ce que c'est que la grosseur imaginaire de la lune à l'horizon. Ce n'est rien. Mais quoi alors ? Il faut chercher l'imagination où elle est, dans le corps humain ; et elle est alors très réelle, comme le vertige qui nous fait voir le creux du gouffre est en effet très réel. Et il faut bien que le relief stéréoscopique soit lui aussi seulement une espèce d'effroi devant des solides dangereux, et qu'enfin la grosse lune au-dessus des toits ne soit qu'un effet de saisissement tout enfermé dans notre corps.

On comprend bien que l'étude de la mémoire, si simple par imagerie, devenait terriblement difficile d'après cette idée, que tout le monde niera, que les souvenirs, s'ils ne sont des objets, sont seulement des frissons ou des mimiques de notre corps. Il est vrai qu'on s'appuie alors par nécessité sur le souvenir complet, qui est la reconnaissance d'un objet réel, par exemple une porte, un escalier, un visage. Mais quelle nouveauté choquante ! Je n'y pouvais rien. Et heureusement je repoussai tous accommodements, et j'assommaï l'auditoire, d'ailleurs admirable de bonne tenue. Cette idée est peut-être la plus féconde de

celles que j'ai enseignées. On en jugera par *Le Système des Beaux-Arts*, qui vient tout de là. Mais au temps dont je parle je n'étudiais les beaux-arts qu'à l'occasion de la *Critique du Jugement*. Et, quoique la doctrine du beau et du sublime selon Kant me parût digne d'être méditée, néanmoins je la tenais hors de moi. Et jusqu'à la guerre je ne formai pas l'idée de cette autre imagination réelle, qui consiste dans les temples, statues, tableaux, chants et poèmes. Je restais cantonné dans le vrai. Je veux dire [153] seulement maintenant que l'idée aride que je suivais promettait beaucoup, sans que je susse quoi. Mais que de lois j'observai le visage dans les feuilles, soit d'un homme à pipe et à barbe, soit d'un chien ; aussi dans les nuages, ou dans les dessins des tapisseries, pour m'assurer que l'illusion que je retrouvais si bien ne changeait nullement l'image, et que je ne voyais rien de plus que l'objet tout net, qui ne dit que lui et ne trompe jamais. D'où je comprenais soudain le sens de la belle expression se tromper.

[154]

**Histoire de mes pensées.****15**

---

**FOI**[Retour à la table des matières](#)

L'autre idée n'est pas sans relation à celle-là. Car l'homme qui se trompe n'est pas inerte ; il ose, il se risque, et c'est en cela qu'il se trompe. Et c'est une jonction dangereuse que de juger, comme les sceptiques l'ont assez dit. Mais ce sont les audacieux qui connaissent ; et l'esprit veut tout le courage possible. Je n'entends pas le courage qui brave le tyran ou qui brave l'inquisition. J'entends le courage qui ne se laisse pas écraser par ce grand univers ni par la multitude des coutumes probables, et qui cherche à percer tous ces nuages comme fait la lumière ; et de soi seul, de ce qu'on nomme la force d'esprit, celle qui veille sous la lampe, et fait, comme dit Hegel, de la nuit le jour. Toutefois cette métaphore est mise en morceaux par la malice des hommes, qui ne cesse d'exercer l'esprit contre l'esprit, à ce point que l'on nomme esprit ce qui brise le courage d'esprit. L'ironie est ce point étrange d'où l'on découvre que tout esprit est vain. Or, environné toujours d'ironie, et n'ayant trouvé, parmi les esprits ambitieux, que des railleurs attendant que je perdisse courage, je n'ai jamais manqué de reprendre souffle à leur contact, et d'exprimer d'abord un courage d'esprit tout nu. C'est ce qui fait que l'homme le plus savant et le plus important, dès que je l'ai surpris à m'ôter courage, s'est trouvé aussitôt effacé de mes pensées. Je ne reviens [155] jamais sur ce jugement-là. Tel est le fond véritable d'un optimisme redouté. J'ai voulu exposer d'abord cette sorte de résolution, qui fut initiale. Lagneau, maître incomparable de courage, ne fit que donner un nom à ce que je sentais.

Et en Descartes, ici maître des maîtres, je reconnus simplement l'homme.

Je n'étais donc nullement disposé à faire la balance, ce qui est se charger d'opinions et regarder l'aiguille. Jamais je ne crus que le vouloir fût une résultante. Selon moi c'était au contraire un commencement, le commencement de toute pensée, le réveil, pour tout dire. Et dans mes premières pensées, souvent bien puériles, bien démunies, j'ai toujours éprouvé qu'un coup d'audace était le moyen de voir clair, et de commencer quelque chose. Cette idée est dans tout homme, je suppose, et une des premières tuées. C'est que toute chose et tout homme nous enseignent la modestie, et souvent par des coups durs. Cette modestie n'est qu'orgueil blessé. Pour moi j'eus le bonheur de connaître un penseur qui ne voulait que nous grandir. Et je discernai très bien dans son génie une sorte de violence qui rompait soudain les milles liens de la doctrine, et qui s'enseignait elle-même d'abord comme suffisante. « Etre ou n'être pas, soi et toutes choses, il faut choisir. » Cette pensée sublime naquit de rien ; exactement elle naquit d'extrême misère. Et c'est misère extrême qu'objections et réponses. Je fus donc assuré que la première pensée c'était la foi en la pensée. La première, et aussi la seconde, et toutes, voilà ce que j'ai fini par savoir.

Ce n'était que comprendre assez Descartes, qui là-dessus a tout dit, avec une obstination de héros, ce qui fait qu'on n'ose pas le suivre. Mais Lagneau, sur ce débat concernant la volonté dans le jugement, savait vaincre les apparences. « Spinoza a raison dans la forme, mais [156] Descartes a raison au fond. » Cette parole si simple retentit encore en moi comme un son de trompette. Je me dis : « Toutes les difficultés viennent de ce que tu manques de courage. » On croit s'élancer dans le vide.

Bien des fois j'ai tourné et retourné Descartes, comme mon métier le voulait. À chaque fois je me haussais un peu. Je retombais. La nécessité me semblait lourde. La nécessité des choses, on la subit assez ; mais la nécessité des idées, celle qui est transparente, me semblait laisser encore moins de place au courage. Car je comprenais bien, non sans peine, qu'il fallait courage et volonté pour apercevoir cette nécessité supérieure ; mais qu'elle fût toute portée par le décret du courage et qu'elle ne fût rien sans lui, cela me paraissait presque insoutenable. Descartes disait pourtant que les vérités prétendues éternelles ne gênaient point Dieu ; et j'entendais bien que ce Dieu était en Descartes

même ; car comment l'entendre autrement ? Mais alors je ne pouvais comprendre Descartes. Je me sauvais de là en attaquant la vérité elle-même, et Platon m'y aidait, par cette vue de l'opinion droite, qui en effet n'est point vraie. Et venant aux exemples j'arrivai à entrevoir que les grands génies savent défaire aussi les vérités éternelles. Car ils arrivent à ce point qu'ils les font dépendre d'un si. L'atome est un fait pour les niais. Pour le ?, intelligents il est une idée ; aux yeux des grands génies ce n'est qu'une convention. Oui, on convient de ne pas tenir compte, dans ce qui suivra, de la structure interne de l'atome ; et au lieu de dire qu'on ne peut le couper, on jure de ne pas le couper. On a vu comment Kant m'apprit qu'il n'y a point de nombres, et qu'il faut faire les nombres à chaque fois que l'on veut les penser. J'arrivai à ne plus m'accoutumer devant la formation de 13 après 12 ; car il me semblait autrefois qu'en ajoutant un bâton à [157] douze bâtons je joignais une chose à d'autres. Mais maintenant je savais que ce simple 1, ajouté à toute l'indivisible essence, faisait disparaître aussitôt les propriétés de 12, et même son visage de nombre, pour faire place à 13, autre individu, autre essence, mais qui certes, ainsi comprise, ne se faisait pas seule. Et il m'arriva d'apercevoir que tous les grains de sable du monde ne faisaient pas un seul nombre, ni aucune suite de nombres ; ce qui, par une conséquence que j'aurais dû attendre, me délivrait du nombre infini. Je revenais à Socrate. Deux osselets ne font pas deux, quand vous les attacheriez ensemble ; et moi, de deux osselets séparés par des lieues, je fais deux comme je veux. Il est vrai que je trouve toujours trois après deux, et toujours les mêmes nombres premiers entre un et vingt. Mais cet ordre n'est nullement fait ; il ne se montre qu'autant qu'on le construit. La nature ne peut conserver les nombres. Elle les perd. La machine à compter n'enferme pas de nombres ; ce n'est qu'une mécanique de signes. Et le caissier ne pense guère aux nombres ; il n'y pense que s'il le veut. Chaque refus fait un néant des nombres ; et tout retombe à nature sans aucun nombre. La nature ne serait donc qu'un refus de la création.

Ces recherches, auxquelles le public cultivé n'est nullement initié, sont étranges en ceci que l'on est assuré de n'y découvrir jamais aucune preuve qui écarte le doute. Bien plutôt il s'agit d'exercer le doute jusqu'au point où, comme disait Lagneau, le scepticisme universel est le vrai. Et, comme je l'ai souvent remarqué quand je m'avançais dans cette sorte de désert, cet exercice est de force et non de faiblesse. Car

c'est un fait de l'esprit que les thèses les mieux prouvées perdent promptement toute leur efficacité, à mesure qu'on les voit évidentes. Valéry a [158] trouvé par ces moyens qu'il n'y a rien de plus mystérieux que l'évidence. Au vrai les pensées dont on est le plus assuré semblent pâlir et perdre sang, faute de cette adhésion de triple force que les Stoïciens aimaient à décrire ; et pourquoi cette adhésion si l'on croit aux preuves comme d'autres croient aux recettes des bonnes femmes ? Tout redescendrait donc à la superstition. Mais je fus averti là-dessus plus de cent fois par l'exemple de l'idée mère elle-même. Car l'idée de la foi n'a jamais de preuve ; aussi vainement on la retrouve, on la formule, on la lit dans ses propres écrits ; elle ne vit point ; elle n'est qu'un portrait à demi effacé. Je comprends qu'on prie pour la foi. Je comprends qu'un mystique se croie souvent maudit et puni de ne pouvoir plus savoir comme il savait. Lagneau savait le pourquoi ; il rassemblait ses raisons, il refaisait son doute pur et de là s'élançait à vouloir. Je devine ce mouvement. Je sais qu'il ne faut pas craindre, et que, dans le moment où l'on se trouve assis par terre {la place la plus basse, dit Claudel, celle dont on ne peut être déposé) on est bien près du salut, pourvu qu'on le veuille. Seulement il faut vouloir. La foi est toute volontaire. Aussi, dans ces spéculations hivernales, j'ai su quelquefois dire à des jeunes qui se trouvaient sans courage, que je voulais bien les aider un peu, mais non point trop. Car, leur disais-je, je ne puis vouloir à votre place. Il est important d'être assuré qu'on ne peut compter que sur soi. Or, à ce que j'ai appris, ceux qui n'ont pas fait cette expérience de ne plus savoir (Je ne sais plus, disait Socrate, comment deux et deux font quatre, ni même comment un et un font deux) ceux donc qui n'ont pas désespéré ne peuvent connaître cette lumière qui vient aux désespérés ; c'est l'évidence faite, c'est la vraie. Mais ce qu'on trouvera peut-être le plus étonnant, [159] c'est que ce désespoir, qui était en ce temps-là de tous les jours, n'était ni triste ni anxieux. Je n'ai jamais fait figure de damné devant moi-même. Je me consolais aisément ; j'arrêtais la dépense inutile ; je savais dormir et je le sais encore. Et même je me suis formé, mais longtemps depuis, une sorte de rêverie en demi-sommeil où je vois que les pâles idées commencent à se mouvoir, et même bondiraient si je voulais. J'attends. Je les laisse au chaos ; je les vois défaites et sans secours, et j'en suis bien aise. Et c'est ce qui m'a fait dire à Valéry que ce qui est difficile ce n'est pas de faire, c'est de défaire. Sur quoi il bondit, et me dit sa parabole de la cigarette, qu'en la roulant dans ses

doigts on ne cesse de défaire, et qui se fait pourtant. Les artistes sont les vrais maîtres, dès qu'ils veulent bien parler. Pour mon compte, après ces vacances de pensée, et ayant laissé toute liberté au chaos, je me réveille soudain comme au son de la trompette, cela est très militaire, et promptement, aussi vite même que la plume peut aller, je puise dans les éléments, où l'on comprend bien qu'alors les mots sont flottants et indifférents, prêts pour des combinaisons nouvelles. N'avoir pas peur, se mettre au travail, se donner la joie, (car qui la donnerait ?) et écrire ou parler vaille que vaille. Car il faut tout risquer. Et je sais maintenant qu'à chaque mot il faut tout risquer. Toutefois je ne pourrais d'aucune façon raconter mes souffrances ; il n'y a point de souffrances ; mais plutôt, dans les moments difficiles, une espèce d'indifférence qui croît avec la difficulté même. J'ai le grand tort de me défier des malheureux ; j'entends le son du théâtre ; je vois le masque tragique. Et je ferais une dispute horrible contre Pascal ; car il ne cesse pas de vouloir forcer Dieu. Mais pourquoi ? À quoi bon ? Il faut se tenir au théâtre comme on doit, ou n'y pas aller.

[160]

**Histoire de mes pensées.****16**

---

# LIBERTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Mes recherches devaient donc flotter et flottaient en effet entre la presque des preuves et la totale indifférence. On comprend bien que, traitant de la liberté dans le jugement, je tenais presque la liberté même de l'action. Car je ne vois pas qu'il soit plus facile d'être maître de ses idées que d'être maître de son corps. Les malheureux souffrent par une idée dont ils ne savent pas se délivrer. Eux-mêmes la font et la refont ; ils n'auraient qu'à la laisser ; aucun fantôme ne peut se passer de notre jugement. Bon. Mais supposé que je sois maître des idées, c'est donc, dira le physiologiste, que je suis maître de quelque changement dans les nerfs, les muscles et les humeurs ; en sorte que rien ne prouve mieux la puissance de la volonté sur le corps que la puissance du jugement sur les idées. D'après de telles expériences, il n'y a plus de difficulté (je dis du côté des idées, qui est le côté difficile), il n'y a plus de difficulté à croire que je puis mouvoir volontairement mon corps. Et voilà Ulysse nageant relevé jusqu'à l'héroïsme pensant. Quand j'en étais là j'osais interroger ce monde immense ; je savais d'avance que le destin n'y est pas écrit. C'est l'Océan qui nous aide le mieux à comprendre ces choses ; c'est que bien aisément on le purifie de [161] toute affection humaine. Dans ses torsions et rétorsions on finit par voir l'inertie et rien d'autre. Et dès que le monde ne nous semble plus s'irriter et vouloir, alors le destin s'efface comme un brouillard. Car ces lois qui nous semblaient cachées dans le monde, et ces mortels théorèmes, ce sont des rêveries. Toute l'affaire humaine est de ramener

ces formes à l'esprit même. C'est ainsi que j'ai conduit loin cette remarque que nos théorèmes sur les fluides s'appliquent indifféremment à la mer d'huile comme à la plus furieuse tempête. Et donc la nécessité des théorèmes n'est pas ce que nous avons à vaincre par la rame, la voile et le gouvernail. Il n'y a d'autre loi de ce monde que l'inertie, idée immense, certainement cartésienne, et qui paraît dès qu'on a séparé l'âme et le corps comme il faut. Mais ne croyez pas que c'est facile. Les esprits sombres se reconnaissent aux qualités occultes, qu'ils soutiennent avec des regards d'inquisiteurs. Mais je m'amuserai des physiciens encore plus d'une fois.

Il y a mille manières d'approcher de cette preuve cosmologique renversée, qui va à nier la création faite à toujours, et l'avenir préformé. Une des remarques qui me furent bonnes était que l'esprit n'a pas à chercher passage dans le monde comme un plongeur qui attend. Car l'esprit est au monde, et notre propre corps en témoigne assez. L'action est commencée par ceci que je respire en tel lieu ; je n'ai qu'à la suivre et à m'y fier, comme le marin qui tire des bordées, et finalement va où il veut aller, contre marée et vent. Et toutefois cette idée de l'homme libre dans un monde inerte est de celles qu'on ne peut absolument former ; car l'infini des espaces et des choses échappe à notre conception. Et au reste que vais-je chercher par là ? Une preuve de liberté qui ne serait pas un acte de liberté ? Un serait donc libre nécessairement, comme [162] Renouvier a su dire. Et cela en effet est risible. Il faut donc en revenir à vouloir, et exactement à vouloir vouloir. Et d'ailleurs il est toujours bon de savoir qu'il n'y a pas à craindre que demain quelque preuve américaine tue à jamais le libre arbitre, ou au contraire à jamais le sauve.

C'est ici qu'amplement il faut comprendre la doctrine pratique de Kant. Et voici comment je l'aborde. J'ai à rendre une somme d'argent qui me vient par erreur ; il se trouve que j'ai toute sûreté au sujet de l'erreur ; il se trouve qu'il n'existe personne à qui je fasse tort en gardant cet argent ; et il se trouve que, comme Jean Valjean, en prenant le parti de tromper, j'évite un grand scandale. Tout cela étant déblayé, j'arrive toujours (car j'y arrive toujours), à ce même opium, qui est que je n'y puis rien, et que je choisirai comme il est écrit, ou bien selon ma cervelle, faite à l'image de celle d'un de mes aïeux, et choses de ce genre. C'est déplacer la question, et assister soi-même en spectateur à sa propre conduite. Or il est évident que ce parti pris est la faute

même, et, bien mieux, toutes les fautes possibles en une. D'où je vois que si j'ai des devoirs, le premier et principal de ces devoirs est de me croire libre. Et dire encore qu'on n'y peut rien, c'est toute la faute possible. Si le mot il faut, ou bien je dois, a un sens, la liberté est hors de doute. Et il importe fort peu que je puisse la prouver par idées, qu'elle soit concevable ou non, Le pire du déterminisme honteux, tel que je l'ai vu dans des discussions toujours irritées, c'est qu'il est, lui aussi, voulu et juré. Le jour où j'ai nommé mauvaise foi cette position sathanique, j'ai retrouvé tout le sens de la bonne foi. On sait que, selon les théologiens, Satan est damné par sa propre volonté. Ici je découvrais encore une fois que la théologie est [163] tout humaine. Mais cette autre idée voulait encore des années de rêveries indifférentes, quoique fort rusées, et éclairées soudain par une décision, d'ailleurs laissée aussitôt. Le mouvement de la guerre devait convenir tout à fait à ces pensées cavalières. Toutefois j'étais bien loin de croire, aux environ de 1910, que je serais disciple de Descartes jusque-là.

Seulement, par mon métier, et ayant juré que Kant méritait un sérieux examen, je retournais de toutes les manières cette obligation sans conditions, qui, tout rabattu, se réduisait à l'obligation de croire, et exactement à l'obligation de se croire libre. Tous les détails de la conduite humaine étaient donc subordonnés de loin à cette règle des règles : « Sois libre » ; ce qui voulait dire très précisément : « ne te laisse pas manœuvrer par les raisons mécaniques, coutume, exemple, opinion, intérêt ; pas même par l'amour ; pas même par le bonheur. » J'admiraais que Kant fût impudemment mis en pièces, et qu'on ne voulût pas comprendre qu'aimer d'estomac ce n'est pas encore aimer humainement. Heureux, dit l'homme affectueux, heureux qui s'attendrit jusqu'à faire son devoir ! Rousseau avait démêlé cette plate doctrine en Diderot ; non pas assez en lui-même ; et je comprenais ce que Kant avait trouvé dans Rousseau, et pourquoi il l'a quelquefois copié, afin de rompre le charme de l'éloquence. C'est qu'il ne s'agit pas maintenant d'être content de soi, mais bien plutôt de savoir très exactement ce que c'est que bien et mal, devoir et faute, selon le commun jugement ; ' et de purifier la forme de ce jugement, de façon à montrer à l'homme l'homme tel qu'il est. Et il est vrai que tous jugent que la vertu est nulle en celui qui est supposé n'avoir pas pu autrement. Qui peut autrement, c'est qu'il n'est pas esclave de besoin ni de colère. Or com-

bien de [164] fois nous a-t-on représenté la raison comme ministre de besoin ou de colère !

On aperçoit ici l'embarras où l'on se trouve jeté quand on essaie d'accorder cette doctrine morale avec la morale communément enseignée, qui est certes une morale vulgaire, mais qui n'est pourtant pas la morale vulgaire. C'est qu'alors on recherche quelque mobile supérieur qui soit tel que l'on agit bien si on le suit. Une telle morale marche vers le bien ; les œuvres jugent l'homme ; et tout le monde est content. Tout le monde est content parce que l'homme aime bien mieux se fier à l'opinion que se conduire par son propre décret. L'opinion a des douceurs et des arrangements, dès qu'on la consulte. Bien plus difficile est la situation de Jean Valjean, qui n'a que lui pour juge, et qui sait si bien distinguer dans l'action raisonnable le poids très sensible de la peur ou de la paresse. « Sois libre », cela signifie moins et plus. Moins, si l'on cherche un code du bien et du mal, car tout peut être mauvais par la manière ; et les effets, même cent fois bénis, de la vengeance ou de la lâcheté, ne sont nullement bons ; on ne les jugerait point bons si l'on voyait l'intérieur de l'homme. Par exemple je puis faire un faux témoignage qui à la fois plaise au tyran et délivre le monde d'un coquin très redouté. Ce n'est que fuir ; et je puis faire le bien en fuyant ; le bien, mais non pas mon devoir. Tel est le paradoxe de cette doctrine, que j'ai toujours vue mal exposée ; mais au contraire dans son auteur, quelles clartés et quelle force ! C'est le héros même qui est ici décrit, et tel que peut-être il ne peut pas être et ne sera jamais. Comme un cercle réel ne sera jamais un cercle. Lénine a dit, je le lisais récemment, que les principes sont les axes rectilignes de la courbe que suivent les options réelles. Cela me rappelait, comme en [165] un éclair, la situation réelle de l'homme, qui se doit d'être libre, et qui le sait, et qui regarde toujours par là, ravivant une invincible foi, et pour le reste déporté ici et là par les forces, comme Ulysse nageant. Toutes les fois que, par une sorte de serment à mon tour, je voulais me donner comme vraie cette morale sans règles, mais non pas sans principes, je me chantais à moi-même la plus belle des trois fameuses maximes : « Prends toujours la personne humaine, soit en toi-même, soit en autrui, comme fin et jamais comme moyen. » C'est la plus belle. Les autres essaient de nous régler d'après ce qui est loi universelle, et ici les incertitudes risquent de frapper le principe même. Or il est bien permis d'hésiter là, et de chercher si mentir ne peut être érigé

en loi universelle, j'entends mentir au malade, ou promettre le salut à Jean Valjean, ce qui est promettre plus qu'on ne sait. Suivant en cela l'exemple de Lagneau, j'ai souvent laissé au père, à l'ami, au confesseur, le détail de la morale. Mais quant au respect de l'être libre, dans les autres comme en moi, je me suis trouvé au contraire fort assuré, et intrépide législateur.

Et maintenant, au point où j'en suis de cette recherche, dont l'objet était la liberté même, on voit quel renfort je tirais de Kant, puisque la liberté était selon lui un devoir et non pas un fait. Je tirais au centre de la doctrine le froid postulat de la liberté. Je comprenais bien qu'en toute rigueur il fallait supposer la liberté si l'on voulait répondre à la question : « Comment les jugements moraux tels qu'on les voit sont-ils possibles ? » Mais je faisais bien mieux que comprendre ; je répondais à l'appel de l'homme ; et j'apprenais de faute en faute, car c'est notre lot, à ne jamais douter de mon pouvoir sur moi-même. Je n'ai pas cessé de mieux comprendre, à travers [166] toutes mes expériences (la guerre ne fut pas la moins instructive) que la faute des fautes est de s'accepter soi-même comme une machine qui ne peut être autre. Et d'un bond sautant à juger le fanatisme dans son fond, je me suis plu à nommer colère monothéiste cette rage de ne rien pouvoir, et cette cruelle méthode de haïr afin de décider. Je donne cet exemple, et hasardeux comme il veut être, pour faire entendre comment une théorie de l'homme selon Platon ou Kant s'applique quelquefois à un geste, à un éclair de l'œil, à un griffement de la main, choses éternelles alors comme l'enfer. Pénétrer l'homme, et dans tous les cas, ce serait donc le prendre au-dessus de ce qu'il se croit. Je renvoie à la belle histoire de Jean Vatican et de l'évêque.

Mais je ne suis pas au terme de ma poursuite. J'étais parti comme on s'en souvient de la liberté du jugement même, c'est-à-dire de la plus intime et précieuse. J'y revenais, et 'je tirais au clair bien des paradoxes de Renouvier, et plus d'un de ces traits de foudre qui sillonnaient les nuages de Lagneau. Car, me disais-je, il y a bien aussi un devoir de penser. Penser n'est pas n'importe quoi. Penser {peser) est fonction de peseur, non fonction de balance. Et il serait ridicule si, au moment de juger, je regardais seulement de quel côté j'incline ; cela est lâche, et je le qualifiais de déni de justice, qui est le propre crime du juge. Et que d'exemples, en nos prétendus maîtres, de balances folles ! Au vrai rien de ce qui est nécessaire n'est vrai. Le fou n'est pas

vrai, même quand il dit le vrai. Ainsi le vrai n'était plus, n'était plus du tout, ne serait plus jamais (il faut le jurer) cette chose telle ou telle qui nous attend, qui se montrera peut-être. Rien de ce qui se montre n'a jamais instruit la sottise balance. Non ! Non ! Si l'on veut penser vrai, il faut premièrement, et [167] toujours, conduire ses pensées comme il se doit. (Prendre la personne humaine comme fin, jamais comme moyen.) L'esprit ne doit pas être le moyen du vrai. Et puisque l'esprit est libre, ou, mieux, se veut libre et se décrète libre, la règle de penser comme il faut est de penser comme on veut. Les exemples ne manquent pas. Ici le pas de Descartes. Et je crois que le fond de cet auteur est d'avoir toujours pensé selon son propre décret, et jamais selon l'expérience. La ligne droite n'est pas ; je la trace parce que je la veux ; et pure parce que je la veux pure. La tracer est même une faiblesse. La droite est si belle par deux étoiles ! L'esprit la soutient seul. Ainsi sont nos meilleures pensées. Ainsi le goût des idées n'est autre chose qu'un choix de liberté, et un serment de ne dépendre point, au moins comme juge. Tels sont les nombres, tel l'atome, telle l'énergie. Ces choses n'ont pas permission de changer ni de vieillir, ni de prendre de mauvais plis par l'expérience. Ainsi, me disais-je, à ne pas abandonner le triangle d'Euclide, même si les triangles astronomiques ne s'y accordaient pas, il y a plus qu'une commodité, quoi qu'Henri Poincaré prétendît nous faire croire ; et je pense que c'était pour s'amuser. Ce penseur était libre ; mais il n'honorait point ses semblables, peut-être parce qu'il ne se connaissait pas de semblable. Et c'est lui-même qui a dit que le pragmatisme, si directement visé ici et dans toutes ces pages, devait être rapporté à une défaillance du cœur. Voilà comment un génie finit par payer tout ce qu'il doit.

Après toutes ces préparations, essayons de faire l'homme balance, et de penser sans choisir, en restant seulement spectateurs de nos pensées. On ne peut. Car il est sensible à tout homme que ce qui l'intéresse quand il se met à penser, ce n'est pas ce qu'il pense, mais ce [168] qu'il doit penser. Il se met sous les armes. Et le premier effet est le doute, comme Descartes l'a enseigné. Douter de ce qui est certain, et non pas de ce qui est douteux, voilà l'esprit. Reprendre toutes les vérités acquises et les nier d'abord par provision, ce qui conduit à savoir qu'on peut les nier. Qu'on le doive, c'est le plus haut principe. Et ici je retrouve tout Platon.

Or cela, fait un grand changement, et à proprement parler, une révolution que je n'ai pas encore mesurée. Il n'y a plus de vérité, ni rien de sacré ; et ce qui se donne comme respectable, il faut le nier d'abord, comme on court aux armes, et démolir, et démolir. La restauration se fera, mais à l'heure de l'homme. Voilà pourquoi ce qu'on nomme l'anarchisme est l'âme des doctrines, et chacun le sent bien. C'est pourquoi j'ai pensé quelquefois que le pire tyran est celui qui a raison. Le lecteur fera à peu près le compte, s'il me suit jusque-là, des terreurs et des fureurs qui s'élèvent dans le sillage de la moindre pensée. Lagneau, qui se voulait respectueux de l'ordre, disait pourtant un jour d'hiver, et après tant de ténèbres brassées, disait pourtant qu'une pensée absolument prouvée, et qui occuperait l'esprit par sa force, et comme par son événement, ne serait plus une pensée, mais bien une chose ; et l'esprit qui la recevrait, chose aussi. En ce sens, disait-il un autre jour, le scepticisme est le vrai. C'est parce qu'on peut à la rigueur douter de tout qu'il y a du vrai. Cette pensée éclaire l'histoire des pensées humaines. Car, dans le fait, il n'y eut guère de plus fermes penseurs que les sceptiques. Ils se tenaient là comme sur une précieuse conquête, et ils avaient raison s'ils se tenaient libres, et tort s'ils seraient leur doctrine comme font les chiens. Montaigne, par le goût exquis d'être un homme, n'est point gêné par son doute, mais plutôt éclairé ; nul ne juge plus hardiment [169] et plus fermement du courage, de la tempérance, de la justice, et de la sagesse même. Et, selon mon opinion, cette liberté tranquille se marque au style, qui est délié, neuf, et un peu effrayant.

J'indique seulement, l'ayant assez dit et redit, quelle idée je me fais de l'amitié humaine d'après l'intrépide liberté. Le fanatisme et l'intolérance sont bien exactement les monstres d'esprit que Voltaire y voyait. Toutefois on peut être plus heureux que Voltaire, si l'on comprend mieux que lui ce que c'est qu'un tyran d'idées et un persécuteur. J'ai maudit ces êtres de loin ; mais de près j'ai reconnu mes frères, et que leur fureur venait de ce qu'Us se sentaient emmenés par les arguments. D'où ils couraient aux créneaux, fermaient le pont-levis, et lançaient des pierres à tout hasard. Ils ont raison de ne pas se laisser forcer. Et je ne vois qu'une règle de l'amitié qui puisse les conquérir, c'est la règle Socratique, de penser toujours, et honnêtement (n'ayez pas peur !) la pensée de l'autre ; cette manière de discuter est la seule qui soit digne d'un homme libre, et qui s'accorde avec le respect. Mais cela exclut

aussi le sérieux d'inquisition. Si les révolutionnaires pouvaient demeurer gais d'esprit sans cesser d'être fermes d'action, nous aurions vu déjà des merveilles. Un homme libre devrait savoir que la dissidence est l'âme de la révolution.

[170]

**Histoire de mes pensées.****17**

---

# LA GUERRE

[Retour à la table des matières](#)

Me voilà à la guerre. Je veux laisser l'événement et l'anecdote, et ne considérer que le drame d'idées que la guerre fut pour tout le monde. En moi U fut violent et même insupportable. Du moment où les chants de mort firent résonner les maisons, j'aperçus le sang, je connus ensemble la peur et le courage. Et ces premiers jours sont ceux où je perdis mon propre empire. Je n'étais plus qu'horreur et cela ne pouvait durer. Par bonheur quand j'eus à choisir, ainsi que ceux de mon âge, entre l'ancienne loi militaire et la nouvelle, et quand je choisiss l'engagement universitaire qui me libérait pour toujours, je promis à moi-même qu'en cas de guerre je reprendrais ma place dans le rang. Il n'y avait pas à hésiter ; tout dépendait de la force restante. C'est ainsi qu'à mes 46 ans, et sur le vu du médecin-major, je me trouvai canonnier dans la lourde. Lourde (95 mm.) qui devint légère et me promena de Woëvre en Champagne et de Woëvre à Verdun, menant cette dure vie, avec le risque quotidien devant la vue. Or je vois deux parties dans ces trois ans de mon état militaire. À l'arrivée je jugeai que j'y resterais, et me plongeai dans la chose, sans même le temps d'y réfléchir, un profond sommeil occupant aussitôt le [171] temps du repos. C'est là que j'appris le métier, et qu'en même temps je me guéris du désespoir. Dans la suite, vers le quatrième mois, je m'éveillai de ce rêve étrange, et je commençai à croire que je pourrais me sauver par ma prudence ; et c'est alors que je me remis à penser, mais sans amertume ; et je ne fus guère sensible qu'aux éclats de ce terrible pouvoir

auquel je m'étais livré ; c'était court, et je n'en pensais rien. Mais j'observai depuis lors et je pensai en spectateur. J'appris beaucoup. Platon dit en sa République qu'il ne faut point laisser le sage se perdre dans le vrai savoir, mais qu'il faut le ramener de force dans la caverne où sont restés ses compagnons. J'avais souvent pensé, en suivant cette idée, que tous les genres de théoriciens gagneraient beaucoup à exercer quelque commandement selon leur âge, au loin, dans les aventures, et plusieurs fois dans leur vie. Et je me souviens que vers mes 26 ans je demandai une de ces bourses de voyage autour du monde qui étaient offertes aux étudiants. La très sage Université me fit entendre que je servirais mieux à ma place, et que ces voyages ne convenaient qu'à ceux qui n'avaient pas trouvé la leur. Il est vrai que je ne m'ennuie jamais. Toutefois la grande aventure vint me secouer bien à propos. Et j'eus la chance de n'avoir point le commandement qui convenait, à mon âge. Ainsi je n'eus point garde de moi ; je servis promptement et intelligemment. Et une des choses que je remarquai, c'est que l'on me confia toujours ce que je pouvais faire très bien. Je fus donc en équilibre, et je ne vois pas comment j'aurais repris mon équilibre autrement. Je laisse mes courtes plaintes et mes courtes colères ; je laisse le jugement moral ; tout cela est écrit, et je n'aime pas trop y penser. Mais qu'ai-je appris à la guerre ? Voilà la question.

[172]

Je compris le commandement. Car les chefs dont je dépendais étaient souvent ignorants et paresseux, mais du moins ils savaient commander. Je compris que c'était leur étude, et leur force, et leur charge. Exercer un pouvoir absolu, enlever l'espérance, lâcher leur colère comme un chien, et en même temps savoir et deviner, ignorer bien des choses, permettre beaucoup ; et notamment ne pas s'approcher trop près de l'exécution, car leur résolution s'y émousserait. Joignez à ces diverses ruses une administration méticuleuse, des comptes de solde, de tailleurs, de cuisiniers, vous avez une idée du chef subalterne, pour qui le réglage du tir n'est qu'un délassement. Et quant au courage, il était égal en tous, en ce sens qu'il était inégal en tous, officiers et hommes de troupe. Il y avait des soubresauts admirables et des soubresauts honteux ; ce qui fait que personne ne se vantait ni ne se méprisait. Toutes ces remarques je les notai et les mis à l'abri en des mains sûres. Et je ne parlerais pas mal en disant que c'est au commencement de 1915 que je me mis à écrire Mars. Et toutefois il subsiste

une confusion dans mes souvenirs au sujet de cet écrit ; car je puis reconnaître que beaucoup de chapitres furent écrits après l'armistice ; et à peine j'en pourrais citer quelques-uns qui soient restés tels qu'ils furent écrits dans le bruit et la boue de la guerre. Je changeai et corrigai beaucoup, et cela n'est pas étonnant. Mais la manière de corriger était toujours la même. J'ajoutais, ou bien je recommençais et je remplaçais, plutôt d'après l'humeur que d'après le goût, ce qui se comprend en un tel sujet. Toujours est-il que, dans la suite de l'aventure, je ne cessai jamais d'écrire. Ce fut ma récréation.

L'homme était beau à voir dans la guerre. J'entends celui qu'on appelle l'homme ; ceux qu'on appelle les hommes. [173] Ils ne croyaient rien et ils faisaient leur métier, et encore bien plus scrupuleusement dans le danger. Le métier d'artilleur est un métier d'ajustement ; chacun y a son rôle, et le temps de craindre manque dans l'occasion même où il y a le plus lieu de craindre. Je connus surtout le téléphone, qui est chose ouvrière encore plus, et même j'y devins maître par les notions de physique que j'avais. Je fus expert en réparations de lignes et en réparations d'appareils. J'ai connu, je pense, tous les systèmes existant à cette époque ; et cela m'occupait merveilleusement. Mais je veux citer un cas où mes recherches antérieures de physique me servirent brillamment et promptement.

Au commencement les différents postes avaient chacun leur prise de terre, leur terre comme on disait, faite d'une baïonnette plantée dans le sol. Et il arrivait que des postes voisins communiquaient par la terre, d'où l'on entendait trois voix au lieu d'une. Vint un polytechnicien spécialisé, qui ordonna d'écarter les prises de terre les unes des autres, et assez loin. Dans les conditions où nous nous trouvions, cela représentait un long travail, et une grande dépense de fil ; et le temps manquait. C'est ce que me dit le sous-officier, homme brave et bon praticien. Que faire ? J'y pensai un moment et je lui dis : « Il faut rassembler toutes les prises de terre en une bonne, et il n'y aura plus de communication par la terre. » Il fut étonné ; mais il se fia à moi ; et le lendemain tout marchait sans aucune confusion. J'ignore ce qu'en dit ce polytechnicien-là. La terre unique, comme je l'appelais, fut promptement en usage partout. Et remarquez qu'un postier aurait pu nous dire que la terre unique était partout dans les postes urbains. J'avais découvert une chose connue depuis longtemps. Toutefois je n'en fus pas quitte. À un an de là, et en un autre lieu, un polytechnicien, que je

ne connaissais nullement, [174] me passait un équipement de lignes, prélude d'une relève. Il me dit : « Naturellement, terre unique ; on ne sait pas pourquoi ; mais cela réussit. » J'eus l'imprudence, brigadier tout boueux que j'étais, de dire que je savais très bien pourquoi, et je reçus une bordée d'invectives, très injurieuses et humiliantes à souhait. À la guerre on ne réplique jamais ; il faudrait tuer tout de suite. Mais admirez cette philosophie passionnée,

Bah ! Je repassai ma physique secrète, et je la trouvai très raisonnable. Comparant les messages électriques à des messages hydrauliques que l'on enverrait à coups de pompe, je considérais la terre comme le réservoir où l'on puisait. Et je comprenais assez que plusieurs réservoirs, joints par des tuyaux, feraient que les coups de pompe se répercuteraient de l'un à l'autre par des changements de niveau ; au lieu qu'un seul réservoir, mais immense, amortirait sûrement ces effets. Ce raisonnement était gauche comme sont les vrais raisonnements. J'en pris courage contre les polytechniciens.

Je connus aussi la politique, mais de façon à me perdre en des réflexions infinies. Mes compagnons étaient ou des ouvriers de fer et de bois, ou des terrassiers, ou des paysans. Ils parlaient très librement et très cyniquement de toutes choses, et trouvaient très simple que l'on désertât si l'on pouvait ; ils n'en étaient pas moins braves et pas moins scrupuleux. Or jamais je ne rencontrai un homme qui fût socialiste si peu que ce fût. Je pensai bien des fois tout haut ; je jugeai sévèrement Poincaré ; j'essayai de relever Caillaux. Enfin je me montrai radical, comme j'étais. Et d'autre part, j'étais un oracle pour eux, dans les questions de physique et même de tactique. Néanmoins toutes mes interventions politiques furent reçues plus que froidement. Plus d'une fois je reconnus comme au toucher [175] ce que j'appelle les soutiens de l'ordre ; j'aperçus qu'ils avaient juré de ne rien changer de leurs idées réelles, et que la liberté qu'ils se donnaient n'était jamais que de jeu. Mais je les voyais encore plus profonds et plus repliés. Ils voulaient bien user de leur liberté, mais ils ne voulaient pas qu'on les tirât un peu plus loin. C'est alors que je compris tout à fait que l'argument invincible est le plus faible de tous ; car à le voir seulement venir on ferme toutes les portes. Et, chose remarquable, cette défiance s'accompagnait d'une confiance parfaite ; et moi qui passais pas mal de temps avec l'officier, et souvent pour le distraire, je ne fus jamais soupçonné

d'être rap porteur. On pense bien que cette espèce existait là-bas comme partout.

Des officiers qui me connaissaient, j'étais bien traité, et même trop bien. Avec le plus proche, qui était un homme intelligent mais de terrible humeur, je jouai tout sournoisement la comédie de Platon et de Denys. Je n'avais pas à me plaindre de lui, mais je ne pouvais approuver ce pouvoir dur et jaloux. Cela faisait des brouilleries froides ; il s'ennuyait ; il revenait. Même en d'autres que je voyais plus loin de leurs affaires, et tout à fait cordialement, par exemple pour une partie d'échecs, je remarquais toujours cet abus de pouvoir qui ne compte absolument pas l'homme de troupe ; et toutes ces liaisons sont tombées à plat, en dépit de tant de projets. Je fus peut-être trop sévère. L'état de guerre veut des ressorts violents, et un oubli de l'humain. Mais, à mesure que je découvrais les théorèmes du commandement, je voyais la guerre encore plus laide, par ce préalable massacre des âmes. Et j'en suis toujours là, là même où je sens bien que je ne puis rester. En ce temps-là je vis surtout un avenir de difficultés effrayantes.

[176]

Ces difficiles rapports et pleins de précaution n'étaient de guère ; ils comptèrent moins à mesure que la guerre s'ordonna selon la tradition militaire. Les téléphonistes apprirent leur métier ; les appareils ne proposèrent plus d'énigmes. Je jus brigadier, ce qui me laissa le temps de courir le long des fils, de connaître les observatoires et le champ de bataille, et sans tomber, que par exception, sur des chefs querelleurs. Ce fut une existence de trappeur, logé dans des trous, sortant à toute heure, habitant des nuits des jours et des saisons, prudent, choisissant ses heures, suivant le fil à l'heure de la rosée, c'est l'heure où la guerre elle-même dort, faisant lever le lièvre et la perdrix, et portant dans sa musette le gruyère et la sardine de l'intendance. J'avais comme sous-officier un précieux ami qui jamais ne pensa à ses galons. Souvent tous les deux, quelquefois emmenant l'équipe des planteurs de perches et dérouleurs de lignes, nous passions des jours sans recevoir un ordre. Cette campagne pleine d'hommes semblait déserte ; et partout des abris, d'où sortaient les têtes fraternelles, les têtes inconnues. J'ai remarqué cent fois que le soldat inconnu offrait tout ce qu'il avait, et d'abord une place dans l'abri ; au lieu que les camarades songent à leurs droits et aux vôtres. Le cuisinier qui doit vous nourrir trouve bien un bifteck et même des pommes frites ; mais il y faut de la négo-

ciation. Un cuisinier inconnu vous offre l'hospitalité homérique. On le paie en contes. J'ai gagné un fromage, un café et un verre de fine par une réplique qui mit en joie un cuisinier de la coloniale. Il disait, pour conclure ses raisonnements de cuisinier : « On les aura. » Je lui dis : « Et quand on les aura, qu'est-ce qu'on en fera ? » Il se tapait les cuisses, répétant cette formule neuve. Encore neuve aujourd'hui, en 1935.

[177]

C'étaient des mots de troupier. On devient un parfait troupier. On ne gêne plus ; on n'étonne plus. On voit l'homme. Sentencieux toujours. Observateur étonnant, sachant tout du ciel et de la terre, et embarqué pour les dix ans du siège de Troie. Quelquefois amer et en révolte ; remis en bonne humeur par le saucisson et le vin. Partout installé à demeure, et vivant de la terre dès qu'il pouvait. J'admirais nos conducteurs de chevaux, chez qui j'allais quelquefois faire du bois. Toujours j'eus un cuissot de chevreuil, comme s'ils avaient élevé des chevreuils. À un moment la mode fut, au quartier général du corps d'armée, de se faire suivre d'un petit sanglier. Les estafettes du général qui venaient en nos observatoires n'eurent qu'à faire leurs offres, {dix francs par bête), et trois heures plus tard ils emmenaient deux petits sangliers. Les hommes des attelages avaient cerné la troupe ; et de la traditionnelle fureur de la laie à qui on enlève ses petits, il ne fut seulement pas question. On comprend que j'appris en ces trois années-là les mouvements de l'homme, les vrais, et la mesure de l'homme aussi ; car dans son rapport à la nature, et armé de ses outils, il est le roi de la terre, et règne par ses jambes et ses bras.

L'homme chassé par l'homme (c'était notre état) est moins naturel. Outre son industrie qu'il exerce là comme ailleurs, il est encore sujet à une sorte de déclamation, souvent en geste, quelquefois muette et immobile, où l'on voit qu'il maudit les dieux et les hommes. Le retour du courage est beau ; par une majesté au-dessus de l'homme. Et pourtant je n'ai jamais vu un combattant qui ne portât aux tempes et autour des yeux les touches du désespoir. Mais quoi ? On prend son parti de tout. Serré par l'homme et la chose, l'homme va à son métier, pratiquant des maximes dans le genre de celles-ci : « Ce qui est bon [178] pour les autres est bon four moi. » ; « Pourquoi les autres et pas moi ? » Je voyais la morale réelle à l'ouvrage, parmi ces hommes si bien nommés les hommes. Au reste je n'entendis jamais un homme se vanter. On

peut dire qu'ils s'alignaient sur l'homme moyen ; cette égalité les faisait dieux. Au reste il n'y avait point d'autres dieux ni de Dieu. Je parle de ce que j'ai vu.

En ces méditations d'alors, non cherchées, non pressées, commença à paraître une idée que je n'ai pu encore traverser. Je trouvai toujours mille raisons de me fier à l'homme ; ici j'en voyais de plus prêches encore ; je voyais exister la république des égaux où tout se fait sans commandement ni menace. Même, pendant trois mois j'exerçai un pouvoir fort étendu sur une équipe choisie. Or j'eus quelquefois à gouverner, mais seulement pour régler de sottes questions de politesse {ne pas se moquer, ne pas donner de surnoms injurieux) ; ce n'était rien ; l'âge me donnait toute l'autorité suffisante pour apaiser les querelles dans ce milieu où l'on vivait les uns sur les autres. Quant au service, qui était dangereux et exténuant, je n'eus jamais qu'à renseigner. Je me souviens que le plus jeune de l'équipe s'en alla au repos à l'arrière, muni seulement d'une signature du brigadier. Je crois qu'il alla jusqu'à Nancy ; je sais qu'il revint en retard de deux jours, sans un mot d'excuse, et sans un mot de reproche aussi. Simplement, après avoir dormi douze heures, il se mit à faire le travail des autres ; je dus le ralentir un peu.

Et me voilà à mon idée. Je ne crois point du tout que la colère toujours armée et la menace de mort toujours présente soient nécessaires pour pousser les hommes sur la ligne de feu. Au contraire je crois assez que le danger qui doit occuper sans cesse le chef responsable de l'ordre militaire, ce n'est point la peur, c'est la révolte, et que [179] la révolte est la suite d'une certaine manière de commander qui toujours humilie. Regardons-y de près. Humilier ce n'est pas seulement injurier et quelquefois cruellement se moquer, quoique cette vile coutume efface promptement toute affection et tout respect. L'humiliation est encore bien plus dans la menace même, qui revient à traiter en lâche celui qui évidemment porte toute la guerre par son courage. Ce genre d'injustice, qui n'est jamais oublié, vient d'un pouvoir inhumain que l'on reconnaît au chef, et dont le chef s'enivre. J'ai souvent pensé que le pouvoir corrompt l'homme. Je l'ai vu alors mille fois et j'en rougissais pour les chefs. Je comprends d'où vient cette tradition. L'armée du Grand Frédéric était une armée d'esclaves achetés par les recruteurs. Les chefs étaient d'autre espèce. J'imagine à peine les sentiments qui naissaient d'un tel régime ; mais n'y eut-il pas des rivalités de gloire et

un esprit de corps entre les gladiateurs du cirque ? Le chef en revient presque toujours là. Pourtant j'ai connu deux chefs fort polis et qui obtenaient tout ; chose remarquable ils venaient de la marine, et en avaient gardé le noir costume. Et il est clair que sur un navire en mer il faut de la persuasion, et sans doute une vraie amitié. Mais il est évident aussi qu'un équipage ne peut s'enfuir.

Passé encore pour le très raisonnable métier des artilleurs, qui ressemble au métier de sauveteur. Toutefois l'infanterie, la pointe de la guerre, peut-on la pousser à découvert et en troupe désespérée, si l'on n'a d'abord éteint toute idée de résistance et même de délibération ? Je veux bien dire non. Mais aussi la guerre offensive me paraît toute barbare et contre nos mœurs. Pour la défensive, qui est toujours marquée de nécessité, vous n'aurez pas à forcer ni à menacer. Seulement je crois qu'il faudrait [180] changer radicalement les méthodes d'instruire et de punir. Or le pouvoir absolu est aimé d'un bon nombre d'hommes, et corrompt plus ou moins tous ceux qui l'exercent ; d'où je crois que la doctrine de l'offensive est au fond une doctrine de l'autorité, et que l'offensive est premièrement la preuve d'un pouvoir inhumain dont le corps militaire a la garde, et dont il s'honore jusqu'à la folie. Ce que serait l'autre guerre, la raisonnable, je ne le vois pas bien au détail, car il faut compter, surtout dans la préparation, avec la paresse et la frivolité de l'homme. Je ne tiens peut-être pas beaucoup à savoir ce que serait cette guerre raisonnable ; c'est que je crois qu'elle ne serait pas. Oui l'esprit offensif étant chassé alors de partout, et de toutes les négociations, et de tous les discours, je crois que la paix serait ; car en dépit de déclamations faciles, je crois qu'il faut être deux pour se battre. Les peuples ne sont pas comme les individus, où il se trouve des violents, des ivrognes, des fous. Les peuples sont régis par les lois de l'humanité moyenne ; et le peuple qui ne menace nullement n'est jamais attaqué. Mais je m'égare ici dans la politique. Le problème où je suis engagé depuis vingt ans est purement technique. Qu'est-ce qu'une armée de défense, ou seulement territoriale ? Voilà la question.

[181]

**Histoire de mes pensées.****19**

---

# ARMÉE

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les fois que j'ai voulu avancer dans ce grand sujet, j'ai passé d'abord ce que je sais de l'homme. Et, sans même penser aux combattants tels que je les ai vus, il suffit que je considère les sauveteurs, leur promptitude à courir au centre même du danger, leur clairvoyance instantanée, leur prudence à toute vitesse, leur position au bord extrême, leur ferme résolution de ne pas se perdre, sans aucune peur, la discipline enfin qui s'établit parmi eux ; le plus habile commande, et ils se sentent égaux. Je renvoie à ce qu'on peut lire sur les sauvetages en mer ou au fond de la mine. Certes il y a des morts parmi les sauveteurs ; on les honore ; on les donne en exemple. Je ne vois pas ici de faute, ni dans les actions, ni dans les discours. Celui qui approuve et qui célèbre sans avoir payé de sa personne est modeste comme il convient. À chaque fois que les sauveteurs reviennent, l'égalité s'établit. La parfaite République existe un petit moment. Que nous sommes loin de l'ordre militaire, où l'on voit que la vie d'un homme ne compte guère, et que le chef tranquillement s'abrite, et se protège même de froid et de boue, afin de garder sa volonté inflexible ; où l'on voit que l'honneur ne joue point, puisque la menace ne se dissimule [182] jamais ; on dirait même que la menace se plaît à déshonorer l'héroïsme. « C'est ainsi, dit le chef, qu'il faut les mener. La menace d'abord, l'honneur ensuite. » Et c'est miracle que l'honneur survive ; mais ici l'homme est beau ; il achète le droit de mépriser ; il paie de sa peau, lui qui n'a rien d'autre. J'ai vu cent fois cette comédie ; et sans

compter qu'on se sait gré d'oser et de surmonter. J'ai bien compris pourquoi le militaire gagne toujours ; mais aussi j'ai dirigé là-dessus la plus véhémement attention. J'ai gagné alors sur mes idées de physicien. Il y a des moments où l'image de l'homme s'est trouvée tout à fait au point.

Le problème des mutineries se pose à chaque instant. On surprend le geste de l'homme fort et bien armé, qui n'a qu'à marcher contre le chef. Mais dans les moments tragiques où la vie des hommes est prodiguée, le chef visible n'est qu'un compagnon de misère, qu'on secourra au péril de soi. Alors ? Quelques vengeances isolées, que l'homme de troupe comprend et absout. Cela se perd dans la masse. L'ennemi, j'entends l'homme d'État-Major, est hors de portée. Quelles injures quand les combattants reviennent ! Mais nul chef ne veut les entendre ; il sait être absent. Le pouvoir s'exerce par des subalternes, dont les plus humbles sont des camarades, vêtus de la même boue que les hommes. Je n'ai pas vu les mutineries ; je ne sais pas bien comment elles ont commencé ; encore moins comment elles ont fini. Mais je savais qu'elles viendraient, et qu'elles viseraient des hommes qu'elles ne pouvaient atteindre. Il faut considérer le navire, si l'on veut comprendre un peu ce cruel sujet. Et je dirai même qu'il faut attendre que les vertus des exécutants périssent dans ce genre d'action. L'homme s'affaisse au niveau du mauvais soldat ; il n'en est pas fier ; et cela explique beaucoup de choses.

[183]

Toutes ces notions en clair, mon problème reste impénétrable. Comment voulez-vous que les chefs, si humains qu'on les suppose, ne reviennent pas à un système simple et qui triomphe toujours ? Il faudrait des chefs par roulement et je ne dis pas non. Car j'ai connu vingt canonnières au moins par batterie évidemment capables de commander. Mais ce qui me paraît le plus difficile à extirper, c'est le préjugé que mourir est beau. C'est une idée folle. Toutefois je vois bien sur quoi elle est appuyée. Quand on lutte contre la mer ou contre le feu, on n'a point l'idée de faire peur à la mer ou au feu. Au contraire quand on lutte contre l'homme, il faut lui faire peur, en lui étant l'espoir de faire peur. Le pur sacrifice de soi, même pour rien, est donc de première valeur et puissance. Mais on devrait se dire que le pouvoir d'oser est le même des deux côtés. Cette idée, qui n'a jamais fait doute pour les combattants réels, est en effet un des commencements de la sagesse.

J'attaque donc le chef en son centre, en son centre chéri. Je veux montrer le ridicule de faire massacrer les meilleurs hommes jusqu'à ce que l'ennemi soit las de tuer. L'odieux aussi de cette justice à rebours, qui, sans erreur jamais, condamne les meilleurs. De toute façon c'est exténuer sa propre force. Et de plus cela n'est pas permis. Non cela n'est pas permis. Jamais on n'admettra que l'on pousse les sauveteurs avec l'idée que les cadavres feront digue, ou éteindront le feu. Jamais l'opinion en aucun pays ne permettra que, pour prendre un assassin, on fasse tuer d'abord les policiers les plus braves, ce qui en effet userait les munitions de l'ennemi. Mais cela serait horrible à tous les témoins, et promptement puni. Je ne vois qu'une explication, c'est qu'à la guerre ce qui est promptement puni c'est le geste même de discuter. Je sais qu'il est irritant [184] de penser à ces choses, et que la fureur impuisante, comme dit Stendhal, est une des passions que l'homme n'aime point cultiver en lui-même. Aussi je demande qu'on pense à ces choses sans colère, en s'efforçant seulement de démonter pièce à pièce le dangereux mécanisme dans lequel nous sommes pris. Et j'ai regret de dire que de l'officier tel que je l'ai vu, il ne doit rien rester, ni le costume, ni le ton. Pousser l'étude plus loin, c'est difficile ; aussi les révolutionnaires laissent cela, comme s'il allait de soi que l'armée nouvelle n'aura rien de l'ancienne. Hélas ! avec Jaurès, l'armée nouvelle était pire que l'ancienne. Ce travail est tout à reprendre ; et n'attendons pas que tous les combattants soient morts.

Je ne sais si ce qu'on m'a conté de l'armée rouge est vrai. Ils portent dans leurs défilés des banderoles où il est écrit que l'armée n'est que pour la défense, et qu'elle n'attaquera jamais. Il n'est pas de petite importance que les hommes aient ainsi sous les yeux la limite du pouvoir et celle de l'obéissance. Je souhaite que nos armées soient territoriales dans tout le sens du mot, et qu'il soit affiché partout que, passés les poteaux de la frontière, les hommes sont déliés d'obéissance. Cette idée fera bondir tous les officiers sans exception. Qu'on s'y prenne comme on voudra, diront-ils, mais qu'on ne donne jamais aux hommes la notion d'un droit quelconque qu'ils auraient. Où le droit de vivre est abrogé solennellement peut-il subsister quelque droit ? La difficulté vient de ce que les officiers sont seuls compétents, et qu'ils sont de très mauvais témoins. Il est vrai que la terreur est le seul moyen contre la mauvaise volonté ; mais il est vrai aussi que cette manière de commandement légitime toute mauvaise volonté et toute ruse.

Je prévois qu'en une armée libre le commandement ne sera point tant recherché, et certainement ne [185] sera point recherché par le même genre d'hommes. En notre civilisation de sage apparence, nous donnons d'emblée une incroyable prime à la méchanceté. Qui est impatient de flatter ses chefs et d'humilier ses serviteurs, il peut choisir un pouvoir absolu, dont il est défendu de rire sous peine de mort. Et par ce seul choix il sera honoré de tous, et fera trembler le pouvoir civil, dont publiquement il se moquera. Et quel prix paie-t-il ? Un risque qui équivaut d'abord au don de la vie, pour ceux dont les vingt ans débouchent dans la guerre ; mais un risque qui diminue avec l'âge. Ce choix n'est pas loin de mettre à part les pires ambitieux ; mais surtout il élève un certain modèle d'homme que les littérateurs célèbrent, et que nul ne peut s'empêcher d'imiter. Pour moi je n'ai pas cessé dans mes rêveries, et à tout âge, de me voir officier, de parler et d'agir en officier, de lire avidement les récits de guerre, enfin d'adorer Alexandre et César. Mais j'ai tant vu que le pouvoir est plein d'infatuation et d'ignorance par sa nature même, que je me prive du plaisir d'admirer comme du plaisir de manger trop. Et parce que je remarque les mêmes sentiments en tous les hommes, ou bien peu s'en faut, je me dis qu'il faudrait changer tout à la fois, comme les Russes ont fait. Et s'ils l'ont fait réellement, s'ils l'ont fait pour l'armée, je n'ai aucun moyen de le savoir. De ces autres rêveries je reviens à une idée raisonnable, c'est qu'on ne peut espérer que de petits changements, mais qui suffiront. Lénine a dit, et je l'ai déjà rappelé une fois, que les principes sont les axes auxquels se rapportent les courbes réelles de nos actions. Il faut donc sauver les principes, qui sont ici liberté, égalité, fraternité, et y penser toujours ; et non point déformer ou affaiblir des principes mauvais. Je vois ici une sorte de chemin. Mais je n'y puis entrer.

[186]

J'anticipe. En ce temps-là, qui est mon temps d'artilleur, je faisais quelquefois d'amers expériences ; je trouvais que les chefs avaient raison, et je ne pouvais souffrir qu'ils eussent raison. Je me heurtais à tout. On comprend le thème de Mars, sur lequel je m'exerçais tous les jours. J'ai repris et remanié ce livre bien des fois. Il est mal fait. Il arrive du moins à rendre compte des vrais mobiles de l'homme de troupe, et à expliquer comment la révolte se tourne finalement contre l'ennemi. Les chefs devraient savoir qu'ils ne sont pas aimés, et savoir aussi qu'ils ne sont pas craints. Ce serait la fin d'un monstrueux or-

gueil, et la fin aussi d'un régime que nous voyons, où c'est la violence militaire des pensées qui règle tout. J'ose dire que, sur la littérature, la philosophie, les mathématiques mêmes, l'esprit de commandement pèse encore beaucoup trop. Nous sommes instruits par des capitaines d'habillement. N'ai-je pas été l'un d'eux ?

[187]

**Histoire de mes pensées.****19**

---

# BEAUX-ARTS

[Retour à la table des matières](#)

Je ne sais si ces pensées, alors sans issue, ne m'ont pas fatigué en me ramenant à mes propres misères. Il arriva qu'un hasard fut cause que je fus jeté dans d'autres chemins. C'était au printemps de l'année 1916; j'étais revenu de Champagne à Flirey, point irritable du front. Un fantassin, qui était peut-être licencié d'allemand, nous aidait à traduire le communiqué pris chaque jour par le sans-filiste. Il en vint à me demander une formule analogue au fameux « Je pense donc je suis », et qui serait la devise d'un Locke. Je répondis par des calembours. Mais il s'obstina à dire qu'un vrai manuel, lisible à tous, serait bien utile, que j'avais tout le temps de l'écrire, etc.. Cet homme disparut je ne sais comment ; nos traductions furent bien ridicules. Mais je pensai au Manuel et je vis, en essayant, que la rédaction marchait tout droit. Il me vint à propos un séjour de trois mois dans un hôpital où je fus heureux, et où j'écrivais aisément un chapitre par jour, chapitre aussitôt confié à la poste. Je ne saurais pas reconnaître les chapitres d'hôpital ; je ne leur trouve point d'odeur particulière. Mais je sais que l'*Éloge* de Descartes, qui est un des *Quatre-Vingt Un Chapitres*, fut composé dans un fourgon qui me remontait en ligne, et exactement dans les feux de la guerre. Ce chapitre m'a délivré à jamais d'une manière froide de juger les Grands. [188] Ce manuel, qui est encore trop manuel, fut bientôt achevé, et mis à l'impression dès que cela fut possible, sans être soumis à la censure, car c'est ce que je n'aurais pu souf-

frir. Il parut pendant la guerre, et me rapporta quelque argent. J'étais auteur.

Ce travail facile me donna l'envie d'écrire. J'essayai d'esquisser des scènes de comédie, et j'échouai complètement. Je commençai dans le même temps un roman satirique qui avait pour titre *Le Roi Pot* et que je n'ai jamais achevé. Cela me fait penser à d'autres manuscrits que j'ai laissés derrière moi. Le plus ancien forme un petit volume de *Lettres sur la Philosophie Première*. Et j'aurais dû y penser plus tôt, car je me vois le relisant et le corrigeant deux jours avant de partir pour la guerre. C'était assez tragique. Mais il y eut bien d'autres tragédies, et tant d'autres idées, que je n'ai jamais relu ce manuscrit. Il y en eut d'autres depuis, et qui dorment dans leurs ficelles. Je n'aime pas corriger ; j'aime mieux commencer autre chose. Mais je reviens à l'heureux hôpital de Tantonville, où l'on ne restait guère, et d'où je dus partir, après une entorse avec fracture du pied, qui faisait envie aux fantasmes. Je retournais à Verdun, après huit jours de permission ; ces voyages sont sinistres ; on a tout loisir alors d'imaginer et de craindre. Le désespoir fut mon compagnon. A pied d'œuvre, le métier me sauva, et je rêvai de nouveau à des chapitres. Quelqu'un qui avait juré de tirer de moi tout ce que je pouvais écrire, et qui y a réussi pleinement, me demandait depuis longtemps déjà d'écrire sur les Beaux-Arts. Je n'y avais jamais pensé avec suite. Il se trouva des hasards favorables. Mon capitaine, un militaire de métier, était un peintre amateur ; il s'ennuyait ; il commença mon portrait ; ce fut une occasion de parler de peinture, et il en parlait bien. Il me montra quelques [189] reproductions de Cézanne ; je me fis envoyer les cartes postales que tout le monde connaît (Vinci, Raphaël, Michel-Ange) et nous fûmes critiques d'art. Je m'aperçus que j'avançais bien plus vite que le capitaine, mais je me gardai bien de le lui dire, quoiqu'il fût devenu presque bon. Les principes parurent très vite ; je fus impatient d'écrire, et, en dépit de difficultés supérieures, que je n'avais rencontrées encore en aucun sujet aussi effrayantes, je vins très vite à envoyer mes chapitres par la poste ; et dans la suite je n'y changeai rien. Ainsi naquit le *Système des Beaux-Arts*, qui n'a point cessé de me plaire.

Mais il est bon que j'explique à quel degré d'ignorance j'en étais resté sur ce sujet-là. J'ai dit que j'aimais et connaissais la musique. J'ai dit que j'avais gâché pas mal de toiles et de couleurs, sans aucun talent à ce que je crois. Au reste j'ignorais complètement l'histoire des arts.

Au Louvre j'étais resté ébahi de la *Victoire* ; le reste avait passé sur moi comme la pluie. Un peu avant la guerre j'avais vu à Brera à Milan le *Mariage de la Vierge*, qui m'avait transpercé. Mais je dois dire que longtemps les musées m'endormirent à force d'ennui, et que j'avais en haine les monuments. Je les voyais malgré moi, et je crois encore que c'était la bonne manière. Je me souviens qu'en mes rares voyages en Suisse et en Italie, je ne faisais attention qu'aux montagnes, aux lacs, aux villages. Il en reste des traces dans mes cahiers d'exercice, où on ne trouverait pas, je crois, un mot d'esthétique. Sur les Œuvres littéraires je ne savais qu'écrire des analyses enthousiastes, comme je fis pour Tolstoï, Hugo, Rousseau, et un peu avant la guerre pour *L'Otage* de Claudel. *L'Otage* était parmi mes livres de soldat, en compagnie du *Lys*, de *La Chartreuse*, de Lucien Leuwen, des *Confessions*. Mais je ne formais jamais aucune idée [190] sur le style, ni aucune comparaison de littérature à peinture. Je me souviens que quelquefois, avant la guerre, les habiles essayèrent de se moquer de moi, qui ignorais complètement non pas tous les tableaux, mais le nom des auteurs ; et dans la conversation cela se voyait. Mais je me moquais bien de l'opinion ; j'avais assez de mes dieux et de mes diables. Et c'est ainsi que j'abordai tout nu le problème des Beaux-Arts. Situation favorable. Car j'ignorais les choses que l'on Ut et que l'on dit. Et j'avais assez d'une œuvre pour chacun des arts, connaissance qu'on ne peut manquer d'avoir acquise en se promenant. Sur ce sujet je ferai quelques remarques, que je ne suis pas le seul à avoir faites. Mais ici je n'ai pas à me garder d'une certaine confusion. Tout au contraire je voudrais donner l'idée d'un livre encore dans le chaos, où l'on distingue à peine quelques formes, et où des poussières dansent dans un rayon. Cette sorte de description, laissée à la fantaisie, est tout ce que je puis ajouter à un livre où au contraire il n'y a ni confusion ni incertitude. Il existe deux traités sur les Beaux-Arts ; l'un est la *Critique du Jugement* de Kant, que j'avais lue ; l'autre est le recueil des cours de Hegel sur ce sujet, traduits par Bénard, et je ne l'avais pas encore lu. On peut savoir au premier examen que le Système ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ces livres illustres. Et quoique je les admire l'un et l'autre, et que je les aie lus bien des fois dans la plus vive admiration, je les considère encore comme des pièges dangereux entre lesquels j'ai passé, je ne sais par quel miracle.

C'était une mode chez les philosophes d'aborder l'art par le jeu. Cette idée me faisait horreur ; et voilà qui fera comprendre pourquoi toute ma vie j'ai pris l'air de mépriser de très honnêtes gens, qui travaillaient en équipe, et se flattaient de faire avancer la philosophie [191] sans Dieu en y ajoutant chacun une sage préface et quelques faits d'animaux ou de sauvages. Pour moi, qui m'exerçai de bonne heure à penser par séries pleines, où les ressemblances m'instruisaient moins que les oppositions, je ne me permettais jamais de dire qu'une chose en était une autre. Et que l'art pût être dit un jeu, cela me paraissait en vérité scandaleux. Au premier regard j'apercevais au contraire que la suite des grandes œuvres était ornée de sérieux ; et aussitôt après je remarquais que le propre des grandes œuvres est qu'elles restent, et qu'elles occupent désormais le terrain, au lieu que l'âme du jeu est d'effacer les résultats, et de n'inscrire jamais aucune victoire. Outre cela, la liaison évidente qui est dans tous les temps entre la religion et l'art fait bien entendre que les artistes firent toujours leur travail comme une prière ; et je ne pouvais comprendre autrement cette application toute fanatique qui me semblait ressortir même d'un débris d'œuvre. À mes yeux l'artiste était premièrement un artisan, un homme qui savait un métier, et qui aimait son métier. Au reste le plus puissant des arts, l'architecture, devait m'instruire assez là-dessus. Car celui qui n'est pas ici artisan n'a rien à proposer, puisque l'art de construire, les nécessités de la pesanteur, la nature des matériaux ne cessent jamais de régler, et de très près, les formes et même l'ornement. Mais j'effaçais l'ornement ; je l'ajournais dans mes pensées. Je me disais qu'un mur est plus beau sans ornement, qu'un aqueduc n'a pas besoin d'ornement, qu'un beau vase est beau sans ornement. Et même cet exemple me faisait comprendre la parenté de l'architecture avec l'art du potier ; car certainement un beau vase exprime une condition d'équilibre et de solidité, comme une voûte. Et au surplus, pour balayer tout à fait la sottise idée de l'art comme jeu, je me disais qu'il n'y a [192] rien de beau dans les jeux des enfants que les enfants mêmes ; et qu'ils n'ont point souci des objets qu'ils inventent, comme jardins ou poupées, mais qu'il leur suffit d'y appuyer leur action. Un bâton est un sabre ; un bonnet de papier est un chapeau de général, deux chaises font une voiture ; et tout est suffisant pour ces actions emportées. Quel contraste avec un pommeau d'épée, que l'artiste s'applique à finir, et qu'il veut éternel ! Je savais bien, je voyais bien qu'il y avait en certains jeux un souci de composition et d'harmonie, dans

les chants, dans les courts drames où l'on voit chœurs et chefs de chœur, et une gravité admirable, par exemple dans le jeu de La Tour prends garde. Mais cela me semblait plutôt religion que jeu. La ronde était aussitôt emportée et laide ; tous les jeux finissaient en brutalité. Jamais je n'appelai danse l'art de sauter pour montrer ses forces ou pour les user. Je n'ai jamais pu souffrir cette partie des danses Russes qui va à la frénésie. La danse muette et sérieuse des Bretons me touchait au contraire, et m'avait illuminé une ou deux fois par la beauté qu'elle communiquait à tous les visages. Mais enfin toutes ces remarques n'étaient que polémiques. Et je jugeais honteux de polémiquer ; honteux, et propre à égarer le jugement.

On ne se fait pas l'idée de l'irritation qui me venait toutes les fois que je pensais à ces équipes de travailleurs intellectuels, qui croyaient tenir ce qu'ils appelaient une idée générale, et qui l'appliquaient ingénieusement, prenant ces arrangements pour des pensées. Je me sentais réformateur et levant le fouet. Bien ridicule alors ; car s'il m'échappait un mouvement de colère à quelque déjeuner de professeurs, ces honnêtes gens me regardaient avec reproche, et je rougissais par souvenir. Mais il fallait céder à l'emportement ; je ne pouvais me tenir. Renan, Sainte-Beuve [193] et Taine, cette trinité basse, me semblaient revivre ; et je fonçais sur cette belle façade comme si ma vie eût été en jeu. Encore maintenant le même feu m'anime ; et cela gêne un peu tous ces Messieurs de la Littérature, qui d'ailleurs me traitent fort bien. C'est ainsi que je ne pus jamais tenir dans les cercles, dans les Assemblées, ni dans les Congrès. C'est ainsi que je ne pus jamais conduire une sage discussion, à moins de dormir à demi par précaution. C'est ainsi que je ne fus jamais supporté que par les jeunes, et encore sous la condition qu'ils ne discuteraient point. Ils comprenaient cette condition, ils l'imposaient promptement aux nouveaux venus. Cela étant convenu j'étais alors un sage, et je savais me faire objection à moi-même. Comprend-on que seul dans la multitude des hommes en guerre, et comme dans un monastère de pensée, je me sentais à l'aise, sévère et impartial en ma propre cause, et assuré par cela même d'atteindre le style, si seulement j'avais patience.

Je me suis détourné un peu. L'apparence d'idée qui me mettait en bataille est un exemple entre mille de mes guerres privées, qui furent presque toutes secrètes. D'après ce qui se montrait, on a conclu que j'étais fort content de moi-même. Voilà pourquoi on incline à écrire

pour des gens qu'on ne connaît pas, ce qui est devenir auteur. L'isolement de la guerre me fut une préparation à ce passage. Je me formai à me taire, et à écrire au lecteur inconnu.

Il ne manque pas d'hommes, et fort cultivés, qui considèrent les créations de l'art comme des œuvres de l'imagination. Et cela est vrai d'une certaine manière. Mais, comme j'avais poussé assez loin la critique de l'imagination, comme j'avais sondé le creux des images, comme je les avais poursuivies jusqu'à les faire rentrer dans le corps humain, qui est leur lieu, je n'étais plus dupe de [194] cette fiction des fictions, d'après laquelle l'artiste compose d'abord des êtres sans corps, selon des perfections qu'il imagine, et ensuite en exécute le portrait, soit par le marbre, soit par le dessin, soit par la parole ou l'écrit, de façon à les communiquer aux autres. Cette doctrine facile, et évidente à tous, n'avait plus de base, puisque j'étais bien assuré que les prétendues créations de l'imagination étaient plutôt crues que vues, comme le voleur derrière la porte. Toutefois cette doctrine de l'imagination n'était encore, quant aux Beaux-Arts, que négative. L'artiste n'avait plus de modèle intérieur, cela je le voyais bien. Mais où son modèle ? Il fallait jeter au panier toute cette imagerie. Le modèle n'est ni au dedans ni dans la nature extérieure ; il est dans l'œuvre même. Par quel détour ai-je pu passer de l'imagination créatrice niée à l'idée du métier créateur ? J'ai vu passage par la musique chantée, qui est à la fois imaginaire et réelle, et que l'oreille entend en même temps que la gorge l'invente. Je trouvai un autre passage dans la danse ; car il n'y a point de danse imaginée qui ne soit dansée. Ici l'image était toute dans le corps humain, et le corps humain lui-même dansant était vu et imité par un autre ; non pas vu par le danseur, mais du moins intimement senti ; d'où paraissait la condition de la danse, qui est société. Mais que dire de l'architecture et de la peinture ? La série des arts tombait ici dans le vide ; car le corps de l'architecte n'est pas l'objet de l'architecture ; ni le corps du peintre de la peinture. Il fallait donc reprendre la série des objets de l'art en commençant par le monument, et cela n'allait point, car l'homme danse et chante premièrement. J'essaie de dire en quels embarras je me trouvais ; et toute l'affaire était de découvrir un ordre satisfaisant. Cependant je portais le souvenir de quelques expériences fortes, et qui [195] d'abord m'emmenaient à mille lieues du chant et de la danse.

J'avais remarqué que les semblants, comme sont les décors au théâtre, n'équivalaient nullement aux monuments réels. Et même, quand je voyais des trous ou déchirures dans le décor, je les comparais à l'usure admirable des objets solides, qui toujours achève la beauté. Même j'avais quelquefois comparé les objets ciselés dans le plein métal, avec les objets moulés ou même soufflés, comme sont les minces imitations, souvent bourrées de plâtre ; et je remarquais que ces dernières s'usent de façon étrange, le relief étant déformé par le moindre choc. Quant aux œuvres moulées je constatais seulement que les marques du moule et les bulles faisaient laideur. J'étais ici très assuré. Mais où aller ? Fallait-il dire que la masse dure, le travail de force, la patine du temps, et même un genre de ruine étaient des conditions de la beauté ? Certaines œuvres en témoignent, mais non pas la peinture, qui n'est qu'apparence. Encore moins la poésie ; car où se trouve la masse ?

Au sujet de la peinture j'avais comme j'ai dit une certaine expérience du métier, mais une mauvaise expérience. Tout le long de la guerre je m'amusais dès que c'était possible à dessiner toutes sortes de personnages, et tout cela était assez ressemblant, je le voyais bien, mais laid, je le voyais aussi. Toutefois je fis une différence entre les figures simplement tracées et celles qu'il fallait graver en creux ; ces dernières valaient un peu mieux. Enfin, par rencontre, je me trouvai instruit comme j'imagine que les vrais artistes le furent toute leur vie. J'avais tourné ma manie dessinante sur une boîte d'horloge à moitié vernie ; je l'attaquai avec des crayons de couleur eux-mêmes très mauvais. Et sur la surface rebelle le crayon ne mordait [196] pas une fois sur cinq ; mais le soldat est patient. Je dessinais Adam et Eve de chaque côté d'un tronc noueux, où d'ailleurs, par le travail même, la forme d'un serpent parut. Adam et Eve, d'après la difficulté d'appliquer la couleur, furent aussi des sortes de troncs d'arbres couleur de chair ; mais le tout dévoré et repris par le sombre de la caisse d'horloge. Je m'obstinai. Un jour le capitaine aperçut cette chose et dit : « C'est beau ! » // fit aussitôt le projet de scier cette planche et de la sauver. Projet que la guerre ensevelit comme tant d'autres projets. Quand je veux me souvenir de ce tableau presque informe, j'y vois une ressemblance avec des primitifs que d'ailleurs je n'aime point ; et cela m'explique l'exclamation du capitaine, qui, comme tous les artistes, et par une précaution qui est noble, préférerait le laid au joli. Je

crus comprendre qu'un commencement de puissance pouvait résulter de la lenteur et de la difficulté du travail, et qu'une forme pouvait être affirmée par une suite d'essais manqués et revenant toujours. Et qu'enfin l'on avait le temps, en un travail qui marquait si peu, de regarder ce qui était fait, et de tirer parti des accidents mêmes. Cette réflexion, aussi rocailleuse que l'action, me fit enfin apercevoir une idée trop simple et facile à manquer, c'est que le peintre ne voit l'effet d'une touche qu'après qu'elle est posée. Cela me ramenait aux cannes sculptées, dont chacun a l'expérience, et où l'on va d'après la forme naturelle et d'après les entailles, sculptant un canard parce que l'ébauche ressemble à un canard. De là je pensais aux formes des rochers, qui si aisément représentent un moine, un cheval, un aigle. Il me semblait que l'idée d'achever ces formes était naturelle ; et cette idée même ne cessait de courir à côté du peintre et du sculpteur ; car toute ébauche exige qu'on la continue. Ainsi le hasard ne cessait d'être [197] dans le projet ; et cette combinaison de la chose et de l'artisan me remplaçait avantageusement la fantaisie d'imagination, tant vantée. Chacun sait que les nuages ne cessent d'inventer des formes, si l'on peut dire ; seulement les nuages ne tiennent pas, et nous ne les changeons pas. Un visage sculpté est une sorte de nuage, d'abord et ensuite, et toujours. On voit comment j'étais ramené par ce chemin à la matière même.

Toutes ces idées me semblaient converger vers un point que je n'apercevais pas. Cela me suffisait. Dès que j'eus trouvé un rangement convenable des différents arts, et une division des chapitres, j'entrepris d'écrire sans bien savoir où j'allais, assuré que dans ce sujet solide entre tous, et divisé lui-même par des oppositions aussi marquées que Comédie, Tragédie, Sculpture, Peinture, Poésie, Prose, chaque développement exigeait le suivant, et presque chaque phrase exigeait la suivante ; et c'est ce qui m'arriva tout au long, presque sans accrochage. C'est au cours de la guerre que j'appris à dormir à toute heure et en tout lieu, et à dormir à demi, les yeux à demi ouverts, refusant le monde et refusant les idées. La méthode très rusée que je formai alors était de penser sans suite tout en me tenant dans un même cercle de mots. Cet état est imité de l'insomnie par le retour des mêmes refrains ; mais il est le contraire de l'insomnie par l'indifférence, qui empêche que les raisonnements se nouent. J'étais donc bien loin de composer mes phrases comme Rousseau dit qu'il faisait. Bien au contraire

j'ajournais ce travail, de la même manière que j'ajournais de percevoir les choses familières, comme un rayon de soleil ou l'éclat du feu. Ce monde encore dans le chaos me pénétrait de bonheur. Je n'étais pas pressé de le construire et de me séparer de lui. En même temps j'éprouvais la présence intime du [198] sujet que je me donnais ; les deux ne faisaient qu'un. Je mis assuré maintenant que cet état de repos, qui quelquefois ne dure qu'une seconde, est un des moments de ce qu'on nomme le travail. Au lieu, qu'avant la guerre, je m'en souviens très bien, je m'accrochais souvent à quelque problème, et j'y pensais péniblement sans jamais avancer. C'est la même erreur que de fixer une chose que Von veut bien voir ; et cette erreur vient d'un désir de s'instruire dont il faut se défier. Rousseau a bien su qu'il faut lire les bons auteurs sans jamais leur faire objection, l'ai trouvé plus ; j'ai trouvé qu'il ne faut pas tant s'efforcer de les comprendre, que d'être bien familier avec ce qu'ils disent ; et cette méthode de lire permet aussi le repos du jugement, qui s'exerce alors par éclairs, pour se retirer aussitôt dans une sorte de sommeil. Cet art des préparations est fort peu connu ; j'en dis ici ce que j'en sais. Toujours est-il que j'arrivais à prendre la plume, bien éveillé alors, et à écrire mon titre dans un vide d'idées sans aucune inquiétude. Car je savais que le plus simple commencement allait faire comme un creux très bien dessiné, que je remplissais alors avec la sécurité de l'artisan. C'est ainsi qu'une pierre ajoutée à un mur exige la suivante et déjà la dessine. Dans la suite, comme j'expliquerai, je vins à réfléchir de plus près sur le langage même, d'après cette méthode d'écrire qui est sans ratures. Au point où j'en étais alors, j'étais si loin de comprendre ce qui m'arrivait que la poésie fut de tous les arts, comme un critique le remarqua, celui que j'éclairai le moins. Un autre me dit que la musique n'y était pas traitée assez selon le métier. Or la musique et l'art d'écrire étaient les deux arts que je connaissais le mieux. Sans doute je ne m'y trouvai pas stupide et ignorant d'abord, comme devant les autres ; et ainsi je ne sus pas les déchausser jusqu'aux [199] racines. J'anticipe, puisque le Système ne parut qu'après la paix. Il fut écrit et terminé, ou à bien peu près, dans la boue militaire, et, comme disent les parlementaires, il repoussa toute addition. Ce n'était pas que je n'en visse les imperfections. Mais quoi ? L'expression était refermée sur elle-même ; je n'y trouvais plus d'entrée ; tel qu'il était, il fallait donner le livre à l'imprimeur. Jamais depuis je ne reçus un aussi fort avertissement de ne plus

toucher, et même de ne plus juger. Ce livre fut tout le contraire de Mars, qui jamais ne s'est trouvé achevé.

Puisqu'aussi bien me voilà hors de la guerre, je puis terminer sur le Système et anticiper sur mon existence d'homme de lettres. Michel Arnauld, dès avant la guerre, m'avait entretenu d'un projet qu'il avait de publier un ample choix de *Propos*, pris dans la *Dépêche* de Rouen. Jusqu'alors il n'avait paru que quatre volumes destinés à des souscripteurs, et publiés par les soins du journal. Michel Arnauld pouvait tout à la N.R.F. ; et ce pseudonyme était celui d'un collègue excellent, que je voyais presque tous les jours. Ce hasard m'épargna toute démarche chez les éditeurs. Mais il faut dire aussi que le maître de cette maison déjà puissante était un de mes lecteurs de Rouen. La guerre interrompit tout. Dès l'armistice Michel Arnauld se remit à son travail, et l'acheva très vite ; je n'y ai fait que la table, et je ne donnai aucun conseil. Ce recueil en deux volumes, qui est très bien fait, me mit en rapport avec un public nouveau. Aussi tout naturellement je portai mon *Système des Beaux-Arts* au même éditeur, qui, de grâce parfaite, fit l'impression comme je voulais. Ce volume carré avait grand air sur papier de luxe, et les droits d'auteur seraient ceux que je fixerais moi-même, selon l'expression du charmant trésorier-payeur. [200] Très modestes, comme vous pensez ; mais ils me jurent le témoignage d'un succès suffisant.

Les idées de ce livre, qui étaient neuves à mes yeux, l'étaient certainement moins pour les lecteurs, en ce sens que tout ce que je rejetais, sans même y faire allusion, était ce dont on était las. La doctrine courut aussitôt, et court encore, sans que j'aie aucune raison de me prendre pour un réformateur des notions esthétiques. Je crois plutôt que chacun des intéressés faisait sa réforme pour soi-même, et que je m'accordais, sans l'avoir cherché, à ce mouvement neuf. La résonance de l'*Eupalinos*, qui parut à quelque temps de là, est de même source, car le poète n'écoutait assurément que sa propre inspiration ; et le Système n'y est évidemment pour rien. Ce n'était pas la dernière fois que je devais me trouver en accord avec un public inconnu ; public restreint, mais qui a du prestige. Et en cela je me trouvai moderne sans y avoir pensé. Si peu informé des conversations et des rumeurs, je m'y trouvais pourtant plongé, par un mouvement libre, par un mouvement d'homme à ce que je crois. Nous formions un corps d'affranchis ; et nous faisons corps par notre indépendance même. Il faut que je juge

de mes œuvres avec précaution. Ceux qui décideront là-dessus ne sont pas encore nés. Mais le destin de Paul Valéry, qui est pour moi au-dessus du doute, m'éclaire un peu une époque si profondément égalitaire. On a assez répété, comme pour se rassurer, que ce poète n'était lu ni compris nulle part, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu qu'il était lu et compris partout. Et bien mieux, par ses copeaux de prose qu'il daigne nous jeter, il est encore maître de pensée, et tellement au-dessus de ceux qui se battent pour ce premier rôle/ La tour d'ivoire est tombée en morceaux pêle-mêle avec beaucoup d'autres lieux communs.

[201]

**Histoire de mes pensées.****20**

---

# RETOUR

[Retour à la table des matières](#)

J'étais revenu de loin. Dès janvier 17 je fus rappelé à Dugny (Le Bourget) dans le corps des météorologistes de l'armée. Cet emploi était fait pour moi, qui tirais encore la jambe ; et les militaires ne s'y trompèrent pas. J'appris ce métier très vite, mais enfin il fallut l'apprendre, et ne jamais se tromper, car le militaire attribue toujours l'erreur à la négligence. Je fus donc aux mains de pédants, quelques-uns assez brutaux ; mais je fus bientôt en mesure de me moquer d'eux. Ils avaient à annoncer chaque jour le temps pour le lendemain ; ils mouraient de peur, et finissaient par n'annoncer rien. Au fond ils savaient beaucoup, et dans leur privé ils ne se trompaient guère. J'aperçus alors les limites du pouvoir absolu ; car Tibère affole l'astrologue, et c'est bien fait pour Tibère. C'est alors que, tout en guettant les orages, et en chiffrant des messages pour les Anglais, j'achevai d'écrire le *Système des Beaux-Arts*. C'était le temps des mutineries, et, par un mouvement continu de matériel et de convoyeurs, nous en savions quelque chose. Je remarquai qu'on ne se cachait guère autour de moi d'en espérer beaucoup ; ce sentiment était commun aux hommes de troupe et aux sous-officiers ; ce sentiment était le mien ; je n'ai jamais pu le traduire en idées. On devine que mes [202] réflexions revinrent alors buter sur la politique. Et quoi pour finir ? Je n'ai ni avancé ni reculé ; je tiens ferme sur des positions difficiles à défendre. Les Parisiens de l'arrière, qui m'ont rencontré en ce temps-là, ont marqué de la peur, de l'horreur, et, j'espère, une sincère affliction de me trouver si loin de

leurs viles pensées. Depuis il est arrivé que les combattants revenus m'ont fait une sorte de patrie. Les uns encore avec moi et moi avec eux, comme les doigts de la main, les autres disputant contre moi avec fureur, mais jamais fureur ne dépassa la mienne ; et ceux-là je me sentais proche d'eux malgré tout. Dans ce tumulte intérieur et extérieur je repris le travail d'enseigner en octobre 1917. Je trouvai un petit noyau d'élèves, je retrouvai mes livres, j'entendis le claquement de la Bertha au-dessus des rues, et je pris des lunettes. Je me sentis alors extrêmement fatigué, et c'était naturel. Je dus apprendre à occuper le temps ; je fis lire Platon en classe ; je débitai le *Système des Beaux-Arts*, et enfin je développai beaucoup la partie de l'enseignement qui est la plus efficace, et qui demande plus d'obstination que de travail.

Beaucoup d'idées étaient tombées de moi comme des feuilles mortes ; je ne me souciai point de les ramasser. Je m'avançai désormais par les grands auteurs seulement. Je ne m'étais jamais soucié beaucoup des contemporains ; je les oubliai tout à fait par un mépris de soldat, et je me trouvai ainsi en position de soulever les jeunes générations à bout de bras. Je fus donc, parmi tant de mes semblables, un homme de la guerre, un homme sans loi. Les pouvoirs eurent l'art d'ignorer cette émeute continue ; s'ils avaient voulu y faire face, ils étaient perdus. Mais quoi ? C'était le temps (1919) où mon syndiqué conscient et organisé attaquait le pont Solférino à la tête d'une [203] colonne très décidée. Il prit le pont, et quand il l'eut pris il ne sut qu'en faire. J'occupais cependant d'autres ponts dans les nuages. La Sorbonne dormait et ne bougeait ; elle est encore ainsi sous ses boucles blanches.

Il ne sert point de blâmer ; il ne sert point non plus d'annoncer. J'ai à dire quelle histoire et quelle sociologie je me proposai, en opposition de leur sociologie et de leur histoire, et quelle philosophie à la place de leur philosophie. Mais je dois dire premièrement que je n'eus jamais à hésiter ni à délibérer. Devant une jeunesse toute confiante, il n'y a point de politique. Je devais leur parler à tous, garçons et filles, comme je me parlais à moi-même. Mais d'abord il fallut apaiser l'esprit de vengeance. Ce n'est qu'une ambition contre l'ambitieux ; c'est toujours ivresse. J'apercevais bien comment les mêmes choses recommencent après toute subversion. C'est que les hommes ne comptent jamais leurs passions. En réalité je n'enseignai plus désormais que selon le mouvement qui dépasse émotion et passion en les conservant. Mais

je ne voyais pas si loin, et je crois qu'en toute chose il faut se défier des fins et s'attacher aux moyens. L'auteur le plus fort à ce moment-là, et qui pouvait le mieux me sauver de fureur, ce fut certainement Comte. J'avais retrouvé les dix volumes à leur place, de longtemps fatigués et usés. Nul n'apaise mieux que Comte, d'abord parce qu'il tend devant toutes ses pensées le monde solide et indifférent ; aussi parce qu'il a renoncé à tous les genres de pouvoir et de richesse, laissant le temporel à n'importe quel César, et jugeant que l'opinion suffit contre tous, si elle est libre et éclairée. Je repris donc ce thème puissant On ne l'épuisé point.

Mais enfin, par un secret progrès, qui est dans Comte, et qui passe naturellement en son lecteur, je venais de la [204] dynamique à la statique, et je lisais de plus près les quatre volumes de la *Politique Positive*. Et je prenais très au sérieux les effusions de Comte au souvenir de sa pure Clotilde. On lit bien *Les Nuits* de Musset. Mais je n'ai jamais jugé assez sévèrement l'esprit d'ironie qui veut blesser obliquement nos meilleures pensées. Je suis un homme, me disais-je.

Or je veux mettre ici au jour une puissante idée et pleine d'avenir. Comte a dressé, dans sa *Statique Sociale*, un autre *Système des Beaux-Arts* reposant tout sur le langage. Selon une invariable coutume, je me gardai de juger, je suivis. D'autant que, parmi les sujets imposés aux filles de Sévigné par les programmes d'examen, revenait souvent le langage, qui ramenait de creuses et banales considérations. Voici l'idée que je tirai toute vive de Comte. Le langage est un être sociologique ; il est même le lien des sociétés véritables, qui ne tiennent que par les monuments du passé. Et le langage est comme un monument vivant. Il conserve et transmet l'héritage humain, en même temps qu'il reste immuablement le témoin de la structure humaine et des jonctions les plus urgentes, car le cri est un effet de spasme thoracique. On comprend que le langage ne change jamais qu'en se conservant. Et la poésie est doublement monumentale parce qu'elle conserve une forme déterminée et que la mémoire n'altère pas aisément, et aussi parce qu'elle revient toujours à régler le langage sur tous les rythmes du bonheur organique. La poésie fait donc une sorte de culte et de prière qui nous rappelle à nous-mêmes. Cette idée n'est déjà pas petite, et je résolus, comme Comte avait fait, de lire chaque jour quelque puissant poète. Mais le philosophe m'emportait plus près de l'avenir de mes pensées, en me faisant toucher l'avenir de mes phrases. Tout mon [205] métier

en tremblait. Car il s'agissait premièrement, quoi que l'on eût dit, de savoir ce que l'on avait dit. Les mots arrivaient chargés de sens, soit par les liaisons où les grands auteurs les avaient engagés, soit par le commun usage, qui revient toujours au parler naturel, par la nécessité des contrats et des serments qui concentrent l'expression selon l'antique manière. Ici paraît la solennité propre à tout langage, et le sérieux qui contribue, avec les grands monuments rythmés, à préserver le langage des abréviations cursives. On devine les causes, on les suit à peine le long des temps, mais les effets éclatent. Comte a cité d'admirables exemples de mots qui, pris dans leur sens populaire, sont déjà des pensées. Ainsi le mot *peuple*, qui, qu'on le veuille ou non, désigne à la fois tous les citoyens, et ceux des citoyens qui travaillent de leurs mains. On peut bien refuser de penser que les citoyens aux mains oisives sont négligeables devant la masse, mais on ne peut refuser de le dire et de l'écrire. On ne peut refuser de dire et d'écrire que cœur est autant courage qu'amour, ni que foi est fidélité. Mauvaise foi exprime, et en dépit de l'écrivain, toute la liberté du diable. On n'en finirait point. J'ai trouvé un nombre prodigieux d'exemples, que j'ajoute à ceux de Comte ; et à dire vrai j'ai fini par comprendre que ma langue maternelle était un trésor de pensées, soit par le vocabulaire, soit par les liaisons. Ce savoir s'accordait avec mon principal travail, qui était de redresser des phrases mal faites, et après cela des phrases sans résonance et sans accord véritable, ce qui vient toujours d'une métaphore cachée qui refuse l'idée. Par exemple, « une douceur mitigée de violence » ne peut aller. Ce sont des fautes de musique. Et je suis assuré qu'en suivant mon philosophe, j'ai poussé très avant l'enseignement de la rhétorique, qui, ainsi [206] prise, enferme toute la discipline des pensées. J'appris en somme à reconnaître les justes pensées d'après le beau langage. Et cette sorte de découverte, qu'il faut refaire de moment en moment, me conduisait à enseigner le bon style, chose réputée presque impossible. Tout cela ensemble me faisait entendre qu'il y a deux savoirs, l'un par preuve, et l'autre par une comparaison du langage à lui-même et je dirais presque aux conditions musculaires, thoraciques, et viscérales. J'étais donc encore une fois renvoyé aux poètes, et encore bien plus évidemment à l'Humanité elle-même ; car les langues sont plus anciennes que les nations. Je voyais donc de l'espace devant moi ; j'apprenais à faire le nid des pensées. Ce genre d'enseignement, si près de la pratique la plus humble, a quelque chose d'enivrant qui ressemble à l'écho, à la rime, au nombre. C'est alors que

l'on entend chanter les proverbes. Et j'en suis arrivé pour ma part à entendre le chant de l'épopée dans le moindre récit paysan, et enfin partout le chant d'oiseau de l'homme.

C'est ainsi que je pris pour précepteur Homère lui-même. Lire une année *Illiade* et une autre année l'Odyssée, autant qu'on peut lire en classe, et remettre ainsi en honneur la lecture cursive, en contraste avec les explications, d'ailleurs fort utiles, qui s'arrêtent sur un vers ou deux, ces innovations cessèrent bientôt d'étonner, car je trouvais dans ces poèmes la juste mesure de l'homme et des dieux. Aux premiers temps, j'essayai aussi d'Horace, car j'y trouve de la grandeur et si je puis dire une très vulgaire grandeur ; mais Horace ne peut guère être lu en courant. Je cherchai aussi des idées dans les tragiques grecs, mais sans grand succès. Je me jetais sur ce qui me semblait le meilleur, puisque je n'avais pas à enseigner la littérature. Et du reste les exercices de ce genre dévorent [207] le temps. Toujours assuré du langage, et jouant sur les gloires, pourquoi ai-je fait lire de la même manière Balzac, et non pas Stendhal, et non pas Hugo ? Peut-être parce que je résistais plutôt à Balzac.

Comme je dois compte ici de mes entretiens avec moi-même, plutôt que de mes moyens d'enseignement, je veux dire quelque chose des romanciers modernes que je n'ai jamais cessé de relire. Je mettrai à part Hugo, qui m'a toujours enivré, mais sans m'instruire. Je dirais la même chose de Tolstoï. En compagnie de ces prophètes, on rêve, on enjambe le monde, on réchauffe la partie noble de soi-même, on s'imagine incorruptible et invincible. J'ai dit souvent que les plus belles témérités de l'homme étaient la suite des rêveries de l'enfance ; je le crois encore ; et je veux que chacun garde en soi comme un trésor cette partie d'enfance qui n'a pas voulu apprendre la ruse. C'est ainsi que *Jean-Christophe* et *Liluli* me ravissent toujours sans me changer ; j'y nourris mes vertus imaginaires. Quant à Proust, que j'ai lu et relu avec une attention passionnée, je n'en ai rien cru ; ce n'est qu'un parfait amusement. De Stendhal j'ai plus à dire ; il y a du bonheur dans l'éloge que j'ai publié de cet auteur, mais aussi une sorte de confession de sentiment et d'humeur qui sent un peu trop l'indomptable moi. Au reste je l'ai dit, que les Stendhaliens sont insupportables. Et telle est la raison pour quoi je n'aurais pas lu volontiers Stendhal en compagnie des garçons et filles. En revanche, et de cette haute position d'isolement, quelle vue sur les importances et sur les pouvoirs !

C'est là que j'ai pris, repris mt secoué de toutes les manières une idée qui m'a à jamais guéri de l'envie, c'est que ceux qui se jettent du côté de la puissance descendent bien bas, ou pour mieux dire tombent tout droit jusqu'à un excès de ridicule ; et la [208] colère qu'en ont les puissants les pousse à une extravagante méchanceté. Qui n'a point sa chaire où se recueillir loin des flatteurs et des flattés connaîtra l'enfer sans dieu ni diable. Toutefois il y a de l'utopie dans ce jugement dernier, comme dans celui de Platon.

Balzac est plus réel ; car sans méconnaître les belles amours et les grandeurs d'âme, il les enchâsse dans une bordure de monstres et de coquins, que l'on ne pense seulement pas à mépriser. C'est que la couture est forte d'eux à nous. C'est qu'il n'y a point de damnés ; car mauvais comme bons sont des pièces du monde ; et il n'y a point de jeu pour la vertu sans que tournent en même temps les terribles garnitures. Tous sont établis sur leurs gonds, comme des portes ; l'action guette passage. Pour bien dire, ce n'est qu'en Balzac que j'ai appris la sociologie ; car les liens de la terre à l'homme, de la maison à l'homme, du métier à l'homme, des échanges à l'homme, font le tissu de toute vie, et l'on n'a point le choix. Il me plaît de comparer la politique de Balzac à celle d'Aristote. Dans le moment que l'on va choisir, on découvre que le choix est déjà fait. Car le monde n'attend pas que nous entrions en scène ; nous y sommes, et déportés d'instant en instant ; ce que nous allions pardonner, nous découvrons que c'est oublié. Ces idées en Balzac ne sont jamais de réflexion ; elles sont la rumeur naturelle des personnages ; elles n'ont rien de neuf ni de rare ; seulement l'on s'y heurte. Dans le fait, si l'homme ne veut pas arriver démuni devant l'expérience, il faut qu'il vive d'abord dans les fictions du théâtre et du roman. Le romanesque est destiné à se briser contre le réel que d'abord il éclaire ; le romanesque de Balzac est celui qui tient le plus longtemps. Il m'éclaire encore. Il m'éclairerait si j'étais préfet ou magistrat ; au lieu que Stendhal détourne du métier [209] d'homme. On comprend en quel sens j'ai dit souvent que je trouvais plus d'idées dans les romans que dans les livres de philosophie. Toutefois les uns et les autres sont signés de l'homme ; et ceux que nous apporte l'acclamation de la gloire sont aussi les plus sûrs conseillers.

Si j'avais à recommencer, je prendrais aussi des idées dans Corneille, Racine et Molière. L'Humanité existe ; il n'y a qu'à puiser. Et le langage encore une fois m'éclaire, car les Humanités signifient

quelque chose que vous ne pouvez changer. Telle est en bref cette doctrine de Comte, toujours et partout assurée de succès et d'approbation, toujours et partout oubliée, je ne sais pourquoi. Au reste pourquoi les sociologues, même ceux qui se réclament de Comte, s'empressent-ils de penser comme si Comte n'avait pas existé ? Je ne sais par pourquoi. Un jour comme je disais en conversation, à un très important professeur, que cette année-là j'étudiais Comte, il me demanda : « Lequel ? Car ils sont deux. » Il prétendait séparer la Politique et le Cours de Philosophie Positive, alors qu'une lecture même sommaire montre le lien et la suite. Pourquoi trouvait-il plaisir à une remarque injuste et qui ne mène à rien ? J'ai cru quelquefois que la moindre nuance d'importance tue l'homme. Et alors comment faire ? Faut-il enseigner aussi la simplicité ? Faut-il faire oublier la robe doctorale ? Assurément oui. Mais qui m'assure que ces importants ne meurent pas de timidité ? Hélas/ Je n'ai jamais su que leur faire peur. Et j'ai pourtant bonne opinion de l'homme, et d'autant plus à mesure que j'avance.

Parmi les auteurs réputés étrangers à la philosophie, et où je cherchais aussi la philosophie, je ne dois pas oublier Montaigne. Plus de trois fois nous lûmes les Essais de bout en bout, un élève ayant charge à son tour d'un chapitre [210] ou deux. Toutefois, parce qu'on trouve une multitude d'idées explicites dans Montaigne, nous aurions risqué de le prendre pour un philosophe, sans la précaution de tout lire. Cet auteur est long à connaître, et j'exerçais les garçons à trouver au doigt, comme je disais, et sans hésiter, soit l'accident de Montaigne, ou l'histoire de l'écuelle, ou Montaigne sur le pas de sa porte, déclarant la paix aux hommes. L'accident de Montaigne, chute de cheval suivie non seulement d'évanouissement, mais d'un oubli total des circonstances immédiatement précédentes, est une sorte d'étude clinique de première importance. On y remarque, ce qui se trouve aussi en d'autres exemples, qu'un choc qui a supprimé plusieurs moments de la perception, fait tomber aussi quelques pans de la perception qui a précédé, quoiqu'il semble que cette perception ait dû se faire. Faut-il croire qu'elle n'était pas entrée dans la mémoire, faute d'un temps suffisant de maturation ? On apprendrait donc sa propre vie comme on apprend un livre. Je trouvais encore mieux à dire, c'est que notre perception est, au vrai, toujours rétrospective. Par exemple, si Montaigne avait évité le choc de son valet qui galopait sur lui, Montaigne eût revu la suite des événements, reconnu les lieux et les mouvements, et

sa propre action elle-même ; et seulement alors il se fût représenté la chose, comme ce beau mot le dit si bien. Car dans la surprise on agit sans voir ni percevoir, comme l'animal bondit. Vint après le choc l'anéantissement qui empêcha cette revue, et par là même empêcha cette perception de se faire une fois, et d'être ensuite retenue. Je rapporte cette interprétation parce qu'elle s'accorde à ce que j'ai fini par savoir sur la conscience, toujours rétrospective. Et c'est peut-être dans le commentaire de *La Jeune Parque* que j'ai le mieux expliqué cette idée assez obscure, d'après laquelle [211] conscience est toujours réflexion et lueur extrême. J'étais soutenu alors par le poète, qui, par son art, a retrouvé dans ce poème une suite naturelle de pensées, de problèmes, et d'affections, les pensées éclairant le tout. On devine que mon véritable commentaire aurait bien deux volumes. Mais encore une fois il s'agit d'un simple hommage des pensées à la mère de toutes les pensées ; et toutefois ceux qui s'ennuieraient de la psychologie selon les manuels trouveront là quelques lumières.

L'histoire de l'écuelle {pour mon père quand il sera vieux) ou celle du fils qui traîne son père par les cheveux (Arrête, mon fils, car je n'ai traîné mon père que jusque-là/) sont des types de ce que Montaigne appelle « histoires qui ne disent mot ». Ces histoires, qu'il prend telles qu'on les raconte, sans rien changer, sans rien discuter, font la leçon aux érudits. Car, inventées ou presque tout à fait inventées, elles n'en ont que mieux la marque humaine. Elles me ramenaient aux contes, dont on ne demande jamais s'ils sont vrais. Au reste, me disais-je, sous la critique se cache l'autorité. Au lieu que dans les mille citations de Montaigne il n'en est pas une qui prenne force de l'autorité d'un auteur. Elles brillent par elles-mêmes ; par elles-mêmes elles éclairent. Et c'est là que j'ai remarqué que l'expression immuable et en quelque sorte monumentale est la vraie source des pensées. Nous ne citons plus, et nous errons. Et c'est tout ce que je puis dire des innombrables qui essaient d'imiter le tour de Montaigne et sa négligence. Lui navigue au plus près de ses citations, qui sont comme des îles heureuses. Il est tenu par l'homme, et n'est tenu que par l'homme. De là vient qu'il continue, et qu'il ajoute. Non pas à la manière des philosophes, qui pensent toujours bâtir sur des ruines. Ainsi je tenais sous mes yeux la culture même, c'est-à-dire [212] une formation et un développement de l'esprit d'après la beauté seulement, qui en effet ne trompe jamais. De là et comme un écho rebondissait une des plus belles proses. « Que

sais-je ? » Il nous a laissé ce mot. Et en effet que sais-je de ce qui dépasse l'homme ? Mais, pour l'homme, je le sais, et je le perce, et je le juge, et je le fouette par la honte. Voilà la pensée de Montaigne en peu de mots. Il n'y a point d'autre exemple de savoir plein, comme sont les Essais.

Montaigne ne raconte guère ses campagnes ; et pourtant il connut les armes, et passa par l'épreuve de la peur et du courage. Je me plaisais à en retrouver les traces ; et je comprenais qu'il n'était pas un homme à s'étonner de l'homme. Aussi n'attendait-il point d'autres que lui pour faire la paix. Je le voyais tranquille dans les dangers de chaque jour, et tenant sa porte ouverte. Cette fois-ci il ne s'est pas gardé non plus de nous, et nous le surprenons sublime. Il faut que je transcrive un peu de cette page, la plus belle du livre à mes yeux. « La défense attire l'entreprise, et la défiance l'offense. J'ai affaibli le dessein des soldats, étant à leur exploit le hasard et toute matière de gloire militaire qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rends la conquête de ma maison lâche et traîtresse. Elle n'est close à personne qui y heurte, etc. » Si vous cherchez cette page, ou les histoires que je disais, ou l'accident de Montaigne, vous chercherez quelque temps, et c'est le mieux. Car voilà un auteur dont les extraits ne servent à rien. On ne s'instruit de lui que par une masse de probité qu'il faut sentir toute. En sorte 'que c'est une des plus difficiles leçons de lecture que l'on prend là.

[213]

**Histoire de mes pensées.****21**

---

# LES POÈTES

[Retour à la table des matières](#)

Je veux finir maintenant sur les poètes. Ils m'ont mené t me mènent encore jusqu'aux idées que j'estime les plus précieuses. C'est qu'eux seuls ont directement égard à la forme humaine, à ce qu'elle peut et ne peut pas, et surtout à ces mouvements du bonheur qui dessinent la vraie physique, par une harmonie retrouvée entre les choses et l'homme. *L'Iliade* est la source des dieux ; car en mes amples lectures où je finissais par entendre la langue grecque comme un ramage, sans souci de grammaire, je vis bientôt courir les dieux avec les hommes ; et de même que les hommes j'essayais de suivre ces moments divins de l'homme. Mais qui donc jamais a vu les dieux en face ? Au reste qui a vu un rêve en face ? En tous temps l'univers bien regardé fut ce qu'il est, fidèle et pur, sans tromperie aucune ; mais le vol des dieux jaillit tout autour, là où l'on ne regardait point. Je voyais donc l'imagination à sa naissance, l'imagination qui n'est que naissance, car elle n'est que le premier état de toutes nos idées. C'est pourquoi tous les dieux sont au passé. Mais ils nous guettent toujours ; ils attendent le court réveil de l'attention ; c'est alors qu'ils courent. Platon, tout nourri d'Homère, et par le naturel mouvement de l'homme, repousse Homère. Mais il reste assez dans l'homme de ce court moment où il fut dieu. Et ce moment est le premier. [214] Oui un paysan, quand il s'élève de ses betteraves et prend la pure parole, est surnaturel une fois. Faites attention à cette provision d'amour, car tout l'use, et le paysan lui-même s'en charge bien. C'est la loi de toute amitié qu'elle ne dure que par un

souvenir d'âge d'or qui heureusement ne cesse de suivre, après les avoir précédés, tous nos moments dont il est la mémoire. Telle est la bienvenue de l'homme, et la miraculeuse hospitalité. Un homme sort de la maison, mais c'est un dieu qui y entrait tout à l'heure. Les dieux ne se déguisent point en hommes, mais plutôt ils se démasquent en hommes. Voilà ce que j'apprenais dans la poussière de *L'Iliade*. Mais aussi bien dans les chemins et carrefours de l'Odyssée, quoiqu'il se trouve ici plus de réflexion, et plus de prudence à l'égard des dieux. Minerve n'apparaît pas comme telle. Au reste comment apparaîtrait-elle comme telle ? Rien n'apparaît que ce qui est, un homme, un aigle, une chouette. Et parce que l'action d'Ulysse est moins emportée, les dieux passent à l'état de métaphore et même de légende. Virgile marque ce pas de l'intelligence, car on comprend bien qu'il ne voit plus les dieux. Aussi l'ai-je moins lu, quoique le passage de la religion à l'art, et du dieu à l'image de dieu, y soit juste comme la main et l'œil. Chose digne de remarque, je trouvai plus dans Horace, je dis dans ses odes personnelles, car il s'y montre l'Homère des petits dieux, faisant paraître un moment le faune qui n'est peut-être qu'un bouc, on ne sait, et tant de Vénus sans durée. Ses bois, ses sources, ses grottes retentissent des dieux agrestes. On dira que de tous ces poètes anciens je n'avais toujours pas l'accent ni le rythme. Je le sais. Toutefois je crois que la prononciation toute conventionnelle, pourvu qu'on s'y fie, ne laisse pas de former quelque autre rythme qui m'est intime, et qui [215] correspond à l'autre selon une transformation qui ne fait qu'abrégger le lent changement des langages, sans altérer leur parenté absolue. Toutefois j'aurais dû mieux entendre nos poètes. Ou bien faut-il croire, comme quelqu'un me le disait hier, que le vrai poète, mon contemporain et mon semblable, ne s'était pas encore montré ?

Je connus Paul Valéry aux environs de 1923, je veux dire par ses vers ; jusque-là c'était à peine un nom. Et encore mis-je du temps à faire connaissance. L'inconvénient d'aimer les auteurs consacrés, c'est qu'on n'a plus un regard pour les contemporains. Je me souviens que le *Narcisse* me fit d'abord un effet de lune, bientôt oublié. Le Cimetière me transperça par son avant-dernière strophe, dont le dernier vers me parut digne des plus beaux. (Dans un tumulte au silence pareil). Un jour que je récitais ce passage en classe, il m'apparut que beaucoup savaient tout le poème ; et l'on m'apporta respectueusement une copie de *La Jeune Parque*. Mon attention était donc éveillée plus qu'à demi

quand une ridicule polémique contre le poète obscur me somma de prendre parti. Je vis ce jour-là le vrai visage de deux ou trois condottieri de plume à qui je ne m'étais jamais fié tout à fait ; je sus alors pourquoi. L'envie m'irrite parce qu'elle n'a point de fondement. Ceux qui s'aigrissent de n'être rien n'ont point essayé d'être, mais seulement de paraître. Bref je courus à la défense du cygne blessé. Blessé, il l'était, quoique tellement au-dessus ; peut-être était-il blessé par la bêtise des hommes ; en quoi il se trompait. Ceux dont il s'agit auraient bien admiré les poèmes réputés obscurs, s'ils l'avaient voulu. La bonne opinion que j'ai de mes semblables sans exception est corrigée par cette idée qu'ils sont bien capables de faire les imbéciles, et longtemps, s'ils en font seulement le stupide pari. Au [216] reste le tumulte s'apaisa ; je suppose que le lecteur moyen fit entendre sa voix redouée. Et moi j'étais sous les armes.

Je conviens qu'il faut grande attention pour ce poète ; mais il n'en faut pas moins pour Homère ; et j'ai remarqué qu'Homère est impénétrable pour presque tous ceux dont c'est le métier de le lire. Je dis plus ; et me mettant dans le jeu, je dis que c'est par les mêmes causes que souvent des hommes instruits ont refusé de lire plus de deux lignes de moi. Motifs honorables, je le sais. Ce qui annonce changement ou qui exige changement est suspect. Au reste les grands auteurs sont plus célébrés que lus. Je m'abrite dans cette ombre. Ce fut réellement à la suite d'un amusement, c'est-à-dire d'un griffonnage dans les marges de *Charmes*, que je publiai un commentaire de ces pièces, qui n'ont nullement besoin de commentaire. Aussi n'était-ce qu'un hommage au poète. Et hommage encore le commentaire de *La Jeune Parque*, auquel je donne présentement mes derniers soins. Je n'aime pas trop ce genre de travail. Mais j'ai appris à honorer le plus beau des arts, et à faire taire la petite classe. Ce travail acheva et achève pourtant de m'instruire, et me découvrit ce qu'il me plaît d'appeler les derniers secrets du poète. Les derniers ? J'en serai toujours loin. Mais je veux, avant de faire l'inventaire de mes richesses propres, dire encore un mot de ce poète, qui est, par repos, un penseur fort. Je me plains de sa modestie si naturelle, qui fera toujours croire qu'il n'est qu'un patient arrangeur d'énigmes. L'aveu seulement qu'il est quelquefois inspiré, il faut que je le lui arrache. Et cela c'est un beau jeu.

Maintenant qu'ai-je appris sur la poésie et même sur la prose ? Bien plus que je n'espérais. Et cela forme un grand paysage. La reli-

gion s'y trouve, sous un aspect que [217] je n'avais pas assez considéré. Car je ne puis prendre la poésie pour un accident du langage humain. C'en est, au contraire la règle. Et il ne faut pas moins que ces formules fermées et immuables pour que l'homme puisse s'entretenir honorablement avec lui-même. Il arrive pour le langage ce qui arrive pour toutes les constructions pensées ; si le haut manque, le bas manque aussi ; et pour n'avoir pas voulu parler noblement et selon la mesure, on ne pousse plus que grognements. Ce fut dans les temps passés et c'est encore maintenant. Je défie qu'on fasse prononcer même la langue commune si l'on ne fait réciter des vers. Et cette méthode est celle qui rappelle l'animal pensant à lui-même. Je dirais donc pour abrégé qu'il n'y a point du tout de pensée sans culture, et non plus sans culte, car c'est le même mot. En d'autres termes si l'on n'a pas respect du langage, on n'a point respect de soi. Partant de là j'apercevais d'importantes suites, et par exemple que la poésie dramatique fut véritablement et est encore une école de penser et de sentir. Toutefois je n'ai jamais pu épuiser le théâtre, quoique j'y aie souvent pensé avec application. Cette poésie publique, ce pas des vers qui se communique aux actions, et cette manière solennelle d'annoncer l'entrée de l'homme, oui même dans le comique, tout cela m'est apparu quelquefois comme une grammaire supérieure, et quelque chose de plus encore que les modèles épistolaires, qui sont déjà une grande chose. Tout homme à des moments veut s'exprimer humainement, et là-dessus ne se croit point lui-même. Au reste l'écrivain public est presque toujours aussi un poète d'épithalame ; et j'ai encore vu cette industrie à Rouen. On montrera aisément que cette industrie est ridicule ; mais c'est qu'on ne pense pas combien les improvisations sont ridicules. Chacun cherche un modèle du beau langage ; et [218] bien loin de penser que ce modèle explique très mal ce qu'il voulait dire, au contraire il ne sait bien ce qu'il voulait dire que lorsqu'on le lui a dit pompeusement. Comte a remarqué que souvent l'homme qui se parle à lui-même trouve la plus fine nuance de son propre sentiment dans un poème vieux de mille ans.

Cette idée, que l'homme ne prend forme que par le dessus, est impossible à mesurer. Car on comprend que c'est la forme, vide d'abord, qui fait paraître nos pensées, et nous en fait souvenir. Cet effet est redoublé dans le théâtre, qui bien pris n'est absolument que langage et catastrophe de langage. Il n'y a de drame que si quelque chose est dit ;

tel est l'irréparable selon le théâtre. Aussi voyons-nous que partout il y a des mots sacrés, des mots dangereux, des mots funestes. Le serment lie à toujours. La malédiction suit à toujours. Le monologue est une enquête très sérieuse sur un mot que l'on se dit, ou qui vous est dit. Iago est absolument tout le théâtre. Un mot, même dit à soi, change toute la nature. Et voilà une belle moisson.

Mais j'aimais encore mieux guetter la poésie à sa naissance (si je pouvais). Et j'y retrouvais la même loi, selon laquelle la forme est première. Mais cette fois il me semble que cette forme qui est première est même avant les mots. Car le rythme court devant le poète, et la rime surplombe comme un pont sonore. On sait où l'on va, avant de savoir comment on ira. Cette loi se retrouve en toutes nos pensées, et je reprends ici une pensée que j'avais lancée étant jeune et qui restait en l'air : « On commence par finir. » Elle restait en l'air et c'était bien sa place. Or la poésie, même la plus plate, ne peut qu'ajuster ses mots sur un chemin vide, mais mesuré et divisé. Ce jeu plaît comme remède au bredouillement quotidien. Toutefois ce [219] n'est pas beaucoup. Le vrai poète découvre par l'essai un bien plus beau secret, c'est que la forme respectée finit par trouver un contenu plus beau que tout projet. Dont j'avais trouvé d'innombrables exemples dans Hugo ; mais non moins dans Valéry, qui même s'est fié à cette méthode jusqu'à la plus folle imprudence dans sa Parque. Le résultat étonne, parce que les moyens ne paraissent pas ; mais enfin le résultat est beau de bout en bout.

J'avais auparavant étudié quelquefois Mallarmé. J'avais compris sa page blanche, qui est le premier état de tout poème, et j'avais saisi aussi les magiques cristallisations du langage, qui se font par la foi et l'attente. Même, m'exerçant quelquefois à traduire littéralement quelque pièce anglaise, j'arrivais à un enchâssement peu naturel, mais qui jetait pourtant quelques feux. N'était-ce pas que les mots arrachés de l'usage et cimentés selon un ordre nouveau, parlaient alors selon leur structure ? Cet art de jeter les dés, encore et encore, me fut éclairé par l'étrange forme du poème Mallarméen le plus secret : Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. C'est vers les années 28-30 que ce débris préalable et si éloquent fut produit devant les garçons et longtemps considéré sans paroles. Je finis par dire beaucoup. Ce n'est plus la page blanche, c'est le second ou troisième état d'un poème ; ce sont des formes jetées et irrévocablement jetées. Le blanc de la page est di-

visé ; les blancs attendent. Et tout est donc de hasard dans, le poème. Il le faudrait. Nous devrions tirer nos mots comme des oublies. Nul poète n'est si sévère pour ses pensées préalables. Il les regarde elles aussi du coin de l'œil. Et toutefois s'il ne les change, s'il ne les transfigure selon l'exigence des mots jetés, il n'est point poète. La poésie est un art de trouver ce que la prose ne dira jamais. Ces idées n'avaient point paru dans le *Système*, [220] quoiqu'elles fussent tout le système. Je les appliquais aux arts plastiques, qui en effet trouvent en exécutant et non pas en méditant. Elles se montrent mieux en place, et la poésie plus amplement traitée, dans les *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*, qui parurent environ dix ans après le *Système*.

Que dire de la prose ? J'avais trouvé dans Auguste Comte, qui se fit héroïquement un style, des remarques sur les mots qui, pendant que l'écrivain rédige, courent devant, en foule déjà disciplinée, et s'offrent à point dans les temps de bonheur où la prose emporte son homme. Cela me fit deviner que dans toute méditation préparatoire il entre une certaine piété à l'égard des mots, et une revue qui nous assure que nous pouvons compter sur eux. C'est se fier au langage. C'est parier sur le langage. Comme on est bien sûr que les dés jetés ne resteront pas sur le coupant, on est sûr que les mots jetés ne s'entasseront pas n'importe comment, et que ces merveilleuses molécules se juxtaposent selon leurs surfaces. Ici le commun usage agit par le dessous ; et ces mots tant de fois dits selon le naturel nous dessinent un peu de l'homme, ce qui à la fois affermit notre discours, et ménage la place pour d'étonnantes inventions. L'idée préalable y a seulement un plus grand rôle que dans le poème ; mais l'art de parler et d'écrire est toujours dominé par la loi d'improvisation, qui ne nous laisse juger que ce qui est déjà en place ; c'est ainsi qu'on parle. Et au fond c'est ainsi que l'on signifie par les anciens signes, crier, fuir, se cacher, hausser les épaules, sourire ; car ces signes n'ont de sens d'abord que pour les autres, et n'existent pour nous que dans les autres qui nous les renvoient. Il faut exprimer avant de savoir que l'on exprime, et jeter des sorts, ce qui est vivre.

[221]

**Histoire de mes pensées.****22**

---

# AUDITOIRES

[Retour à la table des matières](#)

Ces téméraires pensées, que je crois fécondes par-dessus toutes, m'ont fait penser à l'auditoire que j'eus pour finir au Collège Sévigné, et qui était mêlé d'étudiants, d'étudiantes, de disciples inconnus, et de gens du monde curieux. Quelle différence avec l'austère assistance des classes du lycée Henri IV ! Après des années maigres, peu à peu vint le nombre ; et ainsi peu à peu s'établit la discipline du nombre, et un silence de haute qualité. Je les traitais en hommes ; et ces adolescents valaient mieux que des hommes. Sans peur, sans fatigue, au-dessus de l'ennui ; je les nommais les éléphants de Pyrrhus. Je m'entretenais avec eux comme avec moi-même ; et eux se gardaient bien de répondre. Je n'avais point pitié et ils ne demandaient pas pitié. Ils connurent un genre d'obscurité qui est de probité. Ils eurent patience. J'en connus beaucoup qui firent des bonds étonnants. Mais enfin ils étaient à l'abandon, comme il convient à des hommes.

J'avais plus de pitié des filles du collège Sévigné, qui, elles, n'étaient pas nourries, et cela se voyait bien. Et [222] en outre elles ne savaient rien. Et le programme ordonnait au lieu de conseiller. Il fallait se jeter au centre, et ranger les idées autour du centre par rhétorique. Car elles n'avaient pas de temps, et moi non plus je n'avais pas de temps. Une heure contre six par semaine, telle était la proportion de l'enseignement de Sévigné à celui du lycée, et encore pour fournir à des leçons magistrales, car c'était ce qu'on demandait aux filles. J'appris beaucoup à ce jeu difficile ; je dus abréger les interminables préli-

minaires. Certes il y a péril à boucler l'idée trop vite. Mais ces amazones arrivaient ainsi à plus de légèreté et de force. Courte épée et petit bouclier, elles jetaient la panique dans les rangs de leurs tranquilles juges. Mais jamais des filles ne feront peur comme des garçons. Les juges ne craignaient pas une petite peur. C'est alors que je pris cette idée que la femme a naturellement plus d'esprit que l'homme. Je prends ce mot au sens le plus sérieux. J'ai assez expliqué que juger est une fonction premièrement de nature et de forme humaine. Et la femme est gardienne de la forme humaine ; d'où une éloquence et un feu sans paradoxe, qui menaient ces filles à des triomphes. J'en parle par ouï dire, car les filles n'ouvraient pas la bouche plus que les garçons. Je ne les connaissais que par leurs écrits.

Je n'ai pas grande opinion de la parole humaine, ni de la discussion, ni de la conversation. Mais surtout à l'âge scolaire il me paraît impossible qu'un garçon ou une fille réussisse dans le genre oratoire sans une part de comédie ; j'aime mieux alors n'être pas témoin ; et du reste j'étais un témoin gênant. L'écrit va plus droit ; l'écrit n'a pas à tenir compte du public. Et au surplus je fus toujours discret, soit pour blâmer, soit pour louer ; et je sus toujours mieux louer que blâmer. Je me souviens que, chez [223] les filles, la plus haute louange tenait dans une simple exclamation : « Beau ! » Ce n'était pas trop dire. Bien des fois, soit à Henri IV, soit à Sévigné, j'ai tenu le génie entre mes doigts. On s'étonnera de savoir que je n'interrogeais jamais, et que j'évitais avec une sorte d'horreur les entretiens de confessionnal. Par ces conditions, toujours sévèrement gardées et d'ailleurs très bien comprises, je coupais court à toutes les confidences, qui sont toujours de fausses confidences, et je recevais de temps en temps, en trente ou quarante pages, une vraie et noble pensée. J'aurais été guéri de misanthropie, même si ma nature avait penché par là. J'ai souvent pensé que la misanthropie, que je prends comme un amour passionné et injuste, tient beaucoup à ce que l'on donne trop d'attention aux paroles ; et c'est encore pis si l'on interroge comme le juge. Ici encore le désir de connaître empêche le connaître ; et je pense qu'il n'y a rien de mieux à dire sur la psychologie de société. L'esprit de théâtre, qui tient tout homme et toute femme, trompe déjà assez ; mais la spontanéité est pire. Il n'y a aucune raison de penser que ce qui nous vient sans étude soit plus vrai de nous que ce que nous voulons construire de nous ; ou bien alors il faudrait croire que ce que nous voulons n'est point de

nous ; d'où un plus noir degré de misanthropie. Ce qui me fait perdre quelquefois patience, ce sont des thèses que je lis ou que j'entends, d'après lesquelles la poésie est le moins sincère des arts, puisqu'elle compose longtemps. Je pense justement tout le contraire, c'est qu'il ne faut pas moins qu'un long travail d'expression pour conduire à la connaissance de soi. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi que les premiers barbouillages d'un peintre l'expriment mieux que ses chefs-d'œuvre ? Ou bien vais-je penser que les élèves que j'ai formés ressemblent plus à moi qu'à [224] eux-mêmes ? C'est le génie qui décide, qui est à la fois universel et inimitable.

Je reviens aux filles de *Sévigné* ; je n'en étais pas si loin. Ces filles ne savaient rien. Elles arrivaient neuves à Platon, à Descartes, à Comte. Elles n'en avaient pas d'avance un certain dégoût pris des résumés. Elles étaient autant de princesses Palatines ou de reines de Suède devant Descartes. Il fallait un peu plus de précaution pour les accoutumer à la voltige Platonicienne ; car le sérieux propre à la femme s'accommode quelquefois mal de ce Socrate errant de porte en porte, et aussi peu pressé d'arriver qu'Ulysse. Mais nulle âme de ce monde ne résiste à la Caverne, ni aux récits de Er revenu des enfers. Comte ne trouvait point de résistance. Il faut convenir d'abord qu'il est le seul parmi les penseurs qui ait parlé de la femme comme il faut ; et je dirais même qu'il est le seul qui en ait parlé, et qui ait décrit l'enchantement maternel. Lisez seulement ces lignes : « En reprochant à l'amour d'être souvent aveugle, on oublie que la haine l'est bien davantage, et à un degré bien plus funeste. » Cette remarque a par elle-même plus de portée à mes yeux que tout La Rochefoucauld. Mais Comte a poussé ses recherches en ce sens-là bien plus loin encore ; car non seulement il a montré, chose capitale pour ceux qui instruisent, que sans l'intrépide bienveillance de la mère ou du maître l'enfant n'oserait jamais s'essayer à être homme, mais encore, restituant au mot affection son plein sens, il a conclu que l'amour de la forme humaine, si chevillé au cœur de la femme, est le centre d'impulsion et d'orientation de tout jugement. Ainsi en nommant seulement le sexe affectif, il dit beaucoup. L'autre expression de sexe actif, par laquelle il désigne le masculin, est encore de nature à expliquer un peu à la femme son dangereux [225] compagnon. Il n'est pas difficile d'être neuf sur ce grand sujet quand on explique Comte.

Il y avait je crois cette différence entre les filles de Henri IV et celles de Sévigné, je parle de celles dont j'ai admiré le génie, que les premières, peut-être par le voisinage des garçons, étaient plus farouches et plus réservées, au lieu que les autres se trouvaient plus solitaires et plus libres, devant un maître qui n'affectait jamais qu'une indifférence d'ailleurs naturelle. Je sais et j'ai dit souvent qu'il ne faut point mêler l'affection dans l'instruction, ce qui est simplement ne pas usurper sur les parents. Ce climat était bon pour tous, garçons et filles. Plusieurs ont certainement déjà regretté le temps où ils avaient du génie. Je les avais bien avertis. « Profitez, leur disais-je, de vos jeunes années pour être intelligents. A partir de trente ans il n'y a plus d'imbéciles. » Ce serait une erreur de prendre cette remarque misanthropiquement. Tels étaient donc mes instituteurs. Je ne pense pas qu'on puisse trouver mieux.

Sur les dernières années de mon enseignement à Sévigné, les anciens concours étant abolis, il y eut un cours du vendredi ouvert aux étudiants et étudiantes, et portant sur des matières de l'agrégation. Ce cours ne trouva guère de public. Quelques dames de garniture, et quelques garçons et filles que je connaissais. Ce désert me fit prophète. Je parlais dans cette solitude, sans aucune note, sans préparation, d'après quelques divisions écrites au tableau noir. J'eus, je crois, un peu d'humeur devant ces bancs vides, et je crois bien que j'enlevais courage aux auditeurs de passage. Toujours est-il que je donnai là mes meilleures leçons, sur Platon, sur Descartes et sur quelques questions d'apparence abstraite. J'appris beaucoup là, quoique sans plaisir. En revanche, devant l'auditoire surabondant des [226] mardis, je n'appris jamais rien. Une frivolité s'éleva du nombre et de la diversité des personnes. Je mis seulement en ordre ce que je savais déjà, essayant alors les faciles et redoutables succès. Je ne sus si c'était bien ou mal. Quelques infirmités ou inconvénients de l'âge arrêterent ma carrière d'orateur. Je me contentai désormais d'écrire, et je m'en trouve bien.

[227]

**Histoire de mes pensées.****23**

---

# LES IDÉES ET LES ÂGES

[Retour à la table des matières](#)

Je reviens en arrière, car il faut que je conduise chaque train d'idées séparément jusqu'à ces années-ci. J'étais donc conduit à rechercher les formes de l'imagination, ce qui n'était que resserrer l'union de l'âme et du corps, comme parle Descartes. Les Beaux-Arts m'éclairaient cette route, puisqu'ils me montraient comment l'homme inscrivait sa forme dans ses œuvres ; et c'est bien à partir de ses œuvres qu'il pense. Il se montrait donc à moi une sorte de schématisation extrêmement riche, qui fournissait comme une histoire naturelle des idées. Et quoique plus de mille fois les célestes idées de Platon m'eussent servi à deviner tel homme damné ou sauvé, comme tous sont de moment en moment, de façon que les célèbres mythes formaient un schématisation descendant, néanmoins je ne pouvais oublier tout à fait l'histoire, qui, à bien prendre, est la part de la géographie dans nos pensées. L'idée célèbre du Matérialisme Historique m'a toujours paru faire pléonasme en son expression générale. Quant à l'application, c'est l'esprit même de l'histoire, qui, suivant les migrations, les campements et les forts, suivant les négoce et les explorations, suivant les métiers et le changement des métiers, suivant l'industrie et le changement de [228] l'industrie, voit apparaître une civilisation et une autre, des classes d'hommes, des préjugés, des passions, des pensées, un idéal et des dieux. Que la géométrie finisse par être la même partout, cela n'empêche pas qu'elle soit

née aux lieux comme l'Égypte, où il fallait chaque année retrouver les bornes des champs. L'astronomie n'a pu commencer dans les pays de brouillards. Toute l'hydrostatique et une bonne partie de la physique fut enseignée par la mer, et l'art de construire ainsi que les lois de l'équilibre des solides est encore naturel dans nos montagnes, où même les champs de blé ont quelque chose d'architectural. Mais c'est bien peu de se borner à de tels exemples, qui ne font comprendre que les métiers et les sciences. Les métiers ont leurs gestes, et les gestes, non moins que les mots, sont la naturelle méthode de trouver des idées et de régler les mœurs. J'avais rencontré dans *Le Médecin de Campagne* de Balzac deux manières de pleurer les morts, l'une plus austère et plus farouche, qui tenaient à une différence d'altitude. On voit par cet exemple où je prenais le plus souvent mes idées, et toutefois j'espère que l'on saura que Platon, Descartes, Kant, Hegel m'ont plus servi que Montaigne, Balzac, Stendhal à connaître le cantonnier, le facteur, et le meneur de vaches. Mais il a pourtant bien fallu aller quelquefois au devant des idées par les gestes ; seulement je dis que l'invention de geste en geste n'a jamais produit que des dieux muets. Aussi personne n'aurait jamais su cela même si Pyrrhon n'avait pas douté. Je ne voudrais pas qu'on prît l'imagerie pour une philosophie. Et ce qui m'a confirmé dans la position de ne jamais trahir les grands maîtres, c'est que ceux qui ont voulu se borner à l'imagerie ont perdu l'imagerie. Il est comique de voir les Marxistes courir après leurs exemples, et buter dessus sans les voir. L'imagination qui [229] se prend pour l'entendement est aussitôt bornée ; ainsi comprise, l'histoire des religions tue l'histoire et les religions. Mais au contraire cherchant toujours l'idée dans les coutumes, j'avais l'espoir de retrouver l'homme, et de percer à travers les religions jusqu'à l'esprit même. Toujours est-il que l'observation des coutumes, et, encore mieux, du geste coutumier, était la partie agréable et réveillante de l'enseignement, et comme une opinion droite sauvée. Toutefois j'ai su remarquer qu'on riait beaucoup à mes histoires, et j'ai toujours su sauver des hivers de méditation. On n'instruit pas en amusant ; ce principe si caché n'est que le corollaire de ce que je rappelais tout à l'heure, que l'imagination ne peut remplacer l'entendement. Ces précautions prises j'aimais à rechercher quelles mœurs nouvelles, quelle théologie, quelle politique devaient résulter de l'invention du tissage mécanique. En contre-épreuve j'avais le lin, puisque le lin n'est pas tissé mécaniquement. D'un côté l'usine, de l'autre l'atelier de famille ; d'un côté l'ap-

prentissage sous la chiourme, de l'autre l'apprentissage sous le père, la mère, le frère. Je voyais bien d'où renaissait le Pater Noster, et où peut-être il venait périr. Et comme toutes les rivières ne sont pas bonnes à rouir le lin, j'avais donc des rivières qui arrosaient la religion, des rivières pieuses et miraculeuses. Les chemins de fer, en disséminant l'usine, ont fait un mélange d'esprit urbain et d'esprit paysan. Le dressage des chiens et le dressage des chevaux font deux hommes. Le mineur est discipliné par son métier terrible. Et quand au métier militaire on voit bien qu'il élève une doctrine au-dessus des petites gens, et une morale étonnante comme une tour mutilée. Toutefois il est évident que le marin n'est pas de même croyance que le soldat. Au reste le riverain de mer s'oppose au terrien, soit par la superstition, [230] soit par la religion, soit par la politique. J'étais amené par les *Propos*, que j'écrivais toujours et que j'écris encore, à essayer de telles idées en pente douce ; mais le changement du public, puisque depuis la guerre je n'écrivais que pour un millier de lecteurs, m'avait conduit à craindre moins les difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours. C'est ainsi que l'enseignement passait dans les *Propos* et les *Propos* dans l'enseignement. Autant dire, car c'est la même chose, que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles.

Comme on dit l'Arabie heureuse, il faudrait nommer Philosophie heureuse cet enseignement délié et promenant. Dans le fait jamais je ne m'abandonnai à l'amusement, mais du moins je le goûtais sans remords, et n'ai point à m'excuser d'avoir fait rire. Il n'est point de meilleure préparation pour une idée difficile. Je me souviens que même les leçons de *Barbara* et *Celarent* étaient gaies, et je crois que cela tient à un continuel schématisme en action. Ce n'est pas peu de délier le corps humain.

Le lecteur fut délié, j'espère, par [\*Les Idées et les Ages\*](#), ouvrage composé de morceaux, avec bonne humeur, sans emportement. On trouvera au *Navire d'Argent*, revue éphémère mais belle, des morceaux qui auraient pu figurer dans le livre ; et je ne saurais pas dire pourquoi ils n'y sont point. C'était de nouveau la méthode de *Mars*, mais sans aucune fureur. Ici je me réconciliais avec l'homme. J'aimais ce poète dans le mal comme dans le bien. Je commençais à comprendre comment malheur et bonheur sont changés en poèmes, et que

mythologie, art et religion font notre habit de tous les jours. Cette bonne [231] humeur fait la couleur de ce livre, auquel je ne reproche que d'être trop facile, au moins d'apparence. Il a pour moi la saveur du Retour. J'y trouve de l'insouciance. Jamais je ne méritai moins d'être pris au sérieux par les revues rouges, que du reste j'aime. Je ne connais qu'un syndiqué qui m'ait compris ; mais aussi il a cherché sous la peau.

Vers le même temps j'écrivis en quelques jours un ouvrage court, et qui parut beaucoup plus tôt. Il n'est guère connu, car il ne fut tiré qu'à cinquante exemplaires. C'était un monument à l'Amitié. Le hasard m'avait fait rencontrer un de mes lecteurs inconnus, et vraisemblablement un des plus prompts et des plus perçants. J'écrivis pour lui les *Lettres au docteur Henri Mondor* sur le sujet du cœur et de l'esprit. Ce livre est un exemple de la prédilection que j'avais et que j'ai encore pour les tirages de luxe, et aussi d'une méthode directe d'aborder un problème où toutes les difficultés sont rassemblées ; méthode que mes élèves connaissent bien. Cette doctrine des émotions et des sentiments fut toujours et est encore aujourd'hui mon tonneau de Diogène ; je le roule devant moi et je n'avance guère.

[232]

**Histoire de mes pensées.****24**

---

# HEGEL

[Retour à la table des matières](#)

On a peut-être deviné que, par ces démarches sinueuses, je m'approchais de Hegel. Il y eut des hasards de librairie. Je trouvai les quatre ou cinq volumes d'Esthétique traduits par Bénard, et qui reproduisent plusieurs cours successifs sur ce grand sujet. J'entrai dans un pays neuf, et je compris aussitôt que personne ne m'avait parlé de Hegel comme on l'aurait dû. J'avais senti plus d'une fois une haine et un mépris bien étranges. Peut-être, ainsi qu'Heine l'a bien compris, ce gigantesque professeur a-t-il rendu tout essai de spéculation désormais fort difficile. Et au fait c'est la seule philosophie parmi les plus récentes qui ait entamé l'avenir. Ce sérieux massif déplaisait-il par les mêmes causes que l'Allemand au Français ? Est-il vrai que nous sommes légers et vaniteux ? Je n'en sais rien, puisque, comme on vient de voir, je regarde au métier ou bien au fleuve ; cette méthode ne peut saisir la patrie.

Herr, avec qui je n'avais eu jusqu'alors que des querelles d'écolier, passait pour le mieux instruit des Hégéliens. La guerre l'avait rendu plus doux. Il avait accepté les *Quatre-Vingt-Un Chapitres* ; il avait loué sans réserve le Système des Beaux-Arts. Il était curieux d'avance des [233] *Idées et des Ages*, mais il ne les vit point. De ces temps-là on me rencontra souvent près du célèbre bureau où se trouve maintenant l'homme de marbre. Il ne me cachait point que ma constance radicale lui inspirait de l'estime. Il avait connu trop de renégats, et jamais ne pardonna à aucun d'eux. Cette amitié tardive, et toute bonne,

explique que je lui demandai conseil au sujet d'un cours sur Hegel que j'osais entreprendre ; et c'était dans les premières années de la paix. À ma surprise il m'exhorta à oser. Sans doute savait-il par une profonde étude que Hegel était assez fortement construit pour être toujours reconnu ; et d'ailleurs il savait aussi que nul auteur n'avait été plus trahi, tiré en tous sens, et déchiré que celui-là. Il jugea que je le réhabiliterais en France, et ne se trompa point. Il m'assura que les traductions existantes suffiraient, pourvu que j'eusse sous les yeux le texte allemand de l'*Encyclopédie*, qui est en effet une armature solide, et qui doit préserver de toute erreur grave.

Personne que je sache n'avait jamais dit ce qu'on doit dire de Hegel, son système mis à part. C'est à savoir qu'il suffit d'ouvrir n'importe où la *Philosophie de l'Esprit*, ou l'*Esthétique*, ou la *Philosophie de la Religion* pour trouver aussitôt une précieuse idée que l'on peut suivre, et qui bientôt illumine. Exemples. Vous tombez sur l'opposition du maître et de l'esclave, et si vous lisez seulement dix lignes, vous presentez que vous tenez une des clefs de l'histoire. Car entre ces inégaux la situation est inégale en un tout autre sens ; l'un est placé pour ne rien apprendre, ne rien comprendre, et tout oublier. L'autre par nécessité fait provision de savoir, de jugement et de vertu. Il suffit de lire la formule : « L'esclave devient le maître du maître, et le maître devient l'esclave de l'esclave » pour être renvoyé à mille exemples familiers, d'où il résulte [234] déjà que le monde des inégalités bascule sans cesse, et que le riche devient pauvre aussi sûrement que le pauvre devient riche. Mais creusez au centre de l'idée, autrement l'expérience vous déportera d'exception en exception. Ou bien vous lisez *le Combat*, un titre qui intéresse tout homme ; et vous découvrez aussitôt des merveilles, à savoir que l'homme pensant (*le Moi*) ne peut découvrir un autre homme pensant sans s'indigner aussitôt de cette prétention qui menace son propre empire. D'où le défi et le champ clos. Ceux qui ne peuvent discuter sans mouvements violents doivent comprendre qu'il faut payer cette offense, ce qui est conduire la violence jusqu'au bout. L'autre a le droit d'exiger que ce jeu soit joué franchement, et non perfidement. L'homme ici est percé à jour. Et peu m'importe pour commencer que cette reconnaissance d'un Moi par un autre Moi soit un moment du système, et une application de la dialectique hégélienne. Car une idée n'est pas un trésor en soi. Une idée c'est un moyen et un outil. Je ne jure de rien. J'essaie une clef et puis une

autre. Ce qui ne veut point dire qu'on puisse former des idées n'importe comment. Je l'ai expliqué déjà. Je mets d'abord les systèmes en pièces, ce qui veut dire que je m'exerce à comprendre dès que l'occasion s'en trouve. Si je trouve dans les leçons d'esthétique que Jupiter a vaincu « les dieux de boue et de sang • », cette idée est déjà un moyen d'investigation dans la masse des religions, où d'abord on ne voit point passage. Et sur la Magie, ou religion immédiate, je trouve encore que le Magicien est un homme qui essaie de mouvoir toutes choses comme U meut son propre corps. Certainement suivre cette définition, qui est de belle apparence, avouons-le, cela vaut mieux que de se perdre dans les exemples du sociologue, exemples qui d'ailleurs sont aussi dans Hegel. J'insiste un [235] peu parce que l'erreur presque inévitable, qui est plutôt fausse manœuvre, est de vouloir digérer d'abord La Logique, qui n'est qu'une critique de la métaphysique abstraite, ou, si l'on veut, de la transcendance. Mais encore est-il que le célèbre jeu des trois termes, thèse, antithèse et synthèse est par lui-même plein de résonances dès que l'on a un peu étudié ; et qui n'a point pris son parti des contradictions se condamne à n'avancer jamais. Dès que l'on voit paraître l'invincible Pyrrhon, on sent bien qu'il faut passer outre, et juger au lieu de disputer. D'autant qu'en cette *Logique* de Hegel on trouve toute la logique connue, et on la trouve mise en ordre de façon que la Logique transcendantale est alors une suite de l'ancienne logique, ce qui, à première lecture, devrait faire prendre au sérieux un tel mouvement dialectique, qui conduit de la science antique à la moderne. D'autant que l'on sent bien, à moins d'être tout à fait ignorant, que les erreurs des anciens n'ont pas été inutiles, et qu'il faut de toute façon en passer par là, et se tromper avec eux par méthode. Je veux avertir qu'il n'y a point de difficultés insurmontables dans la Logique de Hegel.

Mais je dis mieux. Je dis que, quand on buterait sur deux ou trois passages, la marche de l'ensemble est assez claire pour que l'on soit curieux de la suivre. Et cette marche nous conduit de l'abstraction à la nature, ce qui est le mouvement de toutes nos pensées sans exception. Ce n'est pas que la *Logique* soit simplement niée. Elle est, selon l'expression de Hegel, à la fois niée et conservée. Provisoirement, me disais-je, je puis comprendre que la Logique n'est pas vraie toute seule, qu'elle est plutôt un chemin vers le vrai, ce qui est de bon sens.

J'avoue que la *Philosophie de la Nature* effraie le lecteur à plus juste titre. Et je voudrais rassurer déjà le [236] lecteur de bonne volonté, comme je me suis rassuré moi-même. La Logique toute seule ne conduisant qu'au vide des formes, il faut se jeter dans la Nature, mais essayer pourtant de la lire d'après les abstractions élaborées, qui sont pour nous l'esprit. Ce qui revient à retrouver des traces d'esprit dans la nature. Et qu'a-t-on jamais fait d'autre ? Seulement alors qu'Aristote jugeait que les astres étaient dieux et suivaient le cercle, seule courbe digne des dieux, Hegel serre de bien plus près la nature des êtres, qui, à première vue, se divise en deux classes, l'inorganique et l'organique. Et il est pourtant vrai que tout le monde organique est comme un miroir brisé où l'esprit se reconnaît un moment, et puis se perd. L'idée que les animaux pensent est une idée à prendre ou à laisser ; ceux qui la laissent sont accusés de paradoxe. Alors faut-il la prendre ? Ce n'est toujours pas une proposition folle, quoique nous nous jetions par là dans une sorte de poésie ou de mythologie. Je laisse l'inorganique, dont l'interprétation d'après l'esprit immanent n'est évidemment, que péril, quoique le cristal, par exemple, ait toujours signifié aux hommes qu'il y a quelque passage du vivant à l'inerte, et un grain de vie peut-être dans tout. On ne s'effraie pas de Leibniz. On devrait bien moins s'effrayer de la Philosophie de la Nature, si évidemment destinée, comme la Logique même, à être laissée derrière nous. Laisée, mais reprise. Et quoi d'étrange à cela ? Nous arrivons tout naturellement à l'homme, qui est aussi nature, et le plus pensant des animaux ; mais animal, ne l'oublions pas, et nature, ne l'oublions pas. Il s'agit maintenant, sous le titre de Philosophie de l'Esprit, de penser l'homme naturel, en partant des conditions de nature, ordonnées tant bien que mal selon une sorte de dialectique aventureuse. On n'a pas le choix. Ou bien alors il faut revenir à l'étude [237] du Moi pensant et des formes de pensées, ce qui serait recommencer la *Logique*. Disons en bref que Hegel nous propose de chercher maintenant l'Esprit dans l'histoire humaine, laquelle est très évidemment animale et cosmique ; et voilà pourquoi la *Philosophie de l'Esprit* ne recommence pas la *Logique*.

[238]

**Histoire de mes pensées.****25**

---

# HEGEL ET HAMELIN

[Retour à la table des matières](#)

Afin d'éclairer mieux ce passage, je veux dire de le rendre difficile, je reprendrai le système d'Hamelin, qui de premier abord ressemble à celui de Hegel, quoiqu'il en diffère par l'ordre des catégories. Et cette différence n'empêche point de remarquer que l'ordre, dans ces deux auteurs, est de l'abstrait au concret, et va à conquérir l'homme et le monde en partant d'une série de formes vides. Et je suis assuré que cette marche est la seule et la vraie. Car ce n'est pas dans l'expérience que l'on retrouvera jamais les pures formes ; et, sans les pures formes, l'expérience écrase l'esprit. Je crois donc que tous deux sont partis d'un juste pas ; et même Hamelin a ajouté quelque chose à la sévérité initiale, en voulant partir de la relation même, selon laquelle un terme quelconque appelle son opposé. Je trouve aussi un progrès d'Hegel à Hamelin en ce que ce dernier substitue l'opposition à la contradiction, ce qui écarte une nuée d'objections ; car j'ai entendu dire et j'ai lu que, du moment que Hegel pensait la contradiction, il fallait le laisser, attendu que penser la contradiction c'est l'absurde même. Or Hamelin a très bien vu que les oppositions comme un et plusieurs, repos et mouvement, être et non-être, ne sont point des contradictions [239] à la rigueur, mais bien plutôt des corrélations. La contradiction à la rigueur se trouve renvoyée jusqu'aux problèmes de l'action, où il faut choisir entre oui et non (par exemple rendre une bourse ou ne la rendre pas) ;

et cet insoluble en théorie termine le système et commence le monde. J'abrège ici, et qu'on me le pardonne ; je ne traite point directement d'Hamelin, attendu qu'il n'est jamais entré dans mes pensées, et je veux maintenant dire pourquoi.

La déduction d'Hamelin le conduit de la relation, à travers nombre, temps, espace, causalité, finalité, à la conscience libre, c'est-à-dire à l'homme comme il est. Or ce n'est pas ainsi que l'homme est né, et ce n'est pas non plus ainsi que l'espèce humaine a écrit ses pensées. On devine et on retrouve dans cette double histoire, des rêves, des contes, des légendes, des folies, des batailles, enfin autant de boue et de sang qu'on en peut inventer. Ici Hegel est plus hardi, et se jette mieux dans le problème. Sa Logique le mène au monde ; mais c'est que la dialectique de l'être le conduit à la relation pure, au point où l'esprit se perd dans le vide des formes, de façon que le tout vrai soit le tout faux ; la solution de cette opposition est l'idée réelle, qu'il nomme Idée. Par exemple l'idée du crocodile dans le crocodile est une idée réelle ; aussi l'idée de Socrate en Socrate. Tel est le moment dialectique du saut dans le monde ; et il faut aller à l'extrême monde, enveloppé d'écaillés, énigmatique, impénétrable par cela même qu'on y devine l'idée. Désormais l'immanence est la loi de la pensée, et il ne sera plus permis de séparer l'être et l'idée. Par exemple l'idée du Peuple Romain n'est pas l'idée que je m'en fais ; non, c'est l'idée même qu'il finit par produire au jour, par ses actions, ses mœurs, sa constitution, la notion de droit [240] romain, et choses semblables. Et le point important dans Hegel, c'est qu'on ne peut deviner de telles idées réelles qu'en face de la chose. C'est ainsi qu'un Romain ne pouvait dire d'avance ce que la République penserait de l'Asie Mineure ou de la Gaule. Non. Mais les légions avançaient, les négociateurs suivaient, la Paix Romaine s'installait ; la loi romaine composait avec l'usage. Et de même Socrate, en sa réelle et unique vie, ne pouvait faire le projet de ses combats, de ses résistances, ni même de ses entretiens ; encore moins de sa mort. Mais il inventait sur le moment même une nouvelle manière d'être encore Socrate, ou mieux une manière qui développait le vrai Socrate. Maintenant si l'on regarde en arrière dans l'histoire des Romains, ou dans l'histoire de Socrate, ou dans l'histoire des religions, on y retrouve de toute évidence l'esprit. Les problèmes qui se posèrent à Socrate, à César, à Jésus, furent des problèmes d'esprit. Il venait un point où, par la pression des événements, on découvrait qu'on ne pou-

vait plus penser comme on avait pensé, que les pensées se battaient entre elles, qu'il fallait surmonter cette contradiction ; et ce mouvement, qui était de dialectique réelle, et non plus de dialectique abstraite, était la vie même d'un peuple, d'un homme, de toute l'histoire. Car celui qui ne fait que céder à l'événement, c'est mourir. Un peuple vit en inventant sa constitution, sa police, son droit, ses prisons ; et toujours on retrouve dans cette histoire vivante une opposition surmontée, c'est-à-dire un terme supprimé et conservé ; telle est l'essence de la tradition. L'armée romaine est une armée parce que nouvelle elle est toujours l'ancienne. Et ce qui fait une loi civile réelle, c'est qu'elle change en conservant, comme le montre la jurisprudence qui ne fait qu'enregistrer les jugements réels, dont chacun {interrogez un magistrat) [241] surmonte comme il peut la contradiction inévitable entre le droit et l'équité. Par exemple, dans les questions d'accession (je bâtis un hangar sur une ferme dont je suis locataire), il est évident que nul ne peut s'enrichir aux dépens d'autrui, et aussi que nul ne peut détruire une richesse commune, et pourtant que le droit du propriétaire est d'user et d'abuser. Ces jugements, qui sont les vrais jugements et les seuls jugements, finissent par produire de leur masse une pensée neuve qui n'est de personne. De même les constitutions réelles ne sont de personne. Pensez ici à la Constitution Anglaise et à la nôtre, et comparez-les aux notions que l'on peut former de la Monarchie et de la République ; ce ne sont que des fragments d'une Logique. L'opposition entre la force et le droit, entre l'ordre et la liberté, entre le capital et le travail, ne peut être résolue par logique ; ou plutôt ce genre de solution est dite utopique ; à bon droit, car elle n'a point de lieu. Cependant les rois, les juges et l'opinion ne cessent de surmonter de telles contradictions, ce qui au reste en fait naître d'autres ; et voilà des pensées vivantes et agissantes.

Il est plus difficile de comprendre tout à fait comment Socrate a résolu pour son compte ses propres impossibilités (Obéir aux lois et résister aux lois). Essayons de percer l'apparence. On voudrait dire qu'ayant trouvé une pensée vraie il boit la ciguë d'après cette pensée. Mais non. Ce Socrate-là n'a pas vécu. Le vivant Socrate a pris la coupe, a fait libation aux dieux, seulement en intention, car le bourreau n'avait pilé de ciguë que juste ce qu'il en faut pour tuer un homme ; et Socrate a bu, ce qui a jeté dans Platon absent des idées désormais invincibles ; et c'est ainsi que les pensées de Socrate ont percé

toute l'histoire. Une seule fois et pour toujours Socrate [242] est mort. Décius est mort. Jésus est mort. « Avec la mort, dit Hegel, commence la vie de l'Esprit. » Je cite exprès ce mot obscur afin de faire entendre les sonorités propres à ce grand système. Si l'on a le moindre doute sur l'interprétation que je donne ici, il faut chercher dans la *Philosophie de l'Esprit* l'article du *Droit*, ou bien l'*Esprit* d'un peuple. Je veux qu'on s'exerce pour ou contre Hegel tel qu'il est. Les Marxistes ne cessent de manquer à cette règle ; et peut-être Marx lui-même y a manqué. Aristote injuste à l'égard de Platon, Spinoza à l'égard de Descartes, Marx à l'égard de Hegel. C'est une sorte de loi que l'admiration se change en colère ; et j'aperçois qu'il y a une dialectique des émotions, dialectique sourde et aveugle.

En quoi sourde et aveugle ? C'est que la pensée d'un crocodile ou d'un loup ne peut être devinée ; c'est que la pensée d'un homme ne le peut pas être non plus tout à fait. Il faut regarder à la mécanique existence, qui ne cesse de broyer les êtres, de les déformer, de leur proposer d'autres énigmes que les leurs, et la route est barrée. Comment l'homme se tire d'affaire devant le danger extérieur, c'est toute l'histoire. Après cela, on peut bien dire que Hegel est idéaliste (« Tout ce qui est rationnel est réel ; tout ce qui est réel est rationnel ») ; on peut le dire, mais c'est très mal dit. L'idéalisme a sa place dans le système ; mais l'idéalisme est un moment dépassé. Plus clairement disons que le monde est présupposé tout rationnel (c'est ce que chacun fait), mais qu'il n'est point connu tel ; et que les raisons ou idées qui meuvent l'histoire sont toujours marquées de terre, tirées de la terre, et de la chair, et des plus humbles besoins, qui sont toujours les plus puissants. Marx a donc bien retiré de son Hegel l'idée capitale du Matérialisme Historique ou, pour [243] parler autrement, de dialectique matérialiste. Et qu'importe ? L'esprit est le grand voleur.

Je juge donc que Marx est hégélien par la dialectique, et bien plus qu'il ne croit. Mais, à considérer les courants réels, et l'impulsion reçue de Hegel par tout notre temps, l'idée Hégélienne que Marx a reçue, élevée et lancée de nouveau dans le monde c'est l'idée du changement perpétuel. Cette idée est mystique. Ce n'est pas une raison pour ne pas la dessiner exactement. Mystique ne veut pas dire nuageux. Pour mieux saisir cette idée, retrouvons l'immanence, qui est le grand secret dès qu'on a fait le saut de logique à nature. L'esprit est universel ; cela la Logique le montre, et toute logique le montre ; et à vouloir

refuser cela, on refuse toute forme, et son propre esprit. Seulement cette métaphysique est seule avec elle-même ; elle n'explique pas le moindre mouvement. Au contraire la philosophie de l'esprit, celle de l'art, celle de la religion révèlent que l'esprit universel est au travail dans le monde, se cherche en tous les êtres, en tous les hommes, en tous les peuples, se cherche, se trouve, et se dépasse. Le monde étant ainsi comme le rêve de Dieu, il est évident, par diverses raisons, que jamais le monde n'arrivera à exprimer l'esprit. Toujours la mort ferme la bouche avant que la bouche ait tout dit. Toujours la petite mort à chaque instant ferme l'idée, la durcit, l'use, la tue. Ou bien, pour parler autrement, l'esprit n'est pas un magasin d'idées ; l'esprit vrai n'est pas une somme de vérités ; l'esprit vrai c'est l'esprit à sa naissance et renaissance ; c'est l'esprit qui détruit pour sauver. Dynamisme, tel est le mot qui convient pour exprimer l'ardeur hégélienne. Certes cette ardeur de mourir pour revivre est en Hegel ; personne ne le nie. Imiter Dieu c'est dépasser tout et encore tout ; dépasser Dieu, si on pouvait.

[244]

Je vois bien l'idée, et même je la rends pratique en moi autant que je peux. Je n'y entre point. Si jamais j'ai écrit quelque chose d'utile, j'ai écrit une Statique, et non une Dynamique. Il est donc profondément vrai que je représente, à ma manière et de ma place, les éléments de stabilité et de conservation. Je ne crois guère à l'histoire ni au progrès. J'aperçois plutôt que, par la structure immuable de l'homme, tout revient le même sous d'autres noms ; le même, autant que le lent refroidissement de la planète le permet. En quoi je suis encore hégélien ; car, que l'on ait toujours le même durcissement à vaincre, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas le vaincre. Seulement je ne suis pas possédé par la mystique du changement pour le changement. Je me mets, comme je dis souvent, au pas de la vache, et j'aime la révolution insensible qui en apparence nous remet dans la même ornière ; par exemple que la petite propriété sauve de nouveau la propriété, voilà à mes yeux le mouvement humain, et je veux bien dire le lent retournement de l'esprit. Je m'explique ici tant bien que mal. Ces positions extrêmes de la philosophie n'ont pas l'importance que l'on croit. De l'esprit absolu je ne pense rien, que mes pensées.

[245]

**Histoire de mes pensées.****26**

---

# ENCORE HEGEL

[Retour à la table des matières](#)

Je fis donc trois fois, de 1920 à 1930 environ, un cours sur Hegel, assez ample puisqu'il occupait tous les samedis d'une année. La première fois, et quoique je ne manquasse pas de courage, je n'arrivai à retracer que la table des matières de cette immense philosophie. Mais dans la suite je m'y pris mieux. Cependant la masse des élèves augmentait d'année en année. Le troisième cours sur Hegel, je m'en souviens très bien, eut lieu dans la grande salle de dessin géométrique, larges tables et grande allée au milieu. Il s'y trouvait environ 75 élèves réguliers, plus un bon nombre de normaliens, parmi lesquels se glissaient quelques amateurs, dont un jeune banquier qui profitait de la semaine anglaise pour venir entendre les oracles. Je ne sus ces choses qu'ensuite ; je n'avais pas de regards pour cette sorte de foule, et pourtant j'en étais très près. Comme l'acoustique éteignait la voix, je me promenais dans l'allée centrale, je faisais lire des pages choisies d'avance parmi les plus obscures, et je les commentais sans beaucoup les éclaircir, mais du moins en les retournant par le fond, et en y cherchant toujours quelque résonance avec nos propres pensées. Et remarquez que nos propres pensées sont naturellement assez obscures pour que le Hegel le plus hardi soit encore clair à côté. La jeunesse [246] trouvait là évidemment ce qu'elle cherchait, c'est-à-dire une sorte de poème de l'esprit. C'était à peu près le contraire d'un cours sur Kant ; mais je ne me souciais pas de ces apparentes contradictions. Je suivais ma règle, qui est de ne jamais faire d'objections, mais de prendre mon

auteur comme un fait humain considérable. Et en vérité je ne vois pas pourquoi on ferait plutôt objection à Platon ou à Hegel, qu'à Virgile ou Homère. J'étais à cent lieues de la méthode Sorbonnique.

Cela n'était pas bien vu. Il arrivait des téléphonages stratégiques. « M. le proviseur, disait l'Ecole Normale, il est parti au moins trois élèves que l'on soupçonne d'aller au cours d'Alain. Voulez-vous enquêter là-dessus et me donner réponse ? » Le proviseur transmettait au censeur, qui s'en moquait bien. Les choses allèrent ainsi au moins pendant une année. Mais il faut croire que la Haute Direction se fit enfin prendre au sérieux. Cette mode (ainsi disait-elle), cette mode passa. Le lecteur voudra peut-être croire que je ne m'intéressais guère à ces choses. Mais de toute façon je jouais, que je le voulusse ou non, le personnage qui ignore ces choses. Pour en finir de cette petite guerre qui fait penser au Lutrin, j'eus encore d'autres fois et jusqu'à la fin de mon enseignement, des preuves comiques de cette panique qui avait gagné jusqu'aux plus considérables des maîtres à penser. Je n'ai pas l'intention d'écrire un nouveau *Lutrin*. J'espère avoir évité le ridicule de me poser jamais en important. Toujours est-il que les circonstances me détournèrent d'entrer dans le jeu des rivalités. Ce que je pense à ce sujet, c'est que je convenais tout à fait dans le plus haut poste de l'Enseignement Secondaire, et que l'Enseignement Supérieur est un travail que j'aurais peut-être bien fait, mais que je n'ai jamais essayé.

[247]

Ce que j'entends par là, il faut maintenant que je l'explique, non pas seulement par des différences de forme, comme critique des textes et revue des interprétations, mais par une différence plus profonde. L'enseignement supérieur correspond à l'âge mûr de nos pensées ; il fait la récolte et vanne le blé. Nous autres nous semons. Mes élèves arrivaient justement à l'âge où l'on ne sépare pas poésie et pensée, et où l'on s'applique de tout son cœur aux énigmes sonores. Le Coup de dés de Mallarmé, dont j'ai dit quelque chose, est une de nos énigmes extrêmes. Lagneau m'avait rendu vénérable son *Clarum per obscurius* ; aussi en un certain sens je dédaignais d'être clair. Je me souviens qu'un jeune camarade, disciple aussi de Lagneau, retrouvé après plusieurs années, me disait : « Ne te crois pas obligé d'être obscur. » On pense bien que je répondis tumultueusement. Mais enfin qu'avais-je à répondre ?

Hegel me sert d'exemple. Est-ce que je crois ce que Hegel nous enseigne, que Dieu est l'esprit absolu, que Dieu est immanent, que Dieu est le vivant et qu'il se manifeste dans ce monde, et qu'à mesure qu'il pense (qu'il se pense lui-même sans fin) les événements spirituels se déroulent ? Je reconnaissais mon Aristote, et cette concordance me prouvait que je n'avais pas mal compris Aristote. Mais enfin quand je me haussais jusqu'à l'acte pur, quand j'expliquais la célèbre « Pensée de la pensée », qu'est-ce que j'espérais ? Et de même quand je retrouvais dans Hegel le Vivant Parfait, régulateur de toute vie, de toute pensée, et de toute histoire, est-ce que je me sentais pris dans le songe de Dieu ? Oui certes, mais seulement par méthode, et de la même manière que j'aimai toujours mieux chercher des idées dans Homère que dans Kant. Kant est le maître d'école, et béni soit-il. Béni soit [248] le désert de Kant. C'est là qu'on apprend la probité de l'esprit, et il faut l'apprendre encore et encore. Mais nous sommes pourtant d'étranges marsupiaux qui courent à leur mère Nature et se cachent dans ses plis chauds ; c'est là que nous dormons, c'est de là que nous nous réveillons. Le vrai de Hegel comme je le comprenais, ce n'était pas que le monde humain était arrivé à une phase de son histoire où certaines superstitions n'avaient plus de lieu. Mais bien plutôt je ne voyais que superstitions dans nos pensées à leur premier état. Comte m'avait averti là-dessus, Comte qui est notre Hegel, et qui disait de Hegel, sans le bien connaître : « Qu'est-ce qu'il veut dire avec son Esprit ? » Je comprenais que le progrès à travers les arts, les dieux et les philosophies était à refaire à chaque essai de conscience, et que, par cette traversée ou remontée de bas en haut, nos pensées réelles se distinguaient de nos pensées apprises. C'est d'après cette vue que je pouvais prendre l'obscurité comme une méthode d'éveiller l'esprit. Et encore maintenant, et pour moi-même, je tiens beaucoup à rester d'abord sur le point d'obscurité, et même à m'assurer de lui, si je puis dire, par la méthode des transformations aveugles, qui explorent tous les côtés de l'obscur. On explique toujours trop tôt, et on perd alors quelque chose qui est infiniment plus précieux que tout résultat, c'est l'élan et la foi. Car une certaine obscurité qui nous touche, qui nous est parente, promet absolument, et par ce que nous nommons beauté, des pensées dont nous pourrions jurer ; au lieu que la clarté prématurée rend presque stupide, par le sentiment que nous avons alors de ne point penser avec nous-mêmes ; et plus d'une fois ce sentiment m'a poussé à un parler trop rapide et d'ailleurs exténuant. Mais je sus bientôt com-

ment me tirer de cette misère intellectuelle. Et je crois [249] que j'en tirais aussi quelquefois mes jeunes amis. Cette méthode suit souvent l'humeur. Elle rebondit sur les écrits profonds que l'on reçoit quelquefois {plus souvent que vous ne croyez) dès que l'exercice de la rhétorique donne au disciple le moyen de s'exprimer tout. Elle se plaît à répéter sans expliquer, méthode magique. Et pourquoi non ? La magie est humaine aussi. La poésie est humaine aussi. Ceux qui ont un peu lu Schelling reconnaîtront ici la substitution du goût à la preuve, qui fit la fortune de ce Mage éminent. Mais comme dit Heine dans son Allemagne, quand on eut entendu Hegel en ses puissantes suites si bien ordonnées, on laissa Schelling. Et puisque l'histoire de la philosophie ressemble à l'histoire de nos pensées, je dirai qu'il faut toujours passer de Schelling à Hegel, comme aussi de Fichte à Schelling ; ce dernier passage est de la Logique du devoir être à la nature ; et il est dans Hegel comme j'ai dit ; et le passage de Schelling à Hegel est dans Hegel aussi ; après avoir nagé dans la nature et y avoir fait si j'ose dire le phoque et la baleine, il faut revenir à l'esprit. Et non pas une fois, mais je dirais mille fois. Mille fois en une minute peut-être nous laissons la logique, nous plongeons, nous remontons. Hegel a finalement raison ; et toutes nos pensées sont en devenir depuis le bas, et plongent et replongent dans la nuit originaire. Qui ne se rajeunit pas dans ce mouvement vieillit terriblement vite. Le vieux, c'est le sceptique. Je lui reproche d'assembler de faux nuages. Il y a bien assez de nuages.

C'est assez sur les profondeurs de Hegel, qui encore une fois ne sont que des passages. Mais je trouvais encore plus à apprendre en ce qu'il enseigne de l'Art et de la Religion, où presque toujours sans retourner aux cavernes de la Philosophie de l'Esprit, il emporte l'auditeur par ses [250] divisions merveilleuses, et par un ordre qui se prouve en se montrant. Toute l'histoire humaine paraît dans ces grandes fresques.

J'étais pourtant étonné et presque choqué de ce qu'il disait de l'Art, qui était maintenant selon lui presque tout au passé. Nous étions donc, me disais-je, arrivés maintenant (nous, c'est-à-dire les peuples modernes) à la philosophie par la religion. Hélas ! Les journaux répondaient, et tous les tyrans renouvelés de l'antiquité répondaient. L'art répondait aussi, et noblement. Non, nous n'étions pas à un certain point de progrès, et même nous n'y serions jamais. Car ce n'est pas seulement l'Humanité qui doit commencer par l'art, venir à la religion,

et surmonter la religion par la philosophie. C'est tout homme qui doit recommencer cette belle course, et la recommencer en chacune de ses pensées. Ici je n'étais plus hégélien. Mais que m'importe ? Lui-même, et une fois de plus par opposition, m'a jeté dans son contraire, mais plein de la force antagoniste. Ainsi j'apercevais tout à fait autrement l'ordre et la suite des religions. Car, si les arts et les religions étaient de puissantes images du vrai, il fallait donc y redescendre toujours, et s'en échapper toujours. Les Dieux doivent beaucoup à Hegel. Mais d'autres pensées encore devaient m'orienter par là.

Je fus plus promptement ramené à ce que je crois la droite politique. Il y a une politique hégélienne qui nous détourne d'occuper des positions et d'y construire ; nous pouvons à peine y camper. Rien ne demeure. La justice d'hier est l'injustice de demain. Il faut apercevoir les contradictions, et les résoudre en les dépassant. Très bien. Mais si, repliant l'histoire sur elle-même, j'interprète ce progrès sans fin d'un Homme Mythologique comme un progrès recommencé sans fin en chacun, je lis un peu [251] autrement l'histoire qui se fait. J'aperçois que la partie explicite et claire de la politique est destinée à promptement périr, que la politique soit Monarchiste ou Démocratique, Religieuse ou Athée, Capitaliste ou Communiste. Aussi faut-il revenir à la terre, à la nécessité inférieure, à l'expérience du moment, et retremper là les grands outils idéologiques. Et je crois que Lénine et Trotsky ne l'ont pas mal fait, sauvant leur politique de moment en moment ; et Staline, autant qu'on peut savoir, ne les continue pas mal, comme on peut deviner d'après sa politique agraire, si étonnamment adaptée aux difficultés. Comme on comprend alors les colères et excommunications de leur Sorbonne, car ils en ont une ! Mais moi, citoyen occupé à défendre mes libertés, que puis-je tirer de ces grands exemples ? En gros ceci, que les libertés étant en péril, soit par les guerres, soit par les crises de l'industrie et du commerce, soit par les querelles civiles, il ne s'agit jamais d'ajourner les libertés à un temps meilleur (il n'y a point de temps meilleur) ; mais il faut les sauver dans la tranchée même, j'entends au plus près des obstacles, et par des mesures ajustées aux métiers. Par exemple les ministres s'avisent de temps en temps que les syndicats sont impossibles à supporter. La vraie politique est de leur faire place et même honneur ; eux-mêmes alors trouveront leurs limites. Je m'arrête là. Mais toutefois je renvoie le lecteur une fois de plus à la *Philosophie de l'Esprit*, section de l'*Esprit Objectif*,

chapitre de la *Vie Urbaine*, laquelle vie urbaine repose, dit Hegel, sur deux principes sortis de terre et souillés de terre, la corporation et la police. Qui ne remonte point jusqu'à cette manière de penser sera aveugle en politique.

[252]

**Histoire de mes pensées.****27**

---

# DESCARTES

[Retour à la table des matières](#)

Cette philosophie de Hegel me plaît ; toutefois je ne la prends pas tout à fait au sérieux. La communion avec l'esprit de la terre n'est que d'un moment ; ce n'est qu'un élan poétique. Et, pour bien dire, je ne crois pas plus à Hegel que je ne crois aux contes ; on verra que c'est encore beaucoup. Descartes m'a donné moins de bonheur, mais plus de sécurité. C'est sur lui que je vais m'appuyer maintenant, si je veux faire entendre comment mes pensées arrivèrent à satisfaction. L'étude de Descartes était de métier pour moi comme pour tant d'autres, et je ne fus guère d'année sans lire et expliquer les *Méditations*, les *Règles*, et les *Passions* ; on n'ose guère toucher au *Discours de la Méthode* qui est trop connu, et assez impénétrable ; mais les *Principes* m'ont toujours ravi ; j'ai tenté d'imiter ce pas de l'explorateur et cette tranquillité de l'homme qui a ses outils et ses armes sous la main. Mais enfin l'homme est secret et difficile. Il pense en solitude, et pour lui-même, et il n'a point du tout la noble passion de convertir. Aussi n'eut-il point de disciple, j'entends dont il ait pu se tenir content. On ne sait rien de son art de croire, ni rien de sa promptitude à se concilier. [253] Il craignait la franchise comme une passion et une obstination. Aussi fit-il beaucoup pour n'avoir point de contradicteurs ; et son ouvrage en langue vulgaire, la *Méthode*, ne se donne point du tout pour conseiller ; mais plutôt il raconte l'histoire de son esprit, et qu'on en pense ce que l'on voudra. Cette indifférence ou presque, à abandonner ceux qui demandent force, est un trait que je puis comprendre. Aussi,

à force de contempler le fameux portrait de Hals et les reproductions que j'en ai, j'ai fini par reconnaître le janséniste, produit national, sujet rebelle quoique soumis, inattaquable et soupçonné, en qui l'hérésie est présente et repoussée, et qui voit clair aux confessions. Aussi n'en fait-il point, ni commerce de salut, ni vente d'indulgences, quoiqu'il en achète. Et c'est un homme terrible à prendre pour maître. Son œil semble dire : « Encore un qui va se tromper. »

C'est pourquoi j'ai voulu l'observer de côté et sans qu'il s'en doute, si je puis dire. On connaît peu de lui, mais ses traits sont vifs. Sans mépriser le monde, toute sa vie il fit retraite comme un moine. Sa jeunesse il la passa aux armées, fort peu différent, quant aux sentiments, des mercenaires qui servaient un parti et puis l'autre en ce temps de confusion. A-t-il cherché le péril et les hasards comme une condition de santé ? S'est-il accommodé de la paresse militaire, lui qui, en son jeune temps, aimait à se lever tard, et peut-être à réfléchir longtemps sans s'éveiller tout à fait ? Je le croirais bien. C'était un homme vif, impatient, irritable en son réveil ; très indolent aussi, peut-être par étude, et incapable d'allonger la main vers une vérité qui fuyait. Ce Breton né en Touraine a laissé beaucoup de frères parmi nous, beaucoup de Descartes d'un moment qui ne se piquent de rien. J'ai connu, trop peu de temps, à la guerre, un vieux commandant janséniste [254] et polytechnicien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hormis l'incroyable. Son courage ne tremblait pas ; je ne sais s'il aimait son pays ; je n'en jurerais pas ; à coup sûr l'ennemi lui était indifférent, jouant son rôle d'ennemi comme l'ortie pique. Fraternel et froid. Je vois encore ses yeux pâles. Les hommes l'adoraient. Ce n'est pas Descartes ; rien n'est Descartes ; mais enfin c'est le moins étalagiste des hommes que j'ai connus. Il est un de ceux qui m'ont appris à retenir mes mouvements de jeune chien. J'ai su que l'affection ne résout rien.

Soit. Mais Descartes ? Il faut encore une fois que je règle mon pas sur le sien. Péguy, que je n'aime point trop, l'a nommé « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas ». Cela est bien dit ; mais Péguy était trop bon pour être bon. Je ne vois pas un Descartes socialiste. Je sens, en ce froid Descartes, que le salut ne se fera pas par la poignée de main. Par salut j'entends justice et santé de l'âme, comme tout le monde, et dans cette autre vie qu'est cette vie dès qu'on se soucie de son âme. Or Descartes se soucie de son âme ; toutefois d'étrange manière. Il l'emmène à la guerre pour commencer, et je suppose pour la

détourner à jamais d'une certaine manière de se séparer du corps ; et tel est bien le péril de penser, le principal péril de penser. Mais quant à la séparation de l'âme et du corps, notre soldat est le héros de cette opération violente. Et là nulle mollesse ; ce n'est plus le temps de rêver. Il s'agit de transpercer l'imagination, de tuer les spectres et les rêves, et par cette manœuvre stratégique qui saisit l'imagination dans le temps qu'elle est vraie. Au coin du feu, mon fauteuil, mes pincettes, toutes ces choses hors de doute, et moi tranquille, sans passion, sans souci, assuré de mère nature, et reconnaissant comme un chien de foyer, il faut que je refuse tout cela, se dit-il. Comme [255] je refuse une conversation avec mon chat ; car c'est la même difficulté. Et je dois penser que l'âme des bêtes s'envola pour toujours ainsi que l'âme du monde, devant le moulinet de l'épée. Tel est le sens du doute absolu. Il n'y a point de plus grave erreur que de juger que ce doute est feint. Il n'y a pas aussi d'erreur plus commune, parce que peu d'hommes jouent ce jeu sérieusement. Lagneau m'a beaucoup éclairé par souvenir ; car il finissait par dire que le scepticisme est le vrai ; et selon mon opinion c'est à quoi on ne pense jamais assez, et ce qui meurt de ne pas penser cela, c'est l'âme. L'âme meurt de croire le croyable. Platon disait déjà et pensait une telle chose.

Le voilà donc, Descartes, qui se dérobe au bonheur de croire, par l'analyse des sens, par le rêve, par le Malin Génie enfin, qui est la plus étonnante supposition que l'on ait faite. Supposition effrayante, puisque le Malin Génie saura nous tromper encore en se révélant. Toute idée sera fausse, par le seul fait qu'elle se présentera. Et toutefois il suffit que je refuse de juger pour que je sois assuré de n'être pas trompé. En ce point suspendu, Descartes se reconnaît libre, et se reconnaît esprit. L'esprit est ce qui nie, ce qui refuse, ce qui jette négligemment les pièces de l'expérience, idées aussi, tout. À refuser tout on a tout. Remarquez, la chose est d'importance, que cette formule évangélique trouve ici sa révélation. Descartes exorcise, et le vrai Dieu paraît ; mais non, il ne paraît pas. Il ne donnera pas de lui-même cette mauvaise preuve qui est de paraître, je dis de vraiment paraître. C'est en m'exerçant à ne pas croire que je reculerai en moi-même jusqu'à la vraie foi.

Voici comment je scrutais la chose. Descartes cherche Dieu ; j'accepte ce mot, quoique chargé de prestiges. Car enfin l'esprit qu'on nomme subjectif est tué et encore tué [256] par le doute qui frappe

toutes ses apparences. Le je pense est pur ; et presque réduit au néant, il n'en comprend pas moins toutes les pensées possibles, et pour tous, et à toujours. Ce que je cherche, dès que j'ai résolu de ne me plus tromper, c'est la pensée, ce n'est pas ma pensée ; et, quelque'étrange que cela soit, ce n'est pas mon Moi, c'est le Moi. L'esprit dépasse l'homme. Ou bien disons que l'homme dépasse l'homme. Ici encore Lagneau m'aidait, ayant dit qu'il n'y a pas de connaissance subjective. Je veux bien rêver par là, car c'est un rêve volontaire. Je ferai Dieu parce que je veux. Et si je cherche le Dieu libre, comme Descartes m'y invite explicitement, ce n'est pas un tyran que je trouverai ; ce serait plutôt un intime ami, semblable à ceux qui aiment encore mieux la liberté des autres que l'obéissance des autres. Ici est la mystique vraie, que l'on peut pousser fort loin, si l'on veut. Si l'on veut ! Telle est la charte. Alors tombe sur toute la terre et sur tout le monde un mépris des effets et un mépris des esclaves. Amour pourtant, et c'est croire à la liberté de l'esclave, c'est la vouloir ; mais la vouloir n'est pas la lui donner ; de lui seul il l'aura. Je le laisse donc, moi son seul secours. Toutes les subtilités de la grâce sont logées là. On voit bien que Dieu pardonne tout, et que cela n'avance à rien.

Je me plais dans ces nuages ; je rentre dans ce poêle de la réflexion. J'y suis seul. Et rien n'est perdu ; rien n'est jamais perdu. Fatalisme est mort. Toutes mes pensées le tuent. Faites la contre-épreuve ; supposez-vous assujetti à vos pensées. Ce ne sont plus que des fantômes ; j'y crois si j'y crois ; question de fait. L'homme qui pense ainsi c'est le fou. C'est ainsi que je suivais Descartes parti en pointe d'avant-garde. Et c'est d'après ces pensées aventureuses, mais qui doivent l'être, que j'interprétais les [257] preuves de Dieu telles qu'on les trouve dans les Méditations. Mais je m'attachais peu à la lettre, qui n'est jamais qu'apparence. Une preuve n'est jamais qu'apparence, tant qu'on n'en doute point. Et la preuve des preuves est bien qu'il n'y a pas de preuve à la rigueur. Telle est l'instable situation qui veut courage tous les matins.

[258]

**Histoire de mes pensées.****28**

---

# MATÉRIALISME

[Retour à la table des matières](#)

Il y a temps pour tout. Certes je voulais m'exercer moi-même et exercer les garçons au courage tout nu ; mais je revenais volontiers aussi à la fameuse Méthode, et enfin je la tirais tout à fait de son linceul. Au vrai ce sont des règles de liberté et d'évidence faite, non point d'évidence subie. On sait que Descartes n'aimait point les aventures de Mathématiques, où s'amusaient les Fermât et les Roberval ; il méprisait ces vérités dérobées. Leibniz, quand il trouvait une solution par des mouvements de symboles qui n'étaient que des essais heureux, s'estimait satisfait et même fier de ce bonheur qui lui venait autant de ses mains que de son esprit. Cette mode triomphe maintenant. Descartes au contraire se gardait de la coutume et de la mécanique. On le voit bien dans ses Règles pour la direction de l'esprit, où il revient sur des connaissances simples et qui ne font pas doute, en vue de mieux ordonner ses recherches, entendez de les garder soumises à sa propre volonté. De là, et plein d'enthousiasme pour ce maître de liberté, je revenais moi aussi sur ce que je connaissais le mieux, et il m'en fallait tout au moins une démonstration nouvelle. Cette démarche de l'esprit, que les amis de la vérité trouveront peut-être étrange, m'avait [259] toujours retenu, et sans profit quant à la puissance, puisque je n'augmentais pas ma provision de vérités. Mais je comprenais maintenant que cette lente manière n'était pas sans profit quant à la culture de l'esprit. Et au fond toute la mathématique consiste à douter et à refuser ; on le voit bien dans les commencements, où les propositions ne font

doute pour personne ; mais on prétend qu'elles fassent doute ; et en ce sens on refuse une certaine évidence et on en cherche une autre.

Je me souviens que je trouvai dans Maine de Biran, que j'eus à étudier pour les filles, et avec qui je passai une année, quelque lumière sur ce problème, entre tous difficile. Biran ne s'étonnait point qu'il y eût des aveugles géomètres ; bien plus il s'étonnait qu'on s'en étonnât. La raison, à lui intime, en était que la vue est un sens aveugle aux vérités, attendu qu'elle reçoit tel quel ce qu'elle reçoit, au lieu que le toucher, devant le solide, se donne l'impression de résistance autant qu'il veut ; ce que cet auteur exprime en disant que la vue est le sens idéaliste. Et quant à l'ouïe il la mettait encore à part des deux, par le pouvoir de la voix, qui nous fait un monde de sons et tout construit par nous. Ces remarques selon lui faisaient une grande différence entre la vue racontée par la parole qui ne fait alors que décrire, et le toucher aveugle, soutenu par la parole, et qui se trouve dans la nécessité de reconstruire son objet d'instant en instant. C'était dire, et je le compris bien, que le vrai géomètre se fait aveugle par volonté. D'où le sens admirable du mot entendre, qui a donné entendement. Revenant à Descartes et à tous les mathématiciens {car ils ont tous leurs moments honorables et leurs scrupules non payés) je comprenais bien que le vrai maître de géométrie s'appuie plus sur ce qu'il a dit que sur ce qu'il voit, et, d'une certaine manière, se [260] soucie plus d'être d'accord avec lui-même que de s'accorder à un objet quelconque ; et ce bel orgueil n'est pas non plus sans inconvénients, car on pourrait bien ainsi oublier le monde, et même l'homme, puisqu'enfin l'homme est au monde. On sait que Descartes allait droit au monde, en sorte que la pure mathématique n'était à ses yeux qu'un exercice de volonté.

Volonté, ce n'est pas trop dire, quand on voit que Descartes, en ses Méditations, invente à proprement parler la matière, et, dans la suite, s'en tient courageusement à cette idée en dépit de tous les prestiges. Et par ce moyen il a découvert le vrai monde, c'est-à-dire la pure existence. En sorte que nul philosophe n'est moins idéaliste que Descartes, puisque tout homme en est réduit à se dire que le monde semble exister, jusqu'au moment où il sait ce que c'est que l'existence du monde. Et, pour faire bref, et frapper au centre, je dirai que Descartes a défini l'antagoniste par opposition à son propre esprit, d'essence libre. Le monde est inertie, et toute la physique possible découle de là. Plus d'un homme, à ce que j'ai su, se rassasiant de contempler le gouffre

d'eau toujours en convulsion autour du rocher, a découvert alors ce qu'il savait, disant que toute cette fureur d'apparence n'était qu'inertie. On le sait. Mais en est-on sûr ? L'idée de supposer une âme obscure dans la chose, et comme une préférence substantielle, est sans doute l'erreur la plus ancienne et la plus enracinée. Lucrèce lui-même supposait une sorte de volonté dans l'atome. Mais Descartes s'est amputé de cette erreur une bonne fois, vidant tout à fait l'atome de toute propriété ou qualité, même de celle d'être atome, et jugeant à jamais qu'un corps grand ou petit n'est ce qu'il est absolument que par les chocs et impulsions qu'il reçoit de ses voisins. On le voit, dans ses Principes, s'appliquer [261] bien à ne laisser nulle qualité occulte, nul genre d'âme, ni dans les corps pesants, ni dans les corps lumineux, ni dans l'aimant. La physique n'est plus à faire, elle est faite.

Il me plaisait alors de considérer l'Arc-en-Ciel de Descartes comme la charte de l'homme devant la tempête ; et c'est bien ainsi que parle la légende, mais je commençais à savoir que le plus difficile de tout est de comprendre la légende. Cet exemple, donc, me paraissait rassembler toute la force des prestiges, et la puissance d'esprit par laquelle l'homme se rend maître de tous les prestiges. Car rien n'est plus éloquent au monde que ce cercle de couleurs, rien de moins attendu, rien qui nous ressemble mieux dans cette nature bouleversée. Les vents ne l'agitent point, ce merveilleux cercle ; il est cercle, il est selon l'esprit, et il est nature. Quel signe d'alliance ! Or l'esprit de Descartes a répondu à toute curiosité sur ce sujet-ci. Ce n'est qu'un effet de la réfraction telle qu'on la voit partout, en des gouttes d'eau qui semblent d'une couleur ou d'une autre selon l'angle sous lequel on les voit. En sorte que cet objet n'est point rond, ni géométrique, ni divin, mais bien plutôt n'est pas même objet puisque chacun voit son arc-en-ciel. Toutefois j'avoue qu'après ces réflexions un peu de silence est bien nécessaire. Car on devine que tout objet est apparence pour les sens, comme celui-là, et seulement rapport à tout, comme celui-là. Mais cet exorcisme n'agit pas tout de suite. Aussi j'allais à l'Océan, et sans me lasser je regardais les vagues, qui, elles non plus, ne sont point des êtres. Ce moment d'austère sagesse a passé dans les *Entretiens* au bord de la Mer, qui sont cartésiens d'un bout à l'autre, et même par la foi, qui rebondit en quelque sorte de l'autre terme. J'ai mis dans cet ouvrage tout ce que je sais de l'Univers, [262] et tout ce que j'en pouvais dire sans élever de controverses. Et cette prudence m'a conduit assez loin.

Me voilà donc à cette division de l'âme et du corps, que Descartes a opérée, qu'il a dû refaire chaque matin je le suppose, et à chaque minute je le suppose ; et nous de même nous devons la refaire. Car la notion vulgaire de la matière, où toujours nous revenons dans le sommeil et dans le repos, n'est pas plus la notion de matière que celle de vie, de sentiment, d'esprit. Tout ce qui existe est matière en ce sens-là. Et Locke, qui n'était qu'un médecin, ne voyait point d'obstacle à ce que la matière pensât. Peut-être a-t-on compris à ce point-ci que la matière de Descartes ne peut pas absolument penser ; elle nie la pensée de toute façon par le rapport extérieur qui est sa loi. Mais quelle confusion ici ! Oui c'est Diderot qui pense et c'est le même qui invective, et qui verse des larmes de philanthrope. Jamais peut-être on ne vit un homme plus assuré de n'importe quel fait, ni moins difficile sur le témoignage, ni plus plébéien dans le pire sens du mot. Il ne pouvait que rendre des oracles, comme le chêne de Dodone. Jamais il n'a conçu le monastère, ni le travail de se dépouiller de soi, ni les pleurs de l'évidence, cette bonne fille. Déjà le parfait bourgeois de Paris, qui juge et croit comme il mange et digère. Les Diderot en tout temps sont nombreux et impérieux. Je sais qu'il y a de la ressource en cet homme crédule et incrédule, si curieux de tout, et si furieusement ami de l'espèce. Mais que de temps et d'éloquence pour fatiguer un peu l'animal !

Le matérialisme comme système ce n'est que l'instinct. Le matérialisme comme idée est vrai, et il n'est pas vrai seul. À le concevoir seulement on le nie ; ce n'est pas la matière de Descartes qui peut se concevoir elle-même ou [263] concevoir quoi que ce soit. La matière c'est l'idée même de l'inertie, ou de la pure existence. Il faut être ascète plus ou moins pour saisir cette idée-là. D'où des étonnements et des contradictions, qui circulent jusque dans notre politique. Car les amis de la justice se vantent d'être matérialistes, et je vois bien pourquoi. Mais on les accusera d'après cela même de ne penser qu'à s'enrichir et à jouir de la vie ; ce qui est peut-être vrai, mais non pas du tout une suite du matérialisme historique, bien au contraire. Bien plus il se peut aussi que ceux que l'on calomnie ainsi d'après une idée tout à fait confuse, se calomnient eux-mêmes par la même raison.

Comte devait m'éclairer sur ce sujet-là comme sur beaucoup d'autres. Sortant de Descartes, je savais ce que c'était que matérialisme, mais je ne savais pas en quoi le matérialisme était une faute, ce que le langage implique confusément, mais énergiquement. Or pre-

mièrement Comte comprit, ce qu'on a maintenant compris, que le matérialisme est une doctrine abstraite. Mais en outre, ayant ordonné les sciences, comme j'ai dit, de l'abstrait au concret (Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie), et ayant remarqué que chaque science fournit à la suivante ses premiers moyens et ses premiers instruments, disons ses hypothèses, U comprit que chaque science risquait d'exercer sur la suivante une sorte de tyrannie. Cette prétention de l'abstrait, c'est le matérialisme même. Et, dit-il, il n'y a pas moins de matérialisme à vouloir soumettre la géométrie à l'algèbre, qu'à vouloir soumettre la biologie à la chimie. Voilà un exemple de ces idées qu'on trouve dans Comte et qui ne sont nulle part ailleurs.

[264]

**Histoire de mes pensées.****29**

---

# GÉNÉROSITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Mais il faut que je revienne encore à Descartes, pour un point de doctrine dont j'ai tiré de grandes conséquences, et qui n'est guère connu. Il s'agit de la générosité telle qu'elle est définie dans le *Traité des Passions*. Combien de fois, dans les quinze ans d'enseignement qui suivirent la guerre, j'ai voulu faire sonner ce beau mot de Générosité, préféré par Descartes à celui de Magnanimité, qui en effet exprime plutôt un équilibre qu'un mouvement de l'âme. Et peut-être ai-je tiré de cette courte doctrine des conséquences hasardeuses. Je n'ai jamais été historien ; mais plutôt je cherchais dans un auteur ma nourriture pour le temps même où je le lisais. Il me semble qu'on ne peut autrement savoir ce qu'un auteur a pensé. J'admire qu'on mette son scrupule à savoir comment il a pensé, et non pas à savoir si c'est bien pensé. Toujours est-il que maintenant je me moque bien des censeurs myopes, et ne veux plus être historien du tout.

*Le Traité des Passions* fut une de mes premières lectures réelles, je veux dire où je n'écoutai que moi. Le résultat fut un embarras inexprimable. J'ai souvenir d'une leçon que je fis là-dessus, devant un auditoire de camarades et un pédant, qui tous s'étonnaient de me voir [265] perdu en cet écrit si simple et qui ne s'adresse point aux philosophes. Et en effet il est clair en toutes ses parties, si j'excepte ce qui y est dit de l'admiration, à quoi je n'ai pas entendu grand'chose. Mais pour l'ensemble, je me trouvais à cent lieues de tout. Je ne sais pourquoi, avec cette lenteur d'esprit, je passai toujours pour prompt et péremptoire.

Réellement je fus bien des années avant de changer en une idée ce que je lisais de la Générosité, qui est une passion ou un sentiment que l'on éprouve de savoir que l'on est libre et d'être assuré qu'on le sera. J'ai même, je crois bien, inventé cette expression que la Générosité consiste dans la ferme résolution de ne jamais manquer de libre arbitre. Dans le fait c'est une phrase tronquée, dont je m'excuse. Et je suis bien assuré toutefois de ne pas trahir ici Descartes. Mais je ne m'en souciais guère, ébloui tout d'abord par des lumières nouvelles et trop vives. C'est que personne n'avait seulement tenté de m'expliquer ce que c'est que sentir. Je voyais bien que le plus plat empirisme occupait tout ce terrain-là, et que la sensation était prise comme un fait tout brut, et que tout partait d'elle. Pour mon compte, et autant que j'avais pu regarder par là, je croyais comprendre au contraire que la sensation brute n'est pas sentie ; et au reste, conduit par le parti Cartésien, qui refuse que les animaux sachent seulement qu'ils sont, je posais hardiment que le plus bas de nos pensées n'éclaire rien, et que la plus faible conscience est toujours une très haute conscience. J'allais ainsi contre le plus fort préjugé des temps modernes ; et de toute façon je devais être jugé sévèrement par tous les docteurs, du moment que je n'adorais pas à quatre pattes l'inconscient, le subconscient, le seuil de conscience, et autres articles de la philosophie simiesque. En quoi il y avait surtout une [266] grande peur, car je remarquai plus d'une fois que des esprits prudents se défiaient assez de cette mécanique de l'âme. Mais la difficulté supérieure d'une telle critique explicite détournait de s'y engager.

J'étais aidé, comme j'ai déjà dit, par la langue commune, qui n'admet point d'autre sens du mot conscience que celui qui implique le jugement moral. Et j'arrivais quelquefois à penser qu'on ne se connaît point si on ne se condamne, ce qui est se diviser de soi, et en même temps se reconnaître. Car pourquoi se réveille-t-on, sinon par quelque conflit intérieur ? Mais ces développements me jetaient dans une obscurité dont j'avais honte. Fallait-il donc dire que l'inconscient c'est celui qui ne se juge pas, comme la langue commune le veut ? Un homme sans moralité s'ignorait donc lui-même ? Mais y a-t-il un homme sans moralité ? Tout homme, autant que j'ai vu, est prêt à risquer sa vie pour quelque chose, qu'il nomme son honneur. Et l'honneur est souvent d'autant plus fort que l'homme est chargé de plus de vices et de plus de crimes. Nous voilà loin de ces contemplatifs qui

s'engourdissement à penser leur destin. L'homme le plus commun au contraire, et dans le temps que le destin s'annonce, se lève et agit, se risque et se donne, comme incapable de porter la plus légère honte. On nomme généreux ces hommes-là ; et cela, joint à l'autorité de Descartes, mérite beaucoup d'attention.

Et il est vrai aussi que l'on voit tomber alors le bien et le mal comme des positions non tenables au héros. Car s'il se venge à son risque, il ne se demande point si c'est permis ou défendu. Il est seul alors avec lui-même, sans peur et sans respect d'aucun être extérieur. Ne le contrariez pas dans ces moments-là ; il n'est pas bon. Le héros sème les maux. À chaque instant je m'entends menacer [267] de mort, moi et tous, par des héros que rien n'arrêtera tant qu'ils auront un souffle de vie. Je les redoute quelquefois, mais il me semble que je les comprends. Ils prétendent faire leur destin ; ils ne veulent point subir ; et la nécessité même de céder est ce qui les met debout, comme si le déshonneur était dans tous les cas de céder. Si ce n'est pas sentir son propre libre arbitre, qu'est-ce que c'est donc ? Et en quel sens Molière dit-il qu'on trahit son âme, sinon en ce sens qu'on la trahît dès qu'on cède aux forces inférieures ? C'est toujours manquer de libre arbitre. C'est presque toujours pis encore. C'est n'y point croire, et c'est se moquer de ceux qui y croient. Or j'ai vu par mille preuves que l'homme ne se croit point fait pour faire le beau devant un morceau de sucre, comme le chien. Le chien est conduit par le parfum le plus fort et le plus agréable. Le chien est une machine délicate et sensible aux odeurs, aux couleurs, aux bruits ; mené par tout cela. L'homme refuse d'être mené ; et il n'est presque point d'homme qui cède à la menace. J'avais vu que cet animal généreux fait la guerre ; j'avais compris que les animaux ne font pas la guerre. Et la lâcheté, qui n'est rien aux animaux, qui est tout à l'homme, qu'est-ce autre chose que de ne point faire ce qu'on voudrait faire ? Il y a donc un dépassement de soi et un dépouillement qui sont proprement de l'homme. Je disais qu'il faut séparer l'âme du corps ; c'est la même chose que de dire qu'il faut séparer l'homme de l'animal.

Ce conflit est senti ; il cause les plus vives douleurs ; et la victoire donne les joies les plus enivrantes. Serait-il vrai que le bonheur d'être libre est le seul bonheur, et que l'esclavage intime est le seul malheur ? Maintenant il y a plus à dire. L'esclavage parfait ne se connaît pas. Quand on retrouva au Maroc cet officier prisonnier à qui [268] on

avait crevé les yeux et qu'on avait attelé à tourner la meule, il y avait longtemps qu'il avait perdu toute lueur de conscience. Nous n'aurions alors conscience que de nos victoires, grandes ou petites. Et par exemple une peur à laquelle on cède absolument n'est pas connue, et cela est d'expérience. Peut-être faudrait-il penser que la sensation dite pure, à laquelle on cède absolument n'est pas non plus connue. La conscience serait donc par le doute libre. Mais je n'ai pas besoin de tant pousser mes suppositions. Il suffit que j'aperçoive que les conflits du libre arbitre avec tous les étages de contraintes et de raisons sont par eux-mêmes des affections où le plaisir et la douleur se mêlent ; et l'on peut même dire, sans trop de subtilité, que la douleur alors est toujours éclairée par un genre de plaisir, au lieu que le plein désespoir, d'après le commun témoignage, se trouve privé de sentiment. Sauver sa conscience est donc une expression pleine d'énergie et de sens, et qui revient au commun usage. Ce qui fait penser que l'homme ainsi décrit, d'après ces emportements de générosité, serait l'homme vrai, le frère aimé et redoutable. Les passions seraient toutes généreuses, mais par un mouvement continu de se sauver, sans lequel il faut convenir que l'homme irrité est seulement animal. Essayant ces formes du sentiment, je me croyais quelquefois capable de décrire les vrais mouvements de l'amour, de l'avarice, et de l'ambition. On dira que c'était sortir de philosophie pour entrer dans la littérature. Je l'entendais bien ainsi, ayant depuis longtemps pour règle que les poètes et les romanciers sont les premiers et derniers maîtres dans l'art de se connaître. Et j'avoue qu'il n'y a plus de contact entre cette description de l'homme que je tentais, et les théories, quelles qu'elles fussent, que les philosophes inventaient dans leurs petits coins.

[269]

**Histoire de mes pensées.****30**

---

# SENTIMENTS

[Retour à la table des matières](#)

J'examinais donc premièrement l'amour. Et je remarquais d'abord que l'amour sans liberté n'est pas l'amour. Sans liberté, j'entends qui ne se croit pas libre, et qui ne croit pas non plus l'autre libre. Cette misanthropie essentielle a fourni le titre d'une comédie fameuse, qui en effet est un drame d'amour. Les ressorts paraissent. La passion s'élève et retombe. Elle ne peut se tenir en aucun de ses degrés ; il faut qu'elle tombe si elle ne remonte. Alceste le généreux veut se savoir libre et ne peut ; il veut que Célimène soit libre, et ne peut. Ici le lecteur bondit plus vite que moi, car ce thème est celui de toute sa vie. Pour moi, toujours intéressé par les extrêmes bords, je me demande ce qu'on pourrait penser d'un Alceste qui ne se soucierait point d'être libre, ni d'aimer un être libre, ni d'être aimé, ni de plaire, ni de respecter, et qui prendrait ou laisserait l'amante comme on prend et on laisse un chat. Cette expression est de Balzac, et sa Florine, à laquelle il l'applique, n'est pas loin de l'enfer tout noir. Elle se sauve pourtant par un genre de générosité. Mais poussez l'analyse jusqu'au commerce des femmes ; nous y sommes presque. Il se trouve par là des abîmes de sommeil, sans amour aucun. Si l'amour y naît, il s'affranchit et affranchit. Cette trajectoire ne s'élève pas haut parce [270] que la foi manque, ou plutôt cède au premier soupçon. Alceste non plus ne peut

s'élever bien haut ; on dira que c'est par l'indignité évidente de Célimène. Non, car cela supprimerait tout problème. Je crois plutôt que Célimène, diaboliquement libre, ce qui est divinement, ne veut point du tout être parfaite comme Alceste la voudrait. C'est là que l'amour d'Alceste se rallume. Quoi ? Il faudrait aimer assez pour rendre à chaque instant Célimène à elle-même et soi à soi. Soi à soi, cela veut dire monastère ; et les hommes comme les femmes ont fait des monastères. Et c'est bien faible d'expliquer le monastère par la superstition. Le monastère est le lieu où l'on est libre d'aimer et où l'on n'est plus en état de forcer. J'ai beaucoup jeté de ces analyses dans les *Propos* écrits depuis la guerre. L'obscurité n'est point dans ces analyses elles-mêmes, qui ne font pas doute, mais plutôt dans le lien entre ces conséquences et d'autres idées plus cachées. C'est pourquoi je m'étends un peu sur cette partie de mes *Mémoires d'Esprit*, si je puis ainsi dire.

Certes n'importe quel amoureux s'étonne beaucoup d'aimer l'âme premièrement. Et il est pourtant simple à comprendre que l'emploi d'un philtre lui ferait horreur. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'emploierait pas, et là se trouve rassemblée toute la contradiction qui meut les passions, en haut, en bas, de l'enfer au ciel, du ciel à l'enfer. On a su, par quelques publications, que j'ai lu Stendhal et Balzac, aussi Hugo, aussi Tolstoï, encore bien plus que mes philosophes préférés. On voit ici comment le plaisir de lire a été ma principale étude, et que ces explorations divergentes d'apparence ont fini par se rencontrer. Je devrais citer ici romanciers et poètes et expliquer à ma manière ce qu'ils ont trouvé à ce que je crois par une mimique de liberté. Il suffit que l'on aperçoive comment [271] l'idée de Descartes, si brillante dans Corneille, qui est de style Louis XIII aussi, me conduisait d'abord à traiter des affections selon un tableau systématique, et, plus avant, à découvrir encore une fois que les nuances de la Théologie mystique sont tout humaines. Que Dieu soit le naturel témoin d'une âme exaltée, cela est si commun que nos exclamations l'expriment naïvement, et même les jurons, qui m'ont toujours paru pleins de sens. Dieu serait donc comme le foyer imaginaire de toutes les amours. Mais les Dieux sont bien plus qu'imaginaires. Des Dieux plus tard.

J'étais bien loin de penser d'abord que la sèche avarice pût être mystique à sa manière. Toutefois j'avais souvent, été conduit à une sorte de réhabilitation de l'avare. Car enfin il y a du désintéressement dans cette passion, et une vue très sage des richesses. Cela n'allait pas

avec le violent portrait d'Harpagon. Mais il se peut bien qu'il y ait un enfer des avares comme il y en a un des amoureux. Et quoi ? Le paradis des avares serait donc généreux, et libre, et ami du libre ? Je le crois bien. Et l'analyse de ces prodigieuses passions qui naissent de l'or et de l'usure est ce qui m'a éclairé l'économique. Mais ici encore je cherchais plutôt dans les romans que dans les livres de philosophie. Et voici l'occasion de rendre au grand Dickens ce que je lui dois. Le lecteur a-t-il souvenir du marchand avare qui achète la veste de Copperfield et essaie de ne pas la payer ? Ce spectre de l'avarice irritée est mû par une contradiction que l'avare n'évite point ; car il voudrait voler et il a horreur du vol. Et tout marchand sait bien que la probité est l'âme des marchés. J'aperçois ici que l'avarice est probe, c'est-à-dire déchirée.

Je n'étais pas au bout de mes découvertes. L'avare sait bien aussi que le travail est ce qui nourrit les marchés. [272] Labourer, récolter, creuser, extraire, transporter, telle est la source des richesses. Et l'avare n'aime point vivre de hasards. Au contraire l'ordre, l'exactitude, la sécurité sont ce qu'il aime. Et c'est pourquoi il n'aime point le prodigue, quoique souvent il l'exploite. Harpagon prêtant, ce n'est que le premier moment de l'avarice ; prêter à des oisifs, cela ne dure pas longtemps ; mais au contraire prêter au travailleur c'est une opération dont on ne voit pas le bout. L'avare cherche le travailleur ; il l'aime. Mais surtout l'avare cherche l'avare. Et cela me faisait penser aux différences de l'avare paysan à l'avare banquier qui le pousse à s'étendre et fait de lui le meilleur fermier. Ce rapport des deux avares, l'un fouettant l'autre, se retrouve partout. Une servante jeune et courageuse pense comme dans un rêve à faire bâtir une maison ; l'autre avare la devine, et lui prête l'argent nécessaire. L'avare joue sur la vertu d'avare, qu'il connaît bien. Il ménage son créancier comme on ménage un cheval. Et, parce qu'il y a une chaîne des travaux, par exemple si l'on construit une maison, si l'on monte une usine, la carrière et la mine importent ainsi que la voie ferrée, la route et la navigation ; voilà pourquoi l'avare a soif de connaître ces choses, et d'accélérer tout ce précieux mouvement, s'il pouvait. Toujours partagé entre le désir de gagner plus et la crainte de rompre la chaîne des travaux. Cette situation est presque contemplative, et même contemplative du bien public. Ce genre d'activité, joint aux effets de l'âge, achève la vertu de l'avare, qui est la sobriété. Par ainsi le geste de prendre, qui est la première

avarice, se trouve finalement délié ; car ce geste est une dépense inutile. Mais alors quelle variété dans ceux qui prennent ! Le voleur est presque toujours un prodige ; il n'aime que les choses à consommer. L'avare entasse ; [273] mais tout s'use ; c'est pourquoi il aime l'or. Et l'avare au trésor enfoui est encore une variété de l'avare. L'usurier en est une autre, qui vit de signes, de crédit et de promesses, et qui vénère les justes lois. Quant à l'habile homme qui dirige la mécanique de l'affaire, c'est souvent un prodige plutôt qu'un avare, en ce sens que, soit pour lui-même, soit pour l'entreprise, il aime dépenser. Tous ensemble ils forment une grande entreprise dont l'usurier est le chef caché.

On s'étonne de l'avare qui gagne et veut gagner tellement au-delà de ses besoins. On s'étonne aussi du mendiant avare, qui garde un trésor et n'en fait rien. Ces paradoxes font comprendre que le désir est autant dominé dans l'avarice que dans l'amour. Et si l'avare étend ses entreprises jusqu'à tenir quelquefois toutes les avenues du travail, c'est surtout parce qu'il voit ce qu'on peut faire et ce qu'il faut faire, et parce qu'il croit que nul ne le voit comme lui. Où je retrouve un genre d'ambition et un genre d'amour. Finalement, par la connaissance et par l'amour de l'ordre, l'avare organise tout, depuis le dispensaire et l'école jusqu'à l'hôpital et la maison de famille.

J'apercevais donc une sorte de dialectique de l'avarice comme de l'amour. Et, revenant aux commencements de toute passion comme de tout sentiment, j'examinais de nouveau l'émotion, si bien nommée, mouvement de structure et d'occasion. Je la voyais convulsive, car elle ne peut être autre, et brisant même l'objet. La première avarice me semblait visible dans l'ivresse de manger ; mais j'admirais la pensée, qui garde pour le lendemain. Je me figurais le premier amour comme une ivresse de plaire, sorte de danse, de parure et de flatterie ; j'y trouvais la pensée aussi, et la crainte du lendemain. Dans l'un et l'autre un [274] grand souci de la perfection humaine, et une haine pourtant du rival, sans qu'on sache jamais si on le hait d'être digne ou d'être indigne. Ces contradictions de la jalousie sont ce qui ôte le sommeil. Mais ce qui me semblait digne de remarque, c'est que ces contradictions viennent de connaissances, et que le passionné est avide de connaissances vraies. Car il n'est pas un amoureux ou un avare qui se repaisse de connaissances suspectes. Il est vrai que la vanité commence les passions, par l'emportement de croire ce qu'on désire ; et en

cela consiste proprement l'ivresse. Mais l'homme passionné en arrive bientôt au calcul vrai, pour redescendre à la vanité par une sorte de sommeil très nécessaire. Rien n'est stable dans les passions. Nulle passion ne trouve sa place entre l'émotion et le sentiment. Tout change de minute en minute. L'idée de voler ou de violer est comme un refus d'examiner. Mais comment refuser d'examiner ? Tout passionné est un peseur d'or.

On devine d'après cela comment je travaillais sur la précieuse série, émotion, passion, sentiment. Et je ne pouvais reconnaître de sentiment que d'après émotion et passion continuellement surmontées. Car qu'est-ce que seulement aimer ? Et qu'est-ce que seulement administrer ? Ce sont de molles entreprises et trop faciles. C'est comme d'aimer la vérité sans la craindre. Le quiétisme se croit vertu. Et au contraire le vrai croyant se sent haïr et nier Dieu dix fois par jour. Et il faut avouer que le vrai des échanges est d'abord haï par l'avare, et toujours haï. Il faut avouer que le vrai de l'amour est d'abord haï par l'amoureux, et toujours haï. Encore une fois la religion me paraissait bien différente d'un vain épisode, où se montreraient d'autres vérités et d'autres valeurs que celles qui ont cours ici-bas.

[275]

L'ambition, qui est la passion de l'âge moyen, entre l'amour et l'avarice, me paraissait des trois la moins pénétrable par ceci qu'elle court aux effets, violente toujours, et retrouvant là son cher être. Mais je crois qu'il n'en est rien. J'ai commencé à partir des années 30, et j'ai repris plus d'une fois, un dialogue qui a pour titre Denys ou l'Ambitieux, où je prétendais vaincre l'ambitieux et le frapper de grâce. Cet ouvrage a manqué de bonheur ; je ne sais s'il sera jamais achevé. Ce n'est pas que j'aie des doutes sur la dialectique de la chose. Au contraire j'ai toujours su que l'ambitieux qui force se condamne à la vanité. L'ambition est de persuader, et cela mène loin. La querelle entre Denys de Syracuse et Platon est une sorte de querelle d'amoureux dont on voit les ressorts. Mais mon Denys était un homme de ce temps-ci, et ses interlocuteurs, l'avare et l'amoureux, étaient pris tout vifs de ce monde bouillonnant. Ils sont tous morts de froid je le crains. Cela me rappelle une autre suite d'entretiens, qui a pour titre *La Visite au Musicien*, et où les personnages n'ont pas pris le temps de naître.

C'est que j'avais pour objet d'analyser les sonates de violon et piano de Beethoven d'après une clef analytique que je crois bonne ; et l'idée dévora les personnages. On n'a de personnages, je le suppose, que par le récit, suite parfaitement absurde. Et, pour revenir à mon ambitieux, je pense qu'il n'a pas assez assassiné pour connaître le prix de l'amitié.

[276]

**Histoire de mes pensées.****31**

---

# REFUS DE MISANTHROPIE

[Retour à la table des matières](#)

On a sans doute remarqué, que, pendant ces longues années de lectures, d'expériences, et de réflexions, je m'étais bien guéri de misanthropie ; et il est vrai aussi que je n'ai jamais beaucoup penché par là. Au contraire j'ai admiré l'homme, je dis le pire, et je n'ai jamais vu que l'animal approchât le moins du monde de l'homme le plus vil. On a dit et écrit que les animaux ne font pas la guerre ; mais si l'on a voulu par là élever l'animal au-dessus de l'homme, ce n'est qu'une méchante pensée. Toutefois il se trouve encore de la grandeur à vouloir faire la bête, et de la grandeur à se moquer de la grandeur. On dirait que l'homme a juré de franchir toute barrière. Et c'est bien le paradoxe de la générosité, cette ivresse de se savoir libre, qu'elle se doit de calomnier son propre être, et de soupçonner toute vertu de s'être couchée selon la pesanteur. Et telle est la doctrine commune de la vertu, c'est que, si elle suit la pente, elle n'est plus vertu. Les stoïciens et Kant ont pris cette grande idée dans les carrefours ; ils l'ont adoucie par égard pour les dieux. Car s'il est vil d'être honnête par peur de la prison, il est vil aussi d'être honnête par peur de l'enfer ; et la révolte contre Dieu serait donc le suprême devoir. En sorte que [277] mes petits Messieurs, quand ils essayaient contre la morale de Kant ce qu'Us appelaient leurs griffes, savaient très bien ce qu'ils faisaient. En sociologues, comme ils se sont déguisés depuis, je les vois les mêmes ; ce

sont les volontaires de l'ordre tel quel. Or je sais que la vertu est instable et acrobatique ; elle finit toujours par se coucher. Mais j'ai encore aperçu dans l'homme un excès dans le dormir, et un refus plus grand que nature de se représenter seulement les périls. L'homme qui dort est fatigué de prudence ; aussi les rêves ont de la grandeur, puisque l'homme qui rêve s'amuse de l'effrayant jusqu'à ne pas s'éveiller. C'est pourquoi il y a de la petitesse dans l'insomnie ; et certainement l'impossibilité de dormir dans le bruit est un signe d'animalité. On dira qu'animalité c'est santé ; c'est ce que je ne crois point du tout. Les animaux ne sont pas tant malades que nous ; c'est qu'ils ne pensent point. L'homme pense, et n'accepte pas de se soumettre à son propre animal ; d'où une fureur qui complique toutes les maladies ; de quoi l'homme ne se guérit que par grandeur d'âme.

Ici le roman, le théâtre, l'histoire, nous instruisent mieux que les philosophes. Car l'homme s'ennuie s'il ne tente pas l'impossible. Et nous le voyons reprendre les actions nécessaires, et les orner de grâce, je veux dire aller au devant et au delà, car gracieux veut dire aussi gratuit. La guerre passe encore aujourd'hui pour le plus noble métier, si ce n'est que l'homme peut mépriser cette gloire encore, et la jeter sur les autres oripeaux. Une des imprudences du pouvoir est de trop forcer. Deux lieutenants devant Verdun prirent le parti de ramener leurs hommes d'une position jugée intenable. Ils savaient qu'ils risquaient d'être fusillés sur l'heure, et ils le furent. Aperçoit-on que ce parti de fuir était le plus glorieux, par la [278] certitude du danger, et même par l'infamie ? Car l'infamie pèse aussi sur l'homme, et l'homme sait la braver. L'idée de Satan volontairement damné est une de celles qui relèvent les théologiens.

Le champ du libre arbitre n'a guère été exploré. Le moraliste craint qu'on jette le défi à ses commandements si utiles. Le chef craint que l'on brave ses ordres si bien armés. Nul ne sait comment gouverner cet indomptable, l'honnête homme. Et nul ne sait jusqu'où ira le courage ; car c'est folie de vouloir faire peur à celui qui n'a peur de rien. C'est pourquoi la politique est si profondément rusée. J'admire que ce jeu méprisable n'ait pas encore dressé les armées contre les chefs. La misanthropie serait donc une doctrine d'Etat ; et l'extrême finesse serait de prouver au soldat que c'est par peur qu'il se fait tuer. L'art de mépriser serait donc une partie de l'art du chef. Je vais aux subtilités, et je suis assuré que la doctrine de la liberté est subtile absolument, par les

mêmes raisons que celles de la grâce, qui y tient de si près. Et au contraire la doctrine des forces de nature est tout à fait grossière. C'est par là que je hais quelquefois les pensées lâches ; c'est que premièrement je les trouve bêtes, dans le plein sens de ce grand mot. On dira que si c'est vrai d'être bête il faut bien s'y résigner. Mais c'est sur ce point que je prends parti pour l'homme contre la bête ; et cette manière de penser par refus incompréhensibles est elle-même une preuve et une épreuve de liberté. Supposé que nous sommes libres en nos pensées, il en faudra pourtant quelque exemple, et bien plus d'un succès pour déplacer le triste docteur de sa chaire de crotte. Mais à vrai dire les succès éclatent. La supposition de l'universelle bêtise ne rend compte ni d'aucune religion, ni d'aucune gloire, sinon par le machiavélisme et la lâcheté ; ce [279] sont deux injures à l'homme. Les chefs savent oser et braver. Et leur principale ruse est de faire confiance à l'homme.

Les vices eux-mêmes s'expliquent mal par la seule bêtise. C'est peu de montrer toutes les nuances de l'amour libre et qui se veut libre. Si la négation de l'amour était résignée et muette comme sont les bêtes, on pourrait croire que les bêtes ont raison. Mais la négation de l'amour n'a pas de moindres excès que l'amour même ; et l'ivresse d'être damné se montre là, comme aussi dans le crime, qui est si près de la fureur de piétiner du moins ce qu'on ne veut pas adorer. On tue plus allègrement l'homme que la bête. Et quant à la totale ivresse, celle qui semble venir de soif et de gourmandise, elle porte au contraire la marque de l'homme ; ce n'est qu'un suicide de la partie noble, et un défi jeté aux dieux. Mais disons que toute vie humaine est un défi aux dieux. Car il est vrai qu'ils se font tous craindre. On voit que cette idée éclaire assez bien toute la perspective des religions. On comprend l'animal dieu, les présages, les oracles, et toutes ces folies qui sont encore le dessous de notre prudence ; mais on n'y peut rester. Il faut braver les oracles, comme ont fait tous les guerriers du monde. Mais il faut braver le guerrier aussi, l'immortel porteur de foudre. Après la religion du courage, qui si évidemment se nie elle-même si le fidèle est digne de son dieu, il en faut une autre et encore une autre, jusqu'à celle de tout laisser, qui est la dernière, la plus haute dans la place la plus basse, et qui fut toujours ainsi. Et ce qui m'intéressait le plus, dans cette suite des religions, c'était de comprendre que ce n'était pas une suite, mais plutôt une dialectique inévitable dans nos pensées quel

qu'en soit l'objet. Car la beauté de la Nature est l'éternelle préface, l'hymne épique est l'éternel développement, [280] le sublime de l'esprit est l'éternel soleil, et le sommeil tranquille, sous cette voûte d'éclairs, est l'éternelle conclusion, quand ce ne serait que d'un distique, ou même d'une seule phrase. L'oreille entend d'abord ces nuances, et le poème est plus juste que la pensée. J'allais ainsi à tuer tous les dieux et à les faire revivre tous. Car il me paraissait tellement sot, et volontairement sot, je dirais même noblement sot, de soutenir que la pensée des primitifs est absolument étrangère à la nôtre ! Et au contraire, par le refus de misanthropie que j'ai dit, je trouvais, d'abord par préjugé, que les primitifs pensaient merveilleusement comme nous. Ce qui aussitôt était vérifié par l'analyse. Quoi d'étrange si ceux qui ont pour métier d'élever et de dresser une espèce d'animaux sont aussi ceux qui n'ont point la permission de s'en nourrir ? Et l'esprit des castes a toute la grandeur métaphysique, sans compter qu'on se fait tuer plutôt que de manger dans un pot d'étrange forme. Et que faisons-nous d'autre ? J'ai remarqué que la prose de Voltaire est amie de l'homme à mesure qu'elle se moque de l'homme. C'est ainsi qu'un beau geste ouvre des profondeurs.

[281]

**Histoire de mes pensées.****32**

---

# VERS LES DIEUX

[Retour à la table des matières](#)

J'allais ainsi vers les dieux. Mille routes y conduisent ; et c'est bien perdre son temps que de se fâcher contre l'homme tel qu'il fut. La supposition d'une immense chaîne d'erreurs sans aucun fondement est elle-même misanthropie. Aussi dès longtemps je me moquais de ceux qui se moquent de la Fête-Dieu, fête des roses et des moissons. Au reste personne ne se moque de la Noël. J'avais souvent remarqué cette résonance poétique des fêtes, et l'éternité des danses ; et j'aperçus plus d'une fois que le geste de prier est aussi naturel que le mouvement d'une fleur qui s'ouvre. Analysant de plus près cette imagination réelle qui consiste en mouvement des mains, murmure de paroles, genuflexions et bras en croix, je n'y voyais que l'expression de la paix humaine, et l'annonce, en effet, d'une autre vie, à laquelle on ne croit qu'en de courts instants où l'on s'y retrouve. Le surnaturel me paraissait une fiction quand je le retrouvais tout dans la nature terrestre de l'homme ; je le voyais réel et positif, ce qui me ramenait aux spéculations de Comte, si attentif à retenir les dieux sur la terre. De là, et toujours guidé par le poète, j'interrogeais aussi les livres sacrés ; je n'y trouvais rien d'autre que l'homme ; seulement tout l'homme.

[282]

Comte a beaucoup fait pour ramener le culte à son objet véritable qui est l'homme. Et, quoiqu'il ait conçu l'humanité comme une joule politique, ce qui met l'ordre trop haut, néanmoins, il est parvenu à dresser ce Grand Etre, « le plus vivant des êtres connus », par l'immé-

morial sens de la commémoration, qu'il a retrouvé. Que les morts gouvernent les vivants, j'ai pu le comprendre, non pas d'après le fantôme de l'hérédité, qui ne porte jamais que malédiction, mais par l'idée qui y est le plus contraire, c'est que c'est le plus pur et le meilleur dans l'homme, et qui n'a jamais existé, qui règne par la piété et l'admiration. Cette idée qui est si naturelle, et qui est le thème de toute consolation, je crois bien l'avoir suivie jusqu'aux racines, jusqu'à me rendre compte de ces spectres que l'on dit qui ne cessent d'errer dans les nuits, tant qu'ils n'ont pas reçu les soins de la piété véritable. Et cet exemple même m'éclairait toute religion. Car, comme il est vrai qu'il faut ensevelir le corps sous une masse de pierres, ou bien le brûler, cela signifie aussi qu'il faut effacer en soi-même la cruelle image du mort diminué et humilié, et aussi la triste image du malade délirant ou du vieillard chevrotant. Ce n'est point se souvenir du mort comme il faut ; c'est le tuer cent et mille fois. Toute la piété est donc de ressusciter le mort dans sa force et autant qu'il se peut dans sa gloire. J'avais fait moi-même, comme tous font, cette belle méditation sur mes parents et mes amis morts ; j'en ai composé une légende, comme tous font. Une légende, c'est ce qui vaut la peine d'être conté. Je n'ai pas épuisé cette riche idée. C'est à peine si j'ai réussi à dessiner quelquefois la bouche de l'homme qui raconte, et cette attention à faire sonner les vertus des morts. Aussi des vivants. Mais avez-vous remarqué comme les vivants défont leur propre éloge ?

[283]

D'abord par une naturelle modestie, et aussi par la colère, qui me paraît très digne, de n'être point au dedans le héros que les autres célèbrent. Hélas ! Cette connaissance de soi conduirait à faire le méchant, si ce n'était qu'en parlant ainsi et en témoignant ainsi diaboliquement, on offense gravement les morts. Et j'aimais penser que c'est une sorte de devoir envers soi-même de sauver déjà le meilleur, et d'oublier le reste si on peut ; et voilà donc le vrai repentir, me disais-je ; au lieu que le stérile remords consiste dans le spectre de soi. J'étais ainsi au centre de la religion ; je formais le paradis et l'enfer ; je concevais la multitude des saints, l'éternel père et l'éternelle mère, et le mauvais fils aussi, qui ne veut pas être pardonné. Ces idées de coin du feu, qui n'enferment point d'hypocrisie, ni l'ivresse de la société rassemblée, ces idées de veillée, ces contes d'hiver sont de toutes mes pensées les plus agréables, les plus faciles, celles par lesquelles je me

réchauffe à l'homme. Je suis alors sous l'éternelle tente, comme les figures que Michel-Ange inscrit dans la forme triangulaire. Je n'ai rien à moi que moi-même, dans une nature qui n'est pas tendre, et entouré de compagnons que je n'aurais pas choisis. Selon la parole sublime de Sygne dans *l'Otage*, je suis alors assis à la place la plus basse ; je n'en puis pas être déposé. C'est alors que viennent les dieux de mon cœur, déguisés en mendiants comme Homère disait. C'est alors que Jeannin le bon canonnier vaut Achille. Ce qu'il était vivant je ne le sais plus guère ; mais je le vois vivant, par ses puissances positives, sans les esclavages, sans les contraintes qui le serraient. Il est plus vivant que lorsqu'il vivait. C'est ainsi que tout homme produit de sa solitude les héros et les dieux immortels. Et que lui fait César ? Toutefois son ami qu'il a perdu lui explique César. Et au rebours les traits de César [284] éclairent le héros familier, comme l'amitié de Patrocle et d'Achille éclaire toute amitié. Ici donc, au coucher du jour, à la lueur du jeu, dans les fumées, dans les ombres dansantes, se forme le réel purgatoire, et l'espoir du paradis des conteurs. Quant à l'enfer, on n'y met que les gens qu'on ne connaît pas, comme sont dans un conte les brigands ou l'ogre. A contempler ainsi dans son foyer la religion de l'homme, fêtais quelque chose à l'âme de l'histoire ; je ne risquais pas de jeter à l'enfer tous ces illustres inconnus, César, Pompée, et qui encore ? A vrai dire je les sauvais par un amour de l'homme que j'avais ranimé bien plus près de moi. C'est qu'il semble quelquefois que Comte nous invite à aimer nos grands prédécesseurs d'après le tableau de leurs vertus, au lieu que la piété doit être première, et veut même être première, et sauver à toute force des morts qui ont grand besoin d'elle. Tel était mon royaume des Ombres. Les Trônes et les Dominations n'y étaient point. César n'était qu'un mendiant ; à moi de trouver le Dieu.

J'ai fait l'épreuve de cette commémoration en lisant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, qui fut toujours un de mes livres ; ce qui fit dire à de petits sots (ils faisaient les sot :) : « Je ne vous savais pas bonapartiste. » Je ne le fus jamais et jamais je ne le serai. Il n'est pas de ma nature d'enlever mon chapeau quand la procession passe. Je l'enlève ensuite. Ensuite, comme dit le poète, c'est Waterloo, c'est Sainte-Hélène et le tombeau. Voilà donc ce mendiant d'empereur, qui vient à moi par son livre, et qui n'a plus que moi ; du moins c'est ce qui me semble de tous les héros des livres, ombres si faibles que le lecteur fait renaître.

Alors je relevais les diverses pièces de l'empereur, et j'en composais un homme plein de feu et d'admiration, un des rares qui aient cru en l'homme, en n'importe [285] quel homme ; un des rares qui aient jugé le courtisan, et méprisé sa propre cour. « Vous voyez un homme qui ne regrette rien », disait-il sur le navire d'exil, comme on célébrait tristement son quinze août. Et lui-même n'avait point pensé à cet anniversaire. On comprend assez pourquoi les sottises de Taine (il faisait le sot) sur ce grand sujet me mirent en bataille. Cette vie n'est pas un paradis ; il faut s'y méfier de tout, et se défendre contre tous les diables. Ils enlèveraient toute foi. Je suis assuré que nous ne fonderons pas l'avenir sur le mépris du passé. La misanthropie est l'ennemie de la justice ; et il n'y a rien dans le présent qui annonce une justice meilleure. Bien au contraire c'est dans le passé que luit la justice et l'espoir ; et c'est là tout ce qui reste, en nos pensées positives, de la fiction de l'âge d'or, elle-même si naturelle. J'explique ainsi, autant qu'il m'est possible, comment le progrès n'entre point parmi les choses auxquelles je crois, et pourquoi la légende est à mes yeux plus vraie que l'histoire. Il se trouve donc que j'accomplis, en moi-même et au coin de mon feu, tout le mouvement des religions, qui du plus loin des âges tirent toutes leurs raisons de croire. Mais ce retour au commun giron n'est pas aisé à concilier avec l'incrédulité totale qui est ma réserve, plus précieuse que l'or.

J'essaie de concevoir l'homme nouveau ; l'homme, c'est-à-dire qui comprend tout l'homme, et qui espère sans être dupe. Les esprits qui se disent libres ne vont guère par là. Qu'ont-ils fait, sinon jeter le soupçon de falsification et de mensonge sur les hommes et sur les écrits qui ressemblent le mieux à ce qu'ils aiment ? Ce malaise est partout dans les consciences socialistes, communistes, anarchistes ou comme on voudra dire. Ce n'est pas que je sois tant catholique, ni même tant chrétien ; mais je prétends commémorer [286] à la manière que je disais l'événement le plus éclatant de toute l'histoire. C'est pourquoi je le prends en ami, et j'ose même dire pieusement ; j'y recherche tout ce que je puis d'humain ; il n'y a que trop de scories, je les jette. Quand je dis que je les jette, sachez que ce geste est toujours prudent ; je ne désespère point de sauver presque tout et même tout ; car le pire des papes est encore mon frère homme. Pourquoi j'ai sauvé, dans l'histoire évangélique du figuier, le célèbre : « Ce n'était pas la saison des figes » ? Rien n'exprime mieux la foi en l'homme ; car, tout débris

d'homme, et quand ce ne serait qu'un conte de ma mère l'Oie, me paraît mériter au moins attention. Cette piété est le seul guide possible à travers fouilles et ruines. Et bref je nous vois assez mal partis, toujours à remuer les temps passés comme des temps barbares, et les vieux livres comme des recueils de l'absurdité. Hélas ! que ne pourrait-on pas dire du temps présent, si on le prenait mal ? Aussi l'on veut refaire l'homme ; cette volonté est noble. Je lui apporte en renfort, avec toutes les raisons que je rappelle ici, une idée de Comte qui est que les changements humains désirables sont en réalité fort petits.

Voilà en somme où m'avait conduit l'examen des dogmes par la raison. Mais il restait devant moi un problème de métier, en quelque sorte. Car je remarquais que l'imagination frappait plus fort et plus juste que la sagesse. Et là-dessus je suivais Hegel, et ses puissantes spéculations sur l'art et la religion. J'étais saisi de cette grande idée que la religion n'est autre chose que la réflexion sur l'art, idée qui est dans le sommaire de Hegel, et qui se perd quelquefois dans ses développements. C'était assez clair. Le temple et la statue étaient de grandes écritures, et à proprement parler des Sphinx que les [287] hommes ne cessaient d'interroger ; et la théologie suivait comme elle pouvait. Cette idée est elle-même mythologique ; et c'est une manière de dire que le récit épique porte l'idée. Et toutefois je ne voyais pas comment l'imagination, cette folle, pouvait être ainsi réglée selon la raison. J'approchais de le comprendre quand je niais que l'imagination pût travailler à l'intérieur de nous et faire un autre monde. J'étais assez près des dieux, et surtout des petits, lorsque serrant de près la peur, qui est quelque chose, et l'hallucination, qui n'est rien, je ne trouvais qu'absence de visions et de fantômes dans ce monde sans défaut. Cette peur sans objet créait l'invisible, par un néant de l'imagination. Mais c'était trop peu. Il fallait prendre sur le fait l'imagination vraie, et encore dans ses démarches les plus naturelles ; car l'art est souvent subtil et théologien au moins dans ce qu'il raconte,

[288]

**Histoire de mes pensées.****33**

---

# LES CONTES

[Retour à la table des matières](#)

Deux fois, à quelques années d'intervalle, l'Université mit. au programme des filles le sujet des Contes, qui d'apparence est très beau, mais qui se ferme comme un mur. Quand on a admiré la folle imagination, non encore réglée par l'expérience, on a tout dit. Pourquoi l'enfant croit-il à ces récits impossibles, alors qu'il ne cesse de s'instruire diligemment et positivement sur les objets qui sont à sa portée ? Mais croit-il ? Et moi-même, qui me remettais à cette occasion à relire Perrault, Grimm et Les Mille et une Nuits, quel intérêt pouvais-je y prendre ? Rarement sujet m'a donné autant de peine. J'entends bien que l'esclave ou le faible essaie d'oublier ce monde et de s'enchanter lui-même par des miracles. Cette facile supposition, par laquelle on veut expliquer aussi la poésie, m'a toujours paru ennuyeuse, sans prise, sans style. Où manque le monde, tout manque. La poésie, telle qu'elle est partout, approche plus de la vérité qu'aucune prose. Et la fable, cette poésie de l'esclave, m'a toujours paru enivrée d'amère expérience, et nettoyée de toute illusion. Les contes me paraissaient de même force, mais sans que j'en pusse deviner le sens.

Je fus d'abord tiré d'ennui par une idée de Comte, qui [289] est que le merveilleux n'a jamais altéré d'aucune manière le monde des affections. Les dieux de l'*Illiade* et de l'*Odyssee* ne seraient donc pas maîtres des cœurs. Et en effet le regret d'Ulysse qui, en pensant seulement à la fumée de sa maison, désirait mourir, ce regret ne lui vient point des dieux, et la fidélité de Pénélope ne lui vient point non plus

des dieux. Non plus la colère d'Achille, et l'on jugerait bien plutôt que les dieux n'y peuvent rien. Toutefois la poésie est si souvent mêlée d'inventions, et si loin des premières sources, que l'idée de Comte est vacillante. On pense à l'amour de Didon, effet d'une sorte de philtre, et encore mieux aux amours de Tristan et d'Yseult, qui commencent par un miracle extérieur. Aussi je n'aime pas beaucoup cette poésie seconde. La mythologie alors déchire le réel ; et rien n'est plus froid que les scènes du ciel dans *Les Martyrs*. Je me fais une tout autre idée de la poésie, qui me parait le chant de l'homme et du monde le plus près du réel, j'entends de la perception réelle du poète, en sorte que je me figure toujours que la plus subtile métaphore est une chose présente au poète, et dessinée par lui merveilleusement. Mais il faut que je laisse en cet état cette analyse fort difficile. Je reviens aux Contes, où je retrouvais les trésors du sentiment toujours soustraits aux maléfices. Et, considérée par ce côté, la distinction enfantine entre les bons et les méchants me semblait exprimer quelque chose de vrai, qui est que les événements ne changent guère l'homme. Et cela est exprimé presque violemment par l'oiseau bleu et le taureau blanc, l'un et l'autre fidèles sous l'enveloppe animale. Partant de là je découvrais encore autre chose, c'est que l'homme est le grand obstacle à l'homme. L'homme s'arrange des obstacles, des distances, et des travaux. Il n'y faut que patience. Mais l'homme ne peut [290] s'arranger de l'homme, et la guerre le fait bien voir. En sorte que le tapis magique exprimait fort bien que les voyages sont vite faits dès que l'homme ne barre pas l'homme. Et au rebours, tous les enchanteurs et sorcières exprimaient la puissance des décrets arbitraires ; car il est vrai que la terre est toute occupée de murs et de barrières, contre quoi le courage ne peut rien. On ne peut qu'être fidèle. Ce monde des contes se tient assez bien. Voilà ce que je trouvai pour commencer.

À mon second essai je finis par voir ce qui était devant moi, à savoir que la première existence de l'enfant le rend dépendant des enchanteurs et des sorcières, qui à la fois peuvent tout et empêchent tout. L'enfant forme ses premières idées d'après cette expérience toute positive. Ainsi je donnais plus de corps à cette autre idée de Comte, que nos premières conceptions sont toute théologiques. Mais, en suivant de plus près l'existence enfantine, je m'expliquais encore mieux les éclipses des Contes, par l'enfant porté, tourné ici et là, victime des portes et des fenêtres, et obtenant tout par prière. Il est vrai qu'en ce

monde d'autrefois, qui est d'autrefois pour tous, on ne travaille point ; et c'est ce que signifie l'âge d'or. Mais aussi tout n'y est pas d'or ; il faut attendre, il faut plaire, il faut obéir à des volontés incompréhensibles. C'est ainsi que l'imagination, qui semble se jouer dans les contes, ne fait que dessiner très exactement nos plus anciennes expériences. Sans compter que nous avons tous à ménager des êtres qui vieillissent, qui ne comprennent guère les jeunes, et s'obstinent à les contrarier. Toute la théologie se trouve donc dressée devant nous et vraie ; car on aime les dieux, et pourtant on les voudrait souvent autres. Il n'en est pas moins vrai qu'à mesure qu'on apprend et qu'on entreprend, on s'affranchit des dieux. D'où l'idée [291] naturelle qu'autrefois il y eut des dieux, et que maintenant les dieux s'en vont. Ce fut toujours ainsi. La plus moderne des religions ne compte que sur les miracles anciens. La place était donc faite pour les dieux, une place à forme humaine. Je comprenais de nouveau, et encore mieux, ce que c'est que commémorer, et que les augustes morts continuent à régner sur les choses comme ils faisaient de leur vivant.

Toutefois je ne tenais pas encore tous les étages de la religion. Les dieux sont craints autant qu'aimés. Seulement l'analyse de la peur est bien plus aisée à conduire que celle de l'amour. Et l'on sait que dans la peur ce qui est premier ce n'est pas la connaissance de ce qui fait peur, mais bien plutôt un tremblement et un tumulte dans notre corps ; et même cette peur nous fait peur. D'où j'expliquais sans peine les dieux sans forme et invisibles, qui hantent les monts et les bois. L'imagination croit voir et ne voit rien. Ou bien le dieu est très réel ; c'est un chevreuil qui détale. Qui n'a pas erré dans les bois et seul pendant des heures ne connaît pas bien les surprises d'imagination. Vers mes vingt ans, et ayant laissé la chasse, j'allais souvent avec mon ami le chasseur passer un mois dans une ferme abandonnée, aux environs des sources de l'Eure. Ce pays est tout en bois et en étangs ; on n'y rencontre presque point d'hommes. L'effet de la marche est tel, par le déplacement apparent des troncs, qu'on ne voit jamais ce qu'on vient de voir et qu'ainsi l'espace se peuple d'êtres qui ne font que se cacher. Les enfants ne peuvent supporter cette solitude. L'adolescent s'y accoutume, et l'homme n'y éprouve point la vraie peur. Il se dit plutôt qu'il aurait bien peur, s'il voulait. Ce mouvement continu de croire à décroire est propre à la religion agreste, où, en effet, on ne voit point de [292] dieux tant redoutables. Et la confusion si naturelle, dans l'éclipsé

continuelle des bois, entre le vagabond et l'animal, n'a créé en somme que des monstres familiers dont l'aegipan est le type. On comprend que ce qu'il y a de mystère dans l'animal ne soit guère remarqué dans celui qu'on chasse ou dont on se défend, mais plutôt dans l'immobile animal domestique, si près, si loin. Ces remarques me montraient qu'on pouvait traiter des dieux physiologiquement.

[293]

**Histoire de mes pensées.****30**

---

# RELIGIONS

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y avait plus qu'à trouver l'ordre ; et l'âge m'imposait de commencer par les contes, qui sont comme la religion de l'enfance. Ce qui n'était pourtant pas sans inconvénient, attendu que l'anthropomorphisme, si naturel aux Contes, est bien moins assuré dans la religion agreste où c'est toujours l'animal qui est adoré, même sous la forme humaine. Et pourquoi ? C'est que la fécondité occupe toutes les pensées de l'agriculteur et de l'éleveur de bêtes. Il devrait pourtant s'y mêler un culte des ancêtres, plus assuré ici par la puissance de la tradition ; car en ces apprentissages où les causes sont tout à fait cachées, et les périodes longues, c'est le plus âgé qui sait le plus. Mais d'un autre côté, comme Hegel l'a marqué, la religion familiale, sans le contrepoids de la justice urbaine, doit participer à la violence des saisons et à la brutalité de l'amour. D'où les tragédies domestiques et les vengeances sans pardon. Le sorcier et l'oracle règnent ici. Hegel a bien nommé dieux de boue et de sang les plus anciens dieux. L'ordre de guerre et de conquête, propre à la ville, représente la justice si on le compare à la sauvagerie agreste. Toutefois à mesure que je lisais et comprenais Hegel, qui est ici ample et sans grave faute, et en vérité [294] indiscutable, c'est que cette histoire de la civilisation est elle-même mythologique. Car la violence paysanne fut toujours la même et est encore la même ; et il y eut toujours une ville au milieu des campagnes, un arpenteur et un juge pour les bornages, et un saint homme pour mépriser le droit et l'arpentage. Les progrès seraient plutôt à mes

yeux des oscillations suivies de retours, comme on voit qu'au lieu de Babylone il n'y a que bergers pillards, et au lieu de Carthage aussi. Et toutefois chez ces pillards la loi d'hospitalité est au-dessus de la colère, comme on voit dans Homère. Et, ce qui importe le plus, la civilisation réglée par la ville n'a pas beaucoup affaibli les passions agrestes, dont l'ivresse d'amour à tous ses degrés et dans tous ses égarements est la plus remarquable, et encore maintenant source de crimes. En sorte que le progrès, quand on en saisirait la courbe en se bornant à deux ou trois mille ans, tromperait encore sur la nature humaine, de façon que la cruauté démesurée des révolutions ferait l'effet d'un rêve atroce et absurde. Je jugeais donc qu'une philosophie de l'histoire n'était point assez physiologique. Pour mon goût, et au reste que ce sujet est rebattu, et se termine souvent à ajourner nos efforts, puisqu'on entend quelquefois que la paix humaine demande peut-être encore, mille ans de patience ou plus. C'est pourquoi, pour redire la chose encore une fois, je choisissais de considérer les diverses religions non comme des étapes de l'homme, mais comme des étages de l'homme. Et au lieu que les histoires s'étendent en discussions, au contraire je voulais faire court et frappant, car c'était un portrait de l'homme que je voulais faire, et, par exemple, au lieu de dire que la guerre finira par un progrès des mœurs, faire sentir au contraire qu'elle sera toujours menaçante comme elle est et comme elle fut, et que toute morale et toute justice est [295] pour l'heure même, ou bien qu'on se moque. Peut-être n'ai-je pas assez expliqué ce dessein d'émouvoir en frappant aux divers étages, sans permettre que le lecteur cesse un moment de se souvenir de tout son être.

Mais je visais encore une autre fin. Car je voyais que toutes les avenues du savoir, et même du plus haut savoir, étaient occupées par cette idée que nos prédécesseurs, sans excepter les plus prochains, furent plus sots que nous, ce qui d'abord emportait de bons esprits à ne recevoir pour vraies que des idées nouvelles, et à chercher des fautes dans les anciens. Cet esprit, qui est proprement moderne, puisqu'il se croit tel, est en toute matière profondément opposé à la culture, qui est une sorte de culte de l'oracle humain. Et cette folle superstition d'une histoire qu'on n'écrit que pour la mépriser se montrait surtout dans l'histoire même des religions, toujours prévenue contre les anciennes croyances, et toujours irritée de trouver de sauvages et naïfs animaux à la place d'hommes. C'est vouloir expliquer les massacres, les bû-

chers, toutes les horreurs des guerres de religion, par le culte de l'homme crucifié, de la Vierge et des Saints qui va droit, et très évidemment, contre ces délires de la force. Et comme il y a autour de nous et très près de nous les mêmes fureurs et les mêmes tortures, aussi y a-t-il autour de nous la même foi et sous la même forme, armée, si l'on peut dire, des mêmes prières. Or les amis de la raison, en s'irritant d'une même fureur contre la foi toute pure et contre les bûchers, se condamnent à une vaine dialectique dont je n'aperçois pas la fin, et s'aveuglent eux-mêmes jusque essayer de prouver que Jésus n'a point enseigné, vers telle année, l'égalité des âmes devant le jugement dernier, alors que cette idée est l'âme même de leur propre politique. Heureux encore s'ils ne vont pas à [296] soutenir que cette idée est chimérique, et que c'est par l'égoïsme mieux éclairé et plus prudent que viendra une meilleure justice ! C'est alors que je m'indigne de cette profonde injustice à l'égard de l'homme ; c'est alors que je sens (peut-être aussi en moi-même) cette contradiction entre les pensées et les sentiments qui explique cette immobile révolte, dont nous n'arrivons pas à sortir. Que d'alliés nous perdons en toutes ces bonnes femmes qui vont chercher paix à l'église, et s'y accuser précisément de la même injustice que nous voulons finir ! Les politiques n'ont pas même à jouer de cette confusion ; c'est nous, c'est nous-mêmes qui jouons contre nous.

Vais-je alors conseiller de suivre ces bonnes femmes, de dire des chapelets, de faire dire des messes, et choses de ce genre ? Non point. J'y ai résisté toujours, et sans aucun doute intérieur, justement parce que j'apercevais le vrai de ces doctrines, et même de ces cérémonies. Que des hommes s'y fient, soit par faiblesse, soit par sentiment, soit plutôt par une défiance de notre propre sagesse, si évidemment injuste, je ne vois pas que notre fragile civilisation en puisse rien craindre, pourvu que le vrai des religions soit seulement entrevu de ceux qui y croient. Car croire littéralement au paradis, à l'enfer et à la rédemption, cela n'est dangereux que si l'on juge absurde et hors de la portée de l'homme cette religion déliante. Car tout y étant miracle, et tout incompréhensible, il n'y a plus de discernement entre l'ivresse des saints tout dépouillés et l'ivresse politique qui va à dépouiller. Sans compter, même à l'égard des autres ivresses, un commerce d'indulgences fondé sur un amour mal nettoyé. Qui n'a pas connu de fanatiques, je dis connu et compris, ne connaît pas les plus généreux de ses

frères. Et voilà pourquoi la réfutation des mystères par l'histoire des dogmes [297] et la critique des documents me paraît un effort très mal dirigé. Au fait, scolastique contre scolastique, c'est toujours scolastique. Et celui qui nous veut frères parce que Jésus l'a ainsi ordonné ne me paraît pas plus aveugle que celui qui prouve qu'il n'est pas vrai que nous soyons frères, attendu qu'il n'est pas même prouvé que Jésus ait existé. Il faut finir cette ardeur d'argumenter, qui ne dure peut-être que par l'ample carrière qu'elle offre aux bavards. Pour moi je tiens, comme l'Ane de Hugo, que des milliers de volumes sont temps perdu et effort perdu. Et certainement Hugo a raison en son immense effort de réconcilier tout à tout. Si ce n'est peut-être qu'emporté par l'ivresse de nature, rythme, marche, ou danse, ou chant, le poète restitue l'unité des dieux en un panthéisme fraternel, ce qui est diviniser le désir et tout embrasser. La prose a plus de prudence, même dans Hugo.

On voit où j'allais. Mais l'exécution n'était pas facile. Il fallait se faire sourd à tant de considérations d'apparence raisonnable. Je commençai par rédiger au jour le jour, suivant le plan que j'ai dit, cette philosophie de la religion pour la Revue des instituteurs syndiqués. Je suppose qu'ils ont lu ces pages dans une extrême défiance, ce qui n'est point lire. Au reste ce que j'ai écrit de pédagogie, qui n'est guère, est en désaccord avec la pédagogie qui est dite moderne, et qui me paraît à peu près folle. Ceux qui m'ont lu attentivement comprennent bien pourquoi je veux que l'enfant récite d'abord la plus sévère poésie, et la moins enfantine ; et pourquoi j'estime cette haute politesse du récitant bien au-dessus d'une science amusante qui ne peut qu'avilir l'esprit. Mais quoi ? Vais-je flatter mes plus précieux amis ? Non. Simplement je suis avec eux ; et cela du moins ils le savent bien.

En ces années-là (environ l'année 30), les cours de [298] Sévigné étaient devenus publics. J'essayai encore une fois de dresser ce grand sujet des Dieux devant un auditoire serré, sérieux et fidèle, à quelques exceptions près, car la mode s'en mêlait. Des nécessités mirent fin à ce genre d'enseignement, qui du reste ne peut jamais avoir grand effet. Et aussitôt que je vis un temps libre devant moi, j'écrivis d'un trait, en matinées de deux heures au plus, Les Dieux tels qu'ils ont paru. Si obscurs qu'ils soient en leur transparence, je n'y voudrais rien changer ; car mon objet n'était pas d'ajouter une doctrine à tant d'autres, mais de m'opposer au contraire à toutes, et d'escarper mes bordures. Qu'on me

pardonne, alors, cet autre livre, qu'ici je termine, et qui n'est à bien prendre qu'une longue préface aux Dieux, pleine de précaution et d'amitié.

*Le Pouldu*, juillet-septembre 1935.

FIN

[299]

**Histoire de mes pensées.**

**TABLE ALPHABÉTIQUE**

[Retour à la table des matières](#)

- |                                 |   |
|---------------------------------|---|
| Absolu, p. 244.                 | Argument, p. 175.                                     |
| Abstrait, p. 263.               | Aristote, p. 41, 50, 74, 124, 208, 247.               |
| Accident, p. 210.               | Arithmétique, p. 127.                                 |
| Action, p. 161.                 | Armée, p. 105, 181, 184.                              |
| Admiration, p. 282.             | Arpenteur, p. 294.                                    |
| Affectif (sexe), p. 224.        | Art, p. 17.   |
| Alain, p. 80.                   | Artisan, p. 191.                                      |
| Alceste, p. 269.                | Artiste, p. 191, 196.                                 |
| Alcool, p. 9.                   | Astronomie, p. 20, 88.                                |
| Amateur, p. 245.                | Atelier, p. 229.                                      |
| Amazones, p. 222.               | Atome, p. 156, 167, 260.                              |
| Ambition, p. 275.               | Auteurs, p. 23, 28, 37, 198, 202, 215, 216, 228, 246. |
| Ame, p. 63, 108, 254, 261, 270. | Autorité, p. 51, 68, 180.                             |
| Amour, p. 224, 269, 279.        | Avarice, p. 271.                                      |
| Amuser, p. 229.                 | Aveugle, p. 259.                                      |
| Analytique, p. 229.             |   |
| Animal, p. 276.                 |   |
| Anthropomorphisme, p. 293,      |   |
| A priori, p. 129.               | Badinages, p. 114.                                    |
| Arc-en-ciel, p. 261.            | Balzac, p. 22, 207, 208, 228.                         |
| Architecture, p. 191.           | Beau, p. 206.   |

- Beauté, p. 111, 195, 212, 248.  
 Beaux-arts, p. 111, 152, 188, 227.  
 Bergsoniens, p. 91.  
 Bêtise, p. 8, 54, 122, 278.  
 Bible, p. 92.  
 Bien, p. 121, 163, 266.  
 Biran (Maine de), p. 259.  
 Bois, p. 291.  
 Braver, p. 279.
- Cafards, p. 97.  
 Calcul, p. 120.  
 Camarades, p. 16.  
 Campagne, p. 82.  
 Capitaine, p. 188, 196.  
 [300]  
 Castes, p. 280.  
 Catégories, p. 238.  
 Caverne, p. 115, 224.  
 Célimène, p. 269.  
 Cérémonies, p. 296.  
 Chaos, p. 190.  
 Chapelet, p. 11.  
 Charmes, p. 216.  
 Chartreuse, p. 189.  
 Chateaubriand, p. 103.  
 Chefs, p. 172, 179, 183, 186.  
 Cheval, p. 19.  
 Chevalier, p. 84.  
 Chien, p. 267.  
 Christianisme, p. 105.  
 Ciel, p. 110, 123.
- Citations, p. 211.  
 Clarté, p. 248.  
 Cœur, p. 205.  
 Combat, p. 234.  
 Combattant, p. 202.  
 Commandant, p. 254.  
 Commandement, p. 172.  
 Commémoration, p. 282.  
 Comte (Auguste), p. 78, 139, 203, 209, 220, 224, 248, 263, 281, 284, 288.  
 Confesseur, p. 114.  
 Confessions, p. 189.  
 Confiance, p. 16.  
 Conjecture, p. 120.  
 Connaissance, p. 77.  
 Conscience, p. 77, 123, 130, 137, 210, 266.  
 Contes, p. 211, 288.  
 Continent, p. 83.  
 Continuité, p. 130.  
 Contraire, p. 35.  
 Contrat, p. 66.  
 Contrat social, p. 63.  
 Corneille, p. 209.  
 Corporation, p. 251.  
 Coupe-vent, p. 147.  
 Courage, p. 154, 170, 172, 183, 278.  
 Cours, p. 225, 245.  
 Coutume, p. 229.  
 Critique, p. 46, 47, 78.  
 Criton, p. 74.

- Croire, p. 255, 296.  
 Cuirasse, p. 82.  
 Cuisiniers, p. 176.  
 Culte, p. 204, 217.  
 Culture, p. 122, 211, 217, 295.
- Danse, p. 192, 194.  
 Darwin, p. 20, 85.  
 DÉ, p. 219.  
 Décor, p. 195.  
 Découvrir, p. 86.  
 Déduction, p. 130, 239.  
 Défensive, p. 179, 184.  
 Défi, p. 234, 279.  
 Denys, p. 175, 275.  
 Descartes, p. 94, 106, 117, 155, 167, 224, 252, 258.  
 Description, p. 111.  
 Désespoir, p. 177.  
 Destin, p. 160.  
 Devoir, p. 135, 162, 164.  
 Dialectique, p. 131, 243, 273, 279. Dialogues, p. 75, 275.  
 Dickens, p. 271.  
 Diderot, p. 163, 262.  
 Didon, p. 289.  
 Dieu, p. 51, 63, 109, 137, 140, 142, 156, 243, 247, 255, 256, 271, 274.  
 Dieux, p. 76, 103, 178, 213, 228, 280, 281, 283, 287, 291.  
 Dieux (Les), p. 44, 250, 298.  
 Dignité, p. 136.
- Digression, p. 114.  
 Disciples, p. 150.  
 Discipline, p. 52, 181.  
 Discussion, p. 85, 98, 109.  
 Discuteurs, p. 85.  
 Disputes, p. 44.  
 Dissidence, p. 169.  
 Distance, p. 151.  
 Docteurs, p. 105.  
 Dogmatisme, p. 27.  
 Douleur, p. 268.  
 Doute, p. 107, 117, 157, 168, 255, 268.  
 Drame, p. 218.  
 Dreyfus, p. 55.  
 Droit, p. 68, 241.  
 Droite, p. 167.  
 Dynamique, p. 204, 244.
- École normale, p. 246.  
 École primaire, p. 88.  
 Économique, p. 107.  
 Écrire, p. 198.  
 Éditeur, p. 199.  
 Égalité, p. 59, 133, 178, 181.  
 Église, p. 296.  
 Égyptiens, p. 115.  
 Éléphants de Pyrrhus, p. 116.  
 Éloge, p. 47.  
 Émile (L'), p. 63.  
 Émotion, p. 12, 82, 106, 203, 273.  
 Empereur, p. 284.

- Emportement, p. 192.  
 Enfant, p. 290.  
 Enfer, p. 284.  
 Enseignement, p. 46, 72, 76, 89, 113, 143, 202, 224, 247.  
 Ensevelir, p. 282.  
 Entendement, p. 229, 259.  
 Entretiens (Les), p. 147, 261.  
 Énumération, p. 129.  
 Épopée, p. 206.  
 Équipe, p. 178.  
 Équité, p. 241.  
 Er, p. 115.  
 Esclavage, p. 267.  
 Esclave, p. 233, 256.  
 Espace, p. 24, 90, 127, 151.  
 Espoir, p. 285.  
 Esprit, p. 128, 132, 133, 137, 154, 236, 240, 243, 249, 256.  
 Éthique, p. 92, 114.  
 Euclide, p. 167.  
 Eupalinos, p. 200.  
 Excès, p. 106.  
 Existence, p. 131, 260.  
 Expérience, p. 28, 45, 87, 115, 120, 126, 129, 148.  
 Expliquer, p. 86.  
 Expression, p. 217, 223.  
 Évidence, p. 258, 262.  
  
 Fable, p. 288.  
 Famille, p. 229.  
 Fanatisme, p. 169, 296.  
 Fantôme, p. 13, 256, 287.  
 Fatalisme, p. 133.  
 Fatigue, p. 51.  
 Faune, p. 214.  
 Faute, p. 162.  
 Femme, p. 222, 224.  
 Fêtes, p. 281.  
 Fête-Dieu, p. 281.  
 Fétichisme, p. 141.  
 [302]  
 Fidélité, p. 87, 136.  
 Figuier, p. 286.  
 Filles, p. 225.  
 Fleuve, p. 82.  
 Foi, p. 116, 154, 205, 248, 255, 270, 285.  
 Force, p. 64.  
 Forme, p. 127, 196, 218.  
 Fou, p. 166, 256.  
 Fraternité, p. 138.  
 Frivolité, p. 226.  
  
 Générosité, p. 264, 276.  
 Génie, p. 223, 225.  
 Géographie, p. 81.  
 Géologie, p. 55.  
 Géométrie, p. 10, 15, 27, 88, 119, 126, 129, 259.  
 Gestes, p. 228.  
 Glacier, p. 110.  
 Gloire, p. 209.  
 Grâce, p. 277, 278.

- Grammairiens, p. 37.  
 Grandeur, p. 276.  
 Guerre, p. 91, 136, 170, 254, 276, 277, 290, 294.  
 Gygès, p. 117.
- Hallucination, p. 287.  
 Hals, p. 253.  
 Hamelin, p. 138, 238.  
 Harpagon, p. 272.  
 Hasard, p. 219.  
 Hegel, p. 35, 78, 105, 132, 190, 232, 238, 286, 293.  
 Heine, p. 232, 249.  
 Henri IV, p. 113, 221.  
 Hérité, p. 282.  
 Héros, p. 266, 283.  
 Herr, p. 40, 232.  
 Histoire, p. 41, 141, 227, 242.  
 Histoires, p. 211.  
 Homère, p. 206, 213, 216, 283.  
 Hommes, p. 172, 177.  
 Honneur, p. 136, 182, 266.  
 Hôpital, p. 188. Horace, p. 206, 214.  
 Horizon, p. 108.  
 Hugo, p. 137, 207, 219, 297.  
 Humanité, p. 78, 84, 140, 206, 209, 282.  
 Hume, p. 126.  
 Humiliation, p. 179.  
 Hypothèses, p. 120, 263.
- Iago, p. 218.  
 Idéalisme, p. 86, 111, 242.  
 Idées, p. 27, 43, 46, 76, 86, 167, 230, 234, 239.  
 Idées et âges, p. 230.  
 Idoles, p. 145. Iliade, p. 213, 289.  
 Image, p. 151.  
 Imagination, p. 151, 193, 197, 213, 227, 229, 254, 281, 286.  
 Impératif, p. 135.  
 Important, p. 209.  
 Improvisation, p. 32, 100, 220.  
 Inconscient, p. 78, 265.  
 Incrédules, p. 101, 116.  
 Incrédulité, p. 12, 285.  
 Inertie, p. 109, 161, 260.  
 Infamie, p. 278.  
 Infanterie, p. 179.  
 Infini, p. 75, 127, 157.  
 Injustice, p. 179, 296.  
 Insomnie, p. 197, 277.  
 Instituteurs, p. 44, 134, 297.  
 Ironie, p. 154.  
 Irréligion, p. 59.  
 Invisible, p. 287.  
 Ivresse, p. 104, 273, 279.
- Jalousie, p. 274.  
 Janséniste, p. 114, 253.  
 Jean Christophe, p. 207.  
 Jeannin, p. 283.  
 Jésus, p. 295.

- Jeu, p. 190, 192.  
 Journal, p. 160.  
 Journaliste, p. 79.  
 Jugement, p. 45, 160, 198, 222, 224, 241.  
 Jupiter, p. 105, 234.  
 Justice, p. 254, 263, 285, 294.  
  
 Kant, p. 75, 92, 93, 124, 132, 150, 162, 190, 248, 276.  
  
 Lachelier (Jules), p. 75.  
 Lâcheté, p. 267, 278.  
 Lagneau (Jules), p. 24, 45, 79, 93, 115, 150, 155, 168, 247, 255, 256.  
 Langage, p. 15, 78, 198, 204, 215, 217, 218, 220.  
 Leçons (Vingt), p. 220.  
 Lecteurs, p. 101, 193.  
 Lecture, p. 41, 92, 122, 206, 212, 245.  
 Légende, p. 261, 282.  
 Leibniz, p. 138.  
 Lénine, p. 164, 251.  
 Letellier (Léon), p. 26.  
 Lettres, p. 231.  
 Leuwen (Lucien), p. 189.  
 Liberté, p. 13, 29, 99, 137, 160, 163, 256, 258, 265, 269, 278.  
 Lin, p. 84.  
 Littérature, p. 33.  
 Locke, p. 262.  
  
 Logique, p. 93, 124, 235, 239, 249.  
 Logistique, p. 73.  
 Loi, p. 67.  
 Lucrèce, p. 110, 260.  
 Lutrin, p. 246.  
 Lune, p. 151.  
 Lys, p. 189.  
  
 Machiavélisme, p. 278.  
 Machines, p. 107.  
 Magie, p. 234.  
 Maître, p. 233.  
 Majorité, p. 67.  
 Mallarmé, p. 219.  
 Manuel, p. 187.  
 Manuscrits, p. 188.  
 Marine, p. 179, 182. Mars, p. 172.  
 Martyrs, p. 189.  
 Marx, p. 83, 132, 242.  
 Matérialisme, p. 83, 132, 134, 227, 242, 262.  
 Mathématicien, p. 55, 85, 146.  
 Mathématique, p. 71, 120, 259.  
 Matière, p. 197, 260.  
 Mécanique, p. 127.  
 Méchanceté, p. 185.  
 Méditation, p. 229.  
 Mémoire, p. 152, 210, 214.  
 Mémoires, p. 96.  
 Mémorial, p. 284.  
 Menace, p. 267.

- Mensonge, p. 21.  
 [304]  
 Mépris, p. 30, 182.  
 Mer, p. 228.  
 Merveilleux, p. 289.  
 Mesure, p. 25.  
 Métaphores, p. 100, 214, 289.  
 MÉTAPHYSIQUE, p. 75, 141.  
 Météorologistes, p. 201.  
 Méthode, p. 197.  
 Métier, p. 49, 194.  
 Michel-Ange, p. 283.  
 Michel Arnauld, p. 199.  
 Michelet, p. 92.  
 Militaire, p. 56, 64, 181, 185,  
 201, 229.  
 Mineur, p. 229.  
 Misanthropie, p. 223, 269, 276,  
 278.  
 Mode, p. 87.  
 Modèle, p. 194.  
 Moi, p. 94, 256.  
 Molière, p. 209, 267.  
 Monarchiste, p. 20.  
 Monastère, p. 103, 262, 270.  
 Monde, p. 109, 131, 239, 260.  
 Mondor, p. 231.  
 Monothéisme, p. 141.  
 Montagne, p. 228.  
 Montaigne, p. 168, 209, 212.  
 Montesquieu, p. 61, 83.  
 Monuments, p. 189.  
 Morale, p. 63, 162, 165, 294.  
 Mort, p. 242.  
 Mots, p. 205, 220.  
 Mourir, p. 183.  
 Mouvement, p. 74.  
 Musée, p. 189.  
 Musicien, p. 275.  
 Musique, p. 17, 31, 194.  
 Mutinerie, p. 182, 201.  
 Mystique, p. 134, 271.  
 Mythes, p. 114.  
 Mythologie, p. 230.  
 Nature, p. 108, 129, 157, 248,  
 249, 261.  
 Navire d'argent, p. 230.  
 Nécessité, p. 156.  
 Nier, p. 34. Noël, p. 281.  
 Nombre, p. 67, 75, 125, 157,  
 167.  
 Noumène, p. 95.  
 Obéissance, p. 64, 66.  
 Objections, p. 21, 246.  
 Objet, p. 153.  
 Obscurité, p. 21, 79, 247, 248,  
 266.  
 Observation, p. 148.  
 Obus, p. 53.  
 Océan, p. 82, 110, 160, 261,  
 Odyssée, p. 214.  
 Œgipan, p. 292.  
 Œuvre (L'), p. 99.  
 Offensive, p. 179.

- Ombres, p. 284.  
 Opinion, p. 22, 54, 69, 90, 118, 144, 190, 203.  
 Opposition, p. 35, 197, 238.  
 Optimisme, p. 155.  
 Oracles, p. 103, 279.  
 Ordre, p. 27, 120, 175, 238, 272.  
 Organisation, p. 273.  
 Orgueil, p. 186.  
 Ornement, p. 100, 191.  
 Otage (L'), p. 189, 283.  
 Oubli, p. 210.  
 Ouïe, p. 259.  
 Ouvriers, p. 88.
- Paix, p. 64, 180, 212, 281.  
 Pape, p. 286.  
 Paresse, p. 37.  
 Paris, p. 30.  
 Parisiens, p. 202.  
 Paradis, p. 283.  
 Parole, p. 222.  
 Parque (La jeune), p. 210, 215, 216, 219.  
 Pascal, p. 104, 159.  
 Passions, p. 103, 106, 203, 264, 268, 274.  
 Patrie, p. 105.  
 Paysan, p. 214.  
 Pédagogie, p. 297.  
 Péguy, p. 254.  
 Peinture, p. 51, 188, 195.  
 Penser, p. 166.
- Perception, p. 210.  
 Personne, p. 165.  
 Persuader, p. 65, 275.  
 Pesanteur, p. 86.  
 Peuple, p. 58, 66, 205, 240.  
 Peur, p. 11, 170, 268, 291.  
 Philéas, p. 103.  
 Philodoxes, p. 90.  
 Philtre, p. 270.  
 Physiciens, p. 146, 161.  
 Physique, p. 88, 174, 261.  
 Piété, p. 282, 284, 286.  
 Plaisir, p. 268.  
 Platon, p. 29, 35, 49, 53, 54, 90, 94, 102, 113, 115, 124, 213, 224, 227, 241.  
 Poème, p. 219, 230, 280.  
 Poésie, p. 195, 198, 204, 216, 223, 247, 249, 288, 289.  
 Poètes, p. 206, 213.  
 Poincaré (Henri), p. 73.  
 Poisson, p. 147.  
 Polémique, p. 192.  
 Police, p. 251.  
 Policiers, p. 183.  
 Politesse, p. 23.  
 Politique, p. 22, 38, 55, 86, 208, 251, 278.  
 Polytechnicien, p. 53, 149, 173.  
 Polythéisme, p. 141.  
 Port-Royal, p. 104.  
 Positif, p. 142.  
 Pouvoirs, p. 65, 179, 202.

- Pragmatisme, p. 115.
- Prêter, p. 272. Preuve, p. 85, 115, 131, 168.
- Prière, p. 110, 201.
- Primitifs, p. 196, 280.
- Principes, p. 129, 133.
- Prodigue, p. 272.
- Progrès, p. 244, 248, 250, 285, 294.
- Proportionnelle (La), p. 69.
- Propos, p. 96, 199, 230.
- Prose, p. 212, 220, 280.
- Protagoras, p. 116.
- Proudhon, p. 139.
- Proust, p. 207.
- Psychologie, p. 211, 223.
- Public, p. 200.
- Publicité, p. 69.
- Puissance, p. 64, 207.
- Purgatoire, p. 284.
- Pyrrhon, p. 228.
- Quatre, p. 125, 158.
- Racine, p. 209.
- Radicalisme, p. 27, 62, 140, 174.
- Raisonnement, p. 174.
- [306]
- Ratures, p. 14.
- Réflexion, p. 147, 211.
- Refus, p. 255.
- Relativité, p. 90.
- Religion, p. 11, 76, 102, 103, 141, 214, 230, 250, 274, 279, 282, 286.
- Remords, p. 283.
- Renan, p. 39, 106, 192.
- Renouvier, p. 137.
- Repentir, p. 283.
- République (La), p. 66, 115.
- Ressusciter, p. 282.
- Rêve, p. 277.
- Réveil, p. 77, 123.
- Rêveries, p. 9.
- Révolution, p. 57, 64, 68, 178, 276, 296.
- Révolution, p. 133, 142, 169, 244.
- Revue de métaphysique, p. 71, 89, 99.
- Rhétorique, p. 205.
- Rime, p. 218.
- Rochers, p. 196.
- Roman, p. 208.
- Roue, p. 89.
- Rouen, p. 81.
- Rousseau, p. 62, 163, 197.
- Ruine, p. 195.
- Rythme, p. 218.
- Sages, p. 134.
- Saints, p. 283.
- Sainte-Beuve, p. 39, 192.
- Sanglier, p. 177.
- Satan, p. 104, 162, 278.

- Sauvages, p. 104.  
 Sauveteurs, p. 181.  
 Scepticisme, p. 25, 168, 255.  
 Schelling, p. 249.  
 Schématisation, p. 230.  
 Schème, p. 130.  
 Science, p. 90, 142.  
 Sculpture, p. 196.  
 Secondaire, p. 247.  
 Sentiment, p. 111, 265, 268.  
 Séries, p. 143, 194.  
 Sévigné, p. 113, 221, 298.  
 Signes, p. 220.  
 Sobriété, p. 272.  
 Socialisme, p. 62, 107, 134, 254, 285.  
 Société, p. 82.  
 Sociologie, p. 143, 144, 149, 204, 208.  
 Sociologues, p. 104, 277.  
 Socrate, p. 50, 157, 169, 224, 240, 241.  
 Sommeil, p. 159, 197.  
 Sorbonne, p. 150, 203.  
 Sorcières, p. 290.  
 Sorts, p. 220.  
 Souvenirs, p. 7.  
 Spectres, p. 282.  
 Sphinx, p. 286.  
 Spinoza, p. 25, 28, 92.  
 Spirituel (Pouvoir), p. 144.  
 Spontanéité, p. 223.  
 Staline, p. 251.  
 Statique, p. 204, 244.  
 Stendhal, p. 207.  
 Stendhaliens, p. 207.  
 Stoïciens, p. 41.  
 Style, p. 61, 77, 98, 99, 169, 190, 193, 206.  
 Subconscient, p. 265.  
 Subjectif, p. 25.  
 Succès, p. 101, 226.  
 Suffrage, p. 66.  
 [307]  
 Supposition, p. 120.  
 Surnaturel, p. 214, 281.  
 Système, p. 36, 219.  
 Taine, p. 39, 91, 97, 193, 285.  
 Technique, p. 119, 122.  
 Téléphone, p. 173.  
 Temps, p. 90, 127, 150.  
 Théâtre, p. 31, 208, 217.  
 Thèmes, p. 102.  
 Théologie, p. 141, 162, 271.  
 Théorème, p. 131.  
 Tibère, p. 201.  
 Timidité, p. 209.  
 Tissage, p. 229.  
 Tolérance, p. 97.  
 Tolstoï, p. 207.  
 Toucher, p. 259.  
 Trahison, p. 136.  
 Trait, p. 100.  
 Trappe, p. 103.  
 Travail, p. 198, 271.

- Treuil, p. 47.  
Tristan, p. 289.  
Trotsky, p. 251.  
Troupier, p. 177.  
Tyran, p. 10, 102.
- Ulysse, p. 84, 160, 214.  
Unité, p. 130.  
Univers, p. 213.  
Université populaire, p. 53, 81, 88.  
Usine, p. 229.  
Usurier, p. 273.
- Vacances, p. 96.  
Valéry (Paul), p. 157, 159, 200, 215, 219.  
Valjean (Jean), p. 164.  
Vanité, p. 275.  
Vapeur, p. 83.
- Vase, p. 191.  
Veiller, p. 283.  
Vénération, p. 150.  
Verdun, p. 277.  
Vérités, p. 26, 258.  
Vers, p. 32, 217.  
Vertige, p. 152.  
Vertu, p. 135, 163, 208, 276.  
Ville, p. 82. Violence, p. 186.  
Virgile, p. 214.  
Vocabulaire, p. 76.  
Voleur, p. 272.  
Volonté, p. 41, 42, 45, 260.  
Voltaire, p. 169, 280.  
Vouloir, p. 155, 158.  
Voyages, p. 189.  
Vrai, p. 121, 166, 274.  
Vue, p. 259.

[309]

## Table des matières

ENFANCE	[7]
JEUNESSE	[19]
LAGNEAU	[24]
L'ÉCOLE	[33]
LORIENT	[49]
POLITIQUE	[58]
ABSTRACTIONS	[71]
ROUEN	[81]
PARIS	[88]
LES PROPOS	[96]
PLATON	[113]
KANT	[139]
OBSCURITÉS	[146]
FOI	[154]
LIBERTÉ	[160]
LA GUERRE	[170]
ARMÉE	[181]
BEAUX-ARTS	[187]
RETOUR	[201]
	[310]
LES POÈTES	[213]
AUDITOIRES	[221]
LES IDÉES ET LES AGES	[227]
HEGEL	[232]
HEGEL ET HAMELIN	[238]
ENCORE HEGEL	[245]
DESCARTES	[252]

MATÉRIALISME [258]

GÉNÉROSITÉ [264]

SENTIMENTS [269]

REFUS DE MISANTHROPIE [276]

VERS LES DIEUX [288]

LES CONTES [288]

RELIGIONS [293]

TABLE ALPHABÉTIQUE [299]

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX MAI MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE.

(C.O. : 31.2348)

N° d'autorisation : 24.014

Dépôt légal : 2.7.1936

No d'édition : 115. — N" d'impression : 54

**Fin du texte**